



HAL
open science

La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820)

Grégoire Besson

► **To cite this version:**

Grégoire Besson. La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820). Histoire. 2011. dumas-00610642

HAL Id: dumas-00610642

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00610642>

Submitted on 22 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Grégoire BESSON

La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820)



Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2010-2011

Grégoire BESSON

La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820)

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2010-2011

Dédicaces

A Camille, avec qui j'aime gravir et parcourir toutes les belles montagnes du Dauphiné
et d'ailleurs...

A Olivier.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire, M. Gilles Bertrand, pour les conseils avisés qu'il m'a prodigué, pour les réponses fournies à mes questionnements, ainsi que pour l'intérêt manifesté à l'égard de mon sujet.

Je voudrais également remercier tous ceux qui m'ont soutenu et aidé de quelque façon que ce soit, mes colocataires Simon et Romain, Camille, ma famille, ainsi que tous mes amis.

Je tiens aussi à remercier mes camarades du Master pour l'échange de nos expériences et connaissances ainsi que pour le soutien mutuel que nous nous sommes apporté.

Un grand merci à Camille et Michèle pour la relecture, ainsi qu'à Romain pour l'établissement et le design des cartes.

Sommaire

PARTIE 1 - LES RELATIONS ENTRE L'HOMME ET LA MONTAGNE DE L'ANTIQUITE AU XVIII^E SIECLE..	11
CHAPITRE 1 – DE L'ANTIQUITE A L'EPOQUE DU GRAND TOUR.....	13
La montagne dans l'Antiquité grecque et romaine.....	13
La montagne au Moyen Age, entre espace légendaire et espace vécu.....	15
De l'intérêt des humanistes de la Renaissance à la montagne évitée et crainte, ces « monts affreux »	19
CHAPITRE 2 – LA DECOUVERTE DES ALPES SUISSES ET SAVOYARDES	25
Johann-Jakob Scheuchzer, Albrecht Von Haller, Jean-Jacques Rousseau : aspect esthétique de la découverte des montagnes	25
L'œuvre des naturalistes du XVIII ^e siècle et d'Horace-Bénédict de Saussure : aspect scientifique de la découverte des montagnes.....	31
CHAPITRE 3 – LES MONTAGNES DU DAUPHINE A L'AGE CLASSIQUE	37
Le Dauphiné, un territoire aux confins du Royaume de France, mais relativement bien connu.....	37
La perception des Alpes du Dauphiné à l'âge classique.....	40
PARTIE 2 - COMPRENDRE LA MONTAGNE : LE ROLE DE L'HISTOIRE NATURELLE DANS LA DECOUVERTE DES MONTAGNES DU DAUPHINE.....	46
CHAPITRE 4 – LA PLACE CENTRALE DU CABINET D'HISTOIRE NATURELLE DE GRENOBLE ET DE DOMINIQUE VILLARS.....	48
Le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.....	48
L'œuvre de Dominique Villars.....	58
CHAPITRE 5 – LA CONTROVERSE DU VOLCAN ETEINT EN CHAMPSAUR	62
Le déroulement de la controverse.....	63
Les enjeux et conséquences de la controverse.....	68
CHAPITRE 6 – LES NATURALISTES ET LES MONTAGNES DU DAUPHINE : USAGES ET PERCEPTIONS	74
« Le Dauphiné comme un vaste cabinet d'histoire naturelle »	74
Perceptions et considérations esthétiques des naturalistes à l'égard de la haute montagne	81
PARTIE 3 - LES USAGES DE LA MONTAGNE : LA MONTAGNE VUE ET PRATIQUEE PAR LES VOYAGEURS. 87	87
CHAPITRE 7 – LE VOYAGEUR FACE AUX MONTAGNES DU DAUPHINE.....	89
La découverte esthétique des montagnes.....	89
Analyse comparative : l'exemple de l'Oisans dans les années 1780	97
CHAPITRE 8 – LA DECOUVERTE DES MONTAGNARDS ET DE LA VIE DANS LES ALPES DU DAUPHINE	102
Le portrait de l'homme des Alpes : entre rustre et philosophe	102
Vivre parmi les montagnes.....	107
CHAPITRE 9 – DE L'INTERET GRANDISSANT POUR LES ALPES A L'APPARITION DE PRATIQUES « PRETOURISTIQUES ».....	113
Un engouement nouveau pour la montagne	113
Les premiers « touristes » dans les Alpes.....	118

Introduction

La montagne, au même titre que la mer, a presque toujours été perçue par l'homme comme un espace particulier, un espace différent de la plaine, lieu d'habitation privilégié car plus accueillant et moins hostile à l'homme. Mais selon les peuples, les cultures, les religions, l'homme a appréhendé les reliefs du globe de multiples manières. Aujourd'hui, la montagne est un espace recherché et un des lieux de villégiature privilégiés par les sociétés occidentales, surtout lors de la période hivernale, durant laquelle des touristes s'adonnent aux sports d'hiver, souvent à haute altitude. Pour toutes ces personnes se rendant en montagne, les paysages alpins apparaissent comme quelque chose de singulier, de beau, et de grandiose où la nature prend tout son sens face au monde moderne. En outre, certains massifs et sommets himalayens furent parmi les derniers lieux explorés et découverts au milieu du XXe siècle, où l'homme a su dépasser ses limites mentales et physiques et prouver ses qualités. Dans l'esprit des occidentaux du début du XXIe siècle, la montagne est généralement considérée comme un espace particulier et attractif, où la nature est préservée et accueillante ; elle est également le lieu de l'exploit sportif, de la contemplation et de l'élévation spirituelle. En outre, la montagne est aussi pratiquée quotidiennement ou épisodiquement, par des personnes de conditions diverses, aux pratiques hétéroclites.

Mais il y a à peine trois siècles, dans l'esprit des européens du début du XVIIIe siècle, la montagne ne bénéficiait pas des mêmes considérations, bien au contraire. Le relief repoussait les hommes tout comme la nature, les paysages alpins et les phénomènes naturels les effrayaient. Les montagnes étaient alors considérées comme des lieux maudits, que les voyageurs cherchaient à éviter, et les rares d'entre eux contraints de les traverser, pensaient être aux Enfers lorsqu'ils franchissaient des cols d'altitude. Dans ce contexte, les montagnes étaient naturellement des espaces peu connus en dehors des principales routes, personne n'osant sortir des chemins pour aller explorer ces régions vierges, réputées maléfiques et hostiles. Il est tout de même nécessaire de nuancer, car des communautés en quête de tranquillité face à des troubles séculaires, vivaient dans ces lieux isolés, mais là encore, ils avaient conscience de vivre dans une région spéciale et dangereuse.

Cette approche s'applique généralement à l'ensemble des montagnes européennes, mais le cas des Alpes, plus grande et plus haute chaîne montagneuse d'Europe, est particulièrement pertinent. D'autant plus que situés au gré des siècles sur plusieurs états, les Alpes sont un carrefour de l'Europe occidentale, pratiquées par de nombreux voyageurs, et ce, depuis l'Antiquité romaine. Les Alpes sont autant louées et aimées aujourd'hui, qu'elles étaient évitées et détestées il y a encore trois siècles. Le cas du Dauphiné est spécifique : en plus d'être un des plus hauts massifs de France, au début du XVIII^e siècle, le Dauphiné était au croisement de la Savoie¹ et des Etats Italiens, tout en étant relativement proche de la Suisse. Cette situation particulière distingue les massifs dauphinois, d'autres massifs français de cette envergure comme les Pyrénées et dans une moindre mesure les Alpes du Sud. Les voyageurs venant de France et voulant se rendre en Savoie ou dans les Etats Italiens devaient impérativement franchir les montagnes du Dauphiné, et donc s'y confronter. Notre étude visera à amener une réponse et des explications à un tel décalage de considération, en développant et analysant de quelles manières les montagnes du Dauphiné ont été découvertes - physiquement et esthétiquement - dans un premier temps, au tournant des Lumières.

C'est dans la première moitié du XVIII^e siècle, que les conceptions de quelques écrivains ou savants évoluent, et que les montagnes des Alpes commencent à être perçues d'une manière positive, à la différence des préjugés négatifs présents depuis plusieurs siècles. Les montagnes ont été dans un premier temps, découvertes par le biais de deux approches ayant de fortes interactions entre elles : une approche scientifique et une approche littéraire. Mais ce dialogue qui s'instaure progressivement entre l'homme et la montagne au long du XVIII^e siècle, est rendu possible autant qu'il contribue aux changements qui s'élaborent dans les mentalités et la culture des élites européennes, durant cette période charnière du tournant des Lumières. Egalement appelée « préromantisme »², la période que l'historiographie identifie entre les années 1760 et 1820, faisant le lien entre l'époque moderne et l'époque contemporaine, est définie aussi bien par l'élargissement des horizons de l'homme, que par l'achèvement de la « révolution du sentiment »³ amenant le mouvement romantique.

¹ La Savoie sera annexée à la France par le traité de Turin en 1860.

² Alexander Minski, *Le préromantisme*, Paris, Armand Colin, 1998.

³ N. Broc, *Les montagnes au siècle des Lumières*, Paris, Edition du CTHS, 1991. P. 17.

L'achèvement de la « révolution scientifique » au XVIIIe siècle eut parmi ses multiples conséquences, les prémices d'explication scientifique de nombreux phénomènes de la nature, allant du système solaire au fonctionnement du corps humain. Les nouvelles perspectives et méthodes scientifiques amenées par la « révolution scientifique », couplées à l'élan indubitable qui poussait les hommes du XVIIIe siècle à approfondir leurs connaissances scientifiques et géographiques⁴, les ont amenés à s'intéresser aux montagnes, espace alors vierge de toutes études. Dans cette période où les sciences commencent à peine à se spécialiser, l'histoire naturelle par sa volonté de répertorier les trois règnes de la nature⁵, et d'expliquer la terre et la nature, aura une place prépondérante dans la découverte des montagnes. Mais le XVIIIe siècle, est également le « siècle de la sensibilité » où s'élaborent de nouvelles formes de discours, de nouvelles notions esthétiques comme le pittoresque et le sublime, ainsi qu'un certain « sentiment de la nature »⁶, précurseur du romantisme.

Plus concrètement, voyager à travers les Alpes implique d'être directement confronté à la montagne, et de faire une expérience physique et esthétique du relief et de la nature Alpine. Or au XVIIIe siècle, les Alpes sont traversées par un nombre toujours croissant de voyageurs, que ce soit de jeunes aristocrates effectuant leur Grand tour et se rendant en Italie, des nobles dans l'obligation d'émigrer pendant la Révolution française, des naturalistes, ou encore des voyageurs se déplaçant pour une multitude d'autres raisons. Dans ce « siècle d'or des voyages »⁷, les pratiques du voyage à travers les Alpes vont évoluer : le voyageur cultivé du début du siècle cherchait à franchir les montagnes le plus vite possible en se rendant de ville en ville, alors qu'un voyageur dans les dernières années du XVIIIe siècle fera des détours pour découvrir certaines montagnes ou certains sites particuliers d'altitude.

A partir de ce contexte et de ces observations, de nombreuses questions peuvent être posées, pour étudier la découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières. Nous pouvons résumer en trois principaux points ces questionnements, en nous demandant qui étaient ces hommes qui sont sortis des routes pour aller explorer les

⁴ C'est au XVIIIe siècle que s'achève l'exploration maritime du monde.

⁵ Règne, animal, végétal et minéral.

⁶ Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France, de J-J Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Armand Colin, 1911.

⁷ Attilio Brilli, *Quand voyager était un art, le roman du Grand Tour*, Saint Pierre de Salerne, Gérard Montfort éditeur, 2001. P.17.

montagnes, et pourquoi l'ont-ils fait ? Comment et pourquoi la perception et les considérations esthétiques et culturelles sur la montagne ont-elles évolué ? Plus largement, nous étudierons par quels mécanismes les montagnes du Dauphiné ont été découvertes au tournant des Lumières, en devenant d'un espace évité, un espace recherché.

Notre réflexion sera basée sur l'étude de discours sur la montagne, par le biais de productions littéraires hétéroclites, allant du récit de voyage au mémoire savant, en passant par la description géographique où, à chaque fois, l'auteur a fait l'expérience directe des Alpes du Dauphiné. Nous aurons une approche épistémologique de ces récits de voyages oscillant « entre science et littérature, vérité et mensonge, écriture dépouillée et recherche stylistique »⁸, pour tenter de rendre compte de la construction et de l'évolution de connaissances sur la montagne. Cette approche visera également à comprendre pourquoi des personnes se sont mises à vouloir explorer les Alpes, et à découvrir quels intérêts et quelles motivations avaient-elles à engager une telle démarche. Parallèlement à ces analyses d'ordre plus scientifique, nous engagerons une démarche traitant des représentations de la montagne ainsi que de la perception de cet espace particulier par les voyageurs. A travers cet axe de réflexion nous chercherons à comprendre comment l'homme cultivé de la seconde moitié du XVIIIe siècle s'est mis à apprécier les paysages alpins, alors que quelques décennies auparavant ces mêmes paysages inspiraient la peur et « l'horreur ». Par notre troisième et dernière approche, nous nous intéresserons à l'évolution des pratiques et des comportements des voyageurs dans les Alpes, où comment le voyageur qui ne quittait pas la route en fond de vallée, s'éleva en altitude, et se fit même, ascensionniste.

Mais les montagnes ne sont pas uniformes, et le terme montagne englobe aussi bien la moyenne montagne, caractérisée par une nature accueillante et favorable à l'homme, que la haute montagne, royaume du minéral et des glaciers, où les conditions extrêmes sont hostiles à la vie humaine. De plus, les changements climatiques rapides ainsi que les manifestations particulièrement violentes de la nature en montagne peuvent totalement changer le visage des montagnes et les paysages alpins. Il sera donc nécessaire de contextualiser les descriptions et les lieux parcourus par les voyageurs, car un voyageur contemplant un vert pâturage sous le soleil peut avoir sous les yeux quelques instants

⁸ Alain Guyot, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières », in *Société et représentation*, n°21, Paris, 2006.

après, des éboulements de roches, des crues torrentielles et un vent très violent. De la même manière, qu'un alpage couvert de fleurs multicolores en août sera couvert de neige, balayé par des avalanches et rendu totalement stérile par la glace et le froid en janvier.

Mais notre sujet vise à étudier la découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières, et nous avons opté pour une démarche générale comparative, c'est-à-dire de contextualiser et de faire ressortir les particularités des montagnes du Dauphiné autant que la manière dont elles ont été découvertes, par rapport aux autres régions des Alpes. Dans cette logique comparative, les Alpes suisses, spécialement l'Oberland bernois et le Valais, ainsi que les Alpes savoyardes avec notamment le massif du Mont-Blanc, serviront de référent à notre étude, tant ces massifs ont eu une importance capitale dans la découverte générale des Alpes.

Pour traiter ce sujet nous nous appuierons sur des sources exclusivement littéraires, que nous avons regroupées en trois corpus indicatifs, les distinctions entre les genres d'écriture étant plus ou moins définies. Le premier corpus sur la « controverse du volcan éteint en Champsaur », est composé de plusieurs mémoires et lettres de naturalistes, sur cet évènement singulier qui mit en relation des savants face à une vallée alors presque inconnue. Le deuxième corpus regroupe des écrits savants (mémoires ou récits de voyage) ayant pour sujet d'étude et comme lieux d'observations les montagnes du Dauphiné. Les auteurs des textes de ces deux premiers corpus ont tous fait l'expérience des Alpes du Dauphiné, même si ils ne sont pas originaires du Dauphiné. Le troisième et dernier corpus contient des récits de voyages et des descriptions du Dauphiné, écrits par des personnes de conditions diverses, voyageant ou écrivant pour différentes raisons. Il se pose toujours le problème de la représentativité des sources, néanmoins la similarité des lieux étudiés, comme l'Oisans, et la chronologie restreinte, le texte le plus ancien date de 1769 et le plus récent de 1806, tendent à rendre cet ensemble de sources cohérent.

Partie 1

-

Les relations entre l'homme et la montagne de l'Antiquité au XVIIIe siècle

Comme nous l'avons dit dans l'introduction générale, notre étude vise à étudier une « découverte », donc dans notre cas, une transition entre une situation antérieure et un état postérieur, aussi bien dans le domaine de la connaissance de l'espace, que dans les mentalités et les pratiques de cet espace. Pour bien comprendre les enjeux, les conséquences et la manière dont s'effectue cette évolution, il nous paraît nécessaire de définir et détailler cet état antérieur, ainsi que de comprendre quelles étaient les raisons chez les européens du XVIIe siècle de ce désintéressement et de cette peur de la montagne. Il conviendra également de préciser cet état spécifiquement localisé au Dauphiné en détaillant les particularités de cette province, sa position dans le Royaume de France, les routes qui la traverse, ainsi que la vision que les voyageurs ou les dauphinois du XVIIe siècle avaient des montagnes du Dauphiné.

De plus, notre étude s'inscrit dans une approche générale de la découverte des Alpes. De ce fait, il est essentiel de détailler la manière dont les Alpes suisses et savoyardes ont été découvertes, et de fournir des précisions quant aux impulsions et mécanismes qui ont conduit à ces découvertes en parallèle de celle des montagnes du Dauphiné.

Ces trois points primordiaux pour comprendre la découverte des Alpes et en particulier de celles du Dauphiné, seront développés dans cette première partie.

Chapitre 1 – De l'Antiquité à l'époque du Grand Tour

Pour pouvoir saisir pleinement la portée de notre étude sur la montagne à la fin du XVIII^e siècle et pouvoir la contextualiser, une histoire des relations entre l'homme et la montagne depuis l'Antiquité Gréco-romaine jusqu'au début du XVIII^e siècle semble opportune. La montagne existait déjà pour l'homme bien avant que les civilisations grecque et romaine ne la voient ; elle possédait déjà une grande importance dans les mythologies sumérienne et en particulier chaldéenne. Néanmoins, par souci de clarté et en terme d'héritage culturel, nous ne remonterons pas si loin dans le temps.

La montagne dans l'Antiquité grecque et romaine

La montagne dans la culture grecque

En étudiant des sources d'origine grecque, nous voyons que la montagne n'était pas la préoccupation dominante mais sa principale caractéristique était son appartenance au domaine du religieux. Dans la mythologie grecque, la montagne est la résidence des Dieux, ainsi lisons nous dans Homère :

L'olymp⁹, où l'on dit que les Dieux, loin de toute secousse, ont leur siège éternel : ni les vents ne le battent, ni les pluies ne l'inondent ; là-haut, jamais de neige, mais en tout temps, l'éther déployé sans nuages, couronne le sommet d'une blanche clarté ; c'est là-haut que les Dieux passent dans le bonheur et la joie tous leurs jours¹⁰.

Sur la plupart des montagnes ainsi dédiées aux divinités, étaient érigés de nombreux autels ou temples, tels le sanctuaire panhellénique de Delphes situé sur un flanc escarpé où parlait l'oracle d'Apollon, ou encore le Parthénon sur l'Acropole d'Athènes dédié à Athéna. De plus les montagnes sont le lieu où sont situés plusieurs mythes antiques, comme le mythe de Sisyphe ou celui de Prométhée.

⁹ Le point culminant de Grèce (2917 mètres d'altitude).

¹⁰ Odyssée, Chant VI.

De ces évocations sur la place relativement importante et plutôt positive de la montagne dans la religion et la culture antique, on peut déduire une certaine connaissance de la montagne, volontiers culturelle, mais aussi vécue. En effet, de nombreux sanctuaires ou temples se situent en territoire montagneux, mais aussi des cités ou des bourgs, ceci du fait du relief escarpé présent sur la Grèce et les pourtours de la mer Egée. Toutefois il faut nuancer, car les grecs appréciaient volontiers la moyenne ou basse montagne au climat doux, mais redoutaient la haute montagne, apanage des Dieux, où ils ne s'aventuraient pas.

La montagne vue et pratiquée par les romains

Contrairement au grec, le romain est un homme de la plaine et n'apprécie guère la montagne. Seuls quelques sommets sont consacrés à ses Dieux, tel le Soracte¹¹, dans les environs de Rome, qu'évoque Virgile : « Dieu puissant, Apollon, gardien de la cime sacrée du Soracte »¹². Malgré cet exemple, à l'inverse de la mythologie grecque, la mythologie romaine place majoritairement sur les hauteurs, des divinités hostiles qui hantent les montagnes. Lorsqu'il s'agissait de voyager ou de conquérir de nouveaux territoires, les romains ont été confrontés aux montagnes, érigées en barrières naturelles, ils les redoutaient et évitaient de les traverser en empruntant d'autres routes les contournant. C'est le cas notamment pour les Alpes, étant le massif le plus haut et le plus proche de l'Italie, elles sont emblématiques de la perception de la haute montagne chez les Romains, de sa connaissance, et des pratiques qui lui sont liées. Des fouilles archéologiques ainsi que des écrits romains ont permis de retrouver les routes créées dans les Alpes, les cols empruntés, mais aussi les observations et ressentis des voyageurs traversant les Alpes.

Les routes passant par les cols du Petit-Saint-Bernard, du Grand-Saint-Bernard et du Montgenèvre (par la *Via Domitia*), sont parmi les principaux itinéraires empruntés pour traverser les Alpes et furent aménagées principalement dans le premier siècle avant notre ère. Pour D. Van Berchem¹³, les Alpes ne sont souvent « qu'une zone à franchir le plus vite possible » car « les intérêts des Romains se situent en deçà ou au-delà de la chaîne ». Cette aversion envers la montagne est connue aujourd'hui, par les monnaies ainsi que les ex-voto

¹¹ Situé à une cinquantaine de kilomètres au nord de Rome, il culmine à 691 mètres.

¹² *Enéide*, Livre XI.

¹³ D. Van Berchem, *Les routes et l'histoire : Etude sur les Helvètes et leurs voisins dans l'Empire romain*, Genève, Droz, 1982. P. 216.

retrouvés sur les cols des grandes routes et par des temples et autels dédiés majoritairement à Jupiter¹⁴, dieu suprême qui gouverne la terre et le ciel, qui est invoqué pour sa protection ou sa clémence. Les sources littéraires qui évoquent la perception et l'expérience du passage des Alpes décrivent quasi exclusivement un lieu négatif correspondant au statut commun de *locus horridus* de la montagne. Les auteurs insistent sur le caractère dangereux et terrifiant de la nature ainsi que sur la somme d'efforts physiques à fournir pour voyager sur ces routes, comme l'évoque Aurélius Victor au IV^e siècle¹⁵ :

Un mur infranchissable ! Une barrière devant laquelle on se sent comme étouffé, comme écrasé !
Tout un monde de Titans prêts à se lever contre vous, à vous saisir, à vous réduire en poussière.

Il est certain qu'il y eut une aversion séculaire des romains à l'égard de la montagne. Ils ne s'y intéressèrent guère, et elle ne représentait pour eux qu'un lieu traversé par des routes nécessaires mais dangereuses, du fait de cette nature hostile qu'est la montagne. Pour les grecs antiques, la montagne était donc un espace relativement connu, du moins familier, même si elle était le domaine réservé des dieux. Quelques siècles plus tard, les romains, peuple issu de la plaine, voyaient la montagne et en particulier les Alpes comme un obstacle sur leurs routes ou comme un espace contraignant situé sur leur Empire. A partir de cette vision péjorative se sont développées des croyances où des créatures ou divinités malveillantes, peuplaient les montagnes.

La montagne au Moyen Age, entre espace légendaire et espace vécu

On peut analyser les relations entre l'homme et la montagne durant le Moyen Age sous deux principales approches, et voir ainsi deux montagnes différentes : celle de la réalité, sur laquelle vivent des populations et que des voyageurs parcourent, et celle de la fiction, telle que la voient ou l'interprètent les populations médiévales d'un point de vue physique et naturel, entourée de légendes et de mythes.

¹⁴ Jupiter, ou *Iovis* en latin, laissa son nom dans de nombreux toponymes des Alpes, ne serait-ce que le col du Grand-Saint-Bernard autrefois appelé «Mont Joux».

¹⁵ Cité par Delphine Acolat, *Passer les monts, le franchissement des montagnes dans l'Antiquité gréco-romaine*, Actes du XXXIX^e congrès de l'APLAES, Grenoble, Aplaes, 2007. P. 27.

La montagne pratiquée

Les routes alpines construites sous l'Empire romain, continuèrent d'être empruntées durant le Moyen Age, et extrêmement peu de nouvelles routes alpines furent créées. Parallèlement, le voyage se développa, un nombre croissant de voyageurs de conditions différentes se déplacèrent selon des buts divers. L'essor du commerce européen au milieu du Moyen Age, et son fort développement, en particulier sur un axe Nord-Sud, allant de la mer du Nord à la Méditerranée, reliant les Hanses germaniques aux villes portuaires et bancaires de la péninsule italienne, amenèrent des marchands toujours plus nombreux à traverser les Alpes. Le développement des pèlerinages, emmena des pèlerins en nombre croissant sur les routes d'Europe et des Alpes. En comparaison aux siècles précédents, nous constatons une augmentation des voyageurs parcourant les routes des Alpes et passant par les grands cols, du Mont-Cenis ou du Grand-Saint-Bernard, empruntant les routes déjà établies. Mais tous ces voyageurs traversaient les Alpes par nécessité, et non pour le plaisir ou l'exploration, en témoigne la prière du moine anglais John de Brengle au col du Grand-Saint-Bernard en 1188 « Seigneur, rends-moi à mes frères, pour que je puisse leur dire de ne jamais venir en ce lieu de tourments »¹⁶

En revanche, contrairement à l'Antiquité, la montagne durant le Moyen-Age ne fut plus seulement un lieu de passage qu'il fallait traverser le plus vite possible, mais devint aussi un lieu choisi par des communautés, religieuses ou non, pour s'installer notamment sur les contreforts des montagnes, ou du moins dans des espaces montagneux. Les seigneurs féodaux construisirent leurs châteaux fortifiés sur les collines et les contreforts des montagnes pour dominer la plaine où vivent leurs vassaux et leurs serfs, mais également pour se protéger de leurs ennemis. Dans un schéma identique, des populations s'installèrent dans les lieux isolés et difficiles d'accès, que ce soit en altitude ou dans des vallées reculées pour s'éloigner de la plaine où régnait davantage de violence. Cette vision est peut-être un peu schématique, mais il semblerait que de nombreux villages alpins se soient créés durant des époques de troubles. Dans la même démarche, mais d'un point de vue religieux, des ermitages apparaissent en montagne au Moyen Age. Pour exemple on

¹⁶ Cité par C-E Engel, *Les écrivains à la montagne : ces « monts affreux »*, P. 10.

peut citer celui créé par Saint Bruno en 1084 dans le massif de la Chartreuse, qui deviendra par la suite un monastère et la maison mère de l'ordre des Chartreux¹⁷.

La montagne, entre légendes, superstitions et croyances

Quoique de plus en plus parcourue et connue, la montagne conserve inexorablement une nature sauvage et impressionnante ceci par son accès difficile, ses formes massives et torturées et la rudesse de son climat, au même titre que d'autres espaces méconnus et hostiles comme la mer, le désert ou la forêt. La dimension énigmatique (que la science n'expliquera que bien plus tard) des spectacles et bruits de la montagne tels les avalanches, brumes, glacier, formes étranges issues de l'érosion, ont été durant le Moyen Age le terreau de nombreux mythes et légendes dans l'imaginaire des populations médiévales¹⁸. La montagne est généralement malveillante, parfois merveilleuse, mais le domaine du surnaturel y est très présent. Ces légendes sont à la croisée de l'héritage de l'Antiquité romaine, qui plaçait déjà parmi les montagnes des divinités hostiles à l'homme, de croyances païennes pour ce qui est des êtres fantastiques habitant les montagnes, les forêts ou les cours d'eaux, comme l'image du dragon, très présents dans de nombreuses légendes. Mais la chrétienté a également eu une grande influence par sa cosmologie et ses mythes. En effet, de nombreuses légendes situent le purgatoire dans les glaciers (en raison de leur aspect extraordinaire et de leurs bruits), ou voit dans les glaciers un moyen dont Dieu dispose pour punir les pécheurs, en recouvrant de glace leurs pâturages¹⁹. Le Diable tient une place prépondérante dans les légendes alpines ; pour les habitants des montagnes il est présent partout, et c'est ainsi que l'on retrouve son nom dans de nombreux toponymes, tels des ponts du Diable²⁰, gorges du Diable, cheminées du Diable, etc. Pour conjurer les esprits malins, des montagnes ou des glaciers étaient exorcisés, des chapelles étaient construites le long des routes et sur les cols.

¹⁷ Nous reviendrons plus amplement sur le cas de la Grande Chartreuse dans le chapitre 3.

¹⁸ En raison des transmissions orales, il est difficile d'assigner des origines précises aux légendes, que l'on retrouve similairement racontée, par différents chroniqueurs dans différents espaces des Alpes.

¹⁹ Nous reviendrons souvent sur les glaciers dans les parties II et III. Il est intéressant de noter la vision qu'en a l'homme au Moyen Age, pour pouvoir la comparer avec celle de l'homme de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle.

²⁰ Ce thème est très répandu en Savoie et en Suisse, et vient de la légende selon laquelle le Diable offre aux habitants d'un village de construire gratuitement un pont, moyennant la cession de l'âme de la première personne qui le traversera après son édification. Le plus généralement les habitants règlent ce problème en faisant effectuer la première traversée par un animal.

Les débuts marginaux d'un intérêt porté à la montagne au XIVe siècle

Nous venons de voir que la haute montagne était un espace que l'on évitait le plus possible et où on ne s'aventurait que par nécessité à l'occasion d'un voyage. Mais il y eut néanmoins quelques rares exceptions qui nous sont parvenues jusqu'à aujourd'hui ; de quelques personnes ayant eu un intérêt, ou du moins une nouvelle démarche face à la montagne. Pétrarque, aurait ainsi gravi le Mont Ventoux²¹ le 26 avril 1336²². Qu'il ait fait l'ascension du Mont Ventoux ou seulement une partie, n'est pas le plus important, c'est sa démarche envers la montagne, telle qu'il la raconte dans sa lettre²³ qui est nouvelle. Il fut sûrement l'un des premiers à entreprendre l'ascension d'une montagne sans autre but, n'étant guidé uniquement que par sa curiosité :

C'est le mont le plus élevé de la région, et il mérite bien son nom de « Ventoux ». Aujourd'hui, mû par le seul désir de voir un lieu d'une altitude si remarquable, j'en ai fait l'ascension.

Dans l'ascension de la montagne, Pétrarque ressent des résonances dans ses états d'âmes, et compare son ascension au « voyage de l'âme », thème repris à Saint Augustin²⁴. En effet, Pétrarque écrit :

Ce que nous appelons la béatitude ne se trouve que dans les hauteurs, et la route qui y mène, comme on le dit, est étroite. Là aussi, le chemin comporte bien des sommets à gravir, et l'on ne progresse que par degrés, de succès en succès, de vertu en vertu.

Les dieux du panthéon grec étaient placés au-dessus des hommes, au sommet des montagnes ; la chrétienté a placé Dieu dans le ciel, aux dessus de la terre et des hommes. Or les endroits à la surface de la terre les plus proches du ciel sont les sommets des montagnes, d'où la symbolique de l'élévation vers Dieu qui accompagne l'ascension d'une montagne. Ce thème ressenti par Pétrarque en 1336, fut également évoqué par certains de

²¹ Situé dans le département du Vaucluse, il culmine à 1912 mètres d'altitude.

²² Son ascension ainsi que la date, si elle a eu lieu, est sujette à beaucoup de controverses, car la lettre où il relate son ascension connut plusieurs modifications dans les années suivantes. De plus les conditions climatiques ne lui auraient pas permis de gravir le Mont Ventoux selon certains historiens.

²³ La lettre où Pétrarque raconte son ascension est destinée à son ami, le père Dionigi Roberti, un savant italien qui l'a initié à Saint Augustin. Cette lettre fait partie du recueil *Familiarum Rerum Libri*, où Pétrarque a regroupé toute sa correspondance. Trad. Jérôme Vérain.

²⁴ Saint Augustin, *Les confessions*, Livre X (*La quête de Dieu*), Chap. 8. Saint Augustin évoque l'odyssée de son voyage dans l'intériorité : « Je passerai donc au-delà de ces puissances naturelles qui sont en moi pour m'élever comme par degrés vers celui qui m'a créé ».

ses contemporains comme Dante Alighieri, dans la *Divine Comédie*²⁵, qui voit le purgatoire comme une montagne que l'on gravit progressivement en expiant ses péchés. Dante place ainsi les portes du Paradis au sommet du Mont Purgatoire. Un autre exemple d'une ascension motivée par la religion est celui d'un soldat, Bonifacius Rotarius, originaire d'Asti dans le Piémont, qui déposa un triptyque représentant une Vierge à l'Enfant le premier septembre 1358 au sommet du Rochemelon²⁶ en signe de gratitude pour avoir survécu à sa captivité en Terre Sainte durant les Croisades²⁷.

La montagne était donc perçue de différentes manières par les hommes du Moyen Age. Montagne terrifiante, elle est également une montagne refuge face à la plaine d'où viennent s'installer des populations en quête d'un isolement relatif garantissant une certaine sécurité. Montagne à la traversée inévitable pour voyager elle est aussi une montagne merveilleuse peuplée de créatures magiques ou malveillantes. La montagne est alors un lieu singulier, exotique d'une certaine manière, mais sûrement pas recherché par les voyageurs de l'époque. L'homme ne se souciait pas d'aller l'explorer, et elle ne lui inspirait que de la crainte ou de l'effroi²⁸, qu'on peut expliquer par la difficulté des contemporains à expliquer le caractère et les manifestations spectaculaires de la nature. Néanmoins quelques rares personnes commencèrent à s'y intéresser au XIVE siècle, en voyant dans la montagne un trait d'union entre l'homme et Dieu.

De l'intérêt des humanistes de la Renaissance à la montagne évitée et crainte, ces « monts affreux »

L'intérêt des humanistes pour la montagne

Durant la période de renouveau artistique, littéraire et scientifique que l'historiographie appelle la Renaissance, les rapports des hommes aux montagnes vont évoluer, mais sans rupture directe avec le Moyen Age. En effet, comme nous l'avons vu, la montagne était redoutée par la quasi-totalité des voyageurs, et ce n'est qu'au XIVE siècle

²⁵ Composé probablement entre 1307 et 1321. Cet exemple est à titre indicatif, il ne s'agira pas ici d'étudier toute la symbolique ni la portée de ce poème.

²⁶ Situés dans les Alpes Grées, il domine la ville de Suze et culmine à 3538 mètres d'altitude. De plus il fut longtemps considéré comme le plus haut sommet des Alpes.

²⁷ Cité par W. A. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme*. P. 46.

²⁸ Dans les récits qu'ont fait des voyageurs traversant les Alpes, ils expriment généralement leurs peurs et les dangers qui les guettent, mais presque jamais le paysage ou leur environnement.

que des personnes osent s'y aventurer, guidées par leur curiosité ou par une recherche spirituelle. Le mouvement lancé par les « précurseurs » du XIV^e siècle est suivi et évolue, à la fois dans la continuité, ainsi que dans d'autres voies, scientifiques ou esthétique, car la montagne perd quelque peu de sa symbolique religieuse. Ce changement d'attitude vis-à-vis de la montagne ira, causes et conséquences mêlées, de pair avec le début de l'exploration alpine. C'est ainsi que la montagne inspire les voyageurs parcourant les Alpes, ou devient un sujet d'étude pour les savants. La République des Lettres ainsi que l'essor de l'imprimerie vont permettre à l'homme de diffuser ses impressions alpestres, et, par la gravure, de représenter facilement les sites parcourus et leurs particularités naturelles et scientifiques. Ce changement d'attitude sera bien entendu relatif²⁹ et concernera surtout les milieux intellectuels, en particulier les élites suisses.

Jacques Peletier du Mans³⁰ a beaucoup voyagé en France, en Suisse, dans les territoires germaniques, en Italie, ainsi qu'en Savoie, où, bien qu'il ne fit pas d'ascensions, il traversa les vallées de l'Arve et de la Maurienne. Il publia en 1572 à Annecy, un long poème intitulé *La Savoye*, dédié à Marguerite de Valois, épouse du duc Emmanuel-Philibert. Jacques Peletier du Mans nous transmet ainsi ses impressions et son analyse de l'environnement savoyard : la montagne attire son regard, il la décrit volontiers comme un endroit accueillant où la nature l'émerveille :

Si je vouloi dire toutes les places,
Tous les detroitx pleins de neigeuses glaces,
Il s'i perdroit la grace & le plaisir :
Le tems ailleurs m'appelle & le désir
Entre ces Monts, y git un lieu d'aisance,
Que j'ai connu tout un tems en presance :
C'est Maurienne, où entre, a un get d'arc,
Le trouble Aruan dedans le bruyant Arq :
Vile posee au cueur de la Savoye,
Et a peu près au milieu de la voye
De Chamberi, & du celebre Mont,
Qui la depart d'avecques le Piemont :
Meintz ornemens font le lieu digne & noble,

²⁹ A la fin du XVI^e siècle, les montagnes sont encore considérées comme un espace redoutable par beaucoup.
³⁰ (1517-1582). Mathématicien, poète et médecin, ainsi que membre de la Pléiade.

Prez, chams, vergers, & liquoreus vignoble³¹.

En dehors de l'intérêt porté par quelques érudits voyageant en montagne, les savants de la Renaissance, surtout suisses, se sont mis à explorer les montagnes et à les cartographier. W.A Coolidge recense ainsi une quarantaine d'ascensions de sommets de plus de 2.000 mètres durant le XVI^e siècle³², dont certaines ont nécessité un matériel adapté pour escalader des rochers. Un autre élément marquant est la différence de conditions, du moins de professions parmi les ascensionnistes, ainsi Léonard de Vinci fait l'ascension d'un sommet qu'il appelle « Monboso » et qui serait situé sur les contreforts du Mont-Rose vers 1511³³. Le seigneur Jacques de Villamont, un noble français qui a voyagé dans toute la péninsule italienne, jusqu'en Terre Sainte et en Egypte, raconte dans son ouvrage, *Voyages du Seigneur de Villamont*, publié à Paris en 1596, son ascension du Rochemelon en août 1588, mû par la curiosité et parce qu'il était retenu en quarantaine dans la ville de Novalesa, près de Suze. On peut lire dans son ouvrage, ses impressions, la peur éprouvée lors de passages d'escalades périlleux, mais également son ressenti une fois arrivé au sommet :

Estant doncques parvenu jusques au sommet [...] Jaçoit que toutes ces montagnes soyent tres-hautes, neantmoins en comparaison de la montagne où j'estois, elles resembloyent petites. Puis venant à jecter les yeux sur les terres du país de Piedmont, et de Lombardie, subitement j'oubliai tous les travaux passez, et me senty comblé en l'ame d'une joye incredible : et en cette joye, desirant de les contempler de plus pres descendy de la montagne, pour estre plus tost jouissant.

Les exemples de Jacques Peletier du Mans et de Jacques de Villamont, montrent l'apparition d'une sorte de « sentiment de la montagne », provoqué par l'admiration de la nature et des montagnes, à l'inverse de la vision commune du Moyen Age. Ce sentiment est à son paroxysme au XVI^e siècle chez Conrad Gessner³⁴. Dans sa célèbre lettre³⁵, *sur l'admiration de la montagne*, destinée à son ami Jacques Vogel et publiée en 1541, on peut lire son amour pour la montagne, ainsi que l'ouverture de la montagne à d'autres champs, scientifique, esthétique et même « médical » :

³¹Jacques Peletier du Mans, *La Savoye*, Livre 2, P. 1.

³² W.A Coolidge, *op. cit.* P.63-64.

³³ Cité par W.A Coolidge, *op. cit.* P. 295, d'après la compilation de manuscrit de Léonard de Vinci publié par J-P Richter, *Les travaux littéraires de Léonard de Vinci*, à Londres en 1883. Il est admis que le « Monboso » dont Léonard de Vinci raconte avoir fait l'ascension serait le Monte Bò, culminant à 2556 mètres d'altitude.

³⁴ (1516-1565). Médecin et naturaliste suisse. Ses travaux ont touché de nombreux domaines de la science et de l'histoire naturelle. Il jouit d'une grande renommée en Europe et particulièrement en Suisse de son vivant.

³⁵ Cité par W.A Coolidge, *op. cit.* P.31. (lettre traduite en intégralité).

C'est chose décidée, très docte Vogel, désormais, aussi longtemps que Dieu me laissera vivre, je ferai chaque année l'ascension de quelques montagnes, ou tout au moins d'une, à la saison où les plantes sont en pleine floraison, pour examiner celles-ci et pour procurer à mon corps un noble exercice, en même temps qu'une jouissance à mon esprit. Quelle volupté, n'est-il pas vrai ? Quels délices pour l'âme justement émue, que d'admirer le spectacle offert par la masse énorme de ces monts et de dresser la tête en quelque sorte au sein des nuages ! Sans pouvoir me l'expliquer, je sens mon esprit frappé par ces hauteurs étonnantes ; et ravi dans la contemplation de l'Architecte Souverain.

Nous devons relativiser ce mouvement vers la découverte des montagnes et ce « sentiment de la montagne », car sans doute n'a-t-il été présent que dans l'esprit de quelques savants et écrivains, appartenant à une élite très restreinte. Pour la grande majorité de la population, le ressenti face à la montagne n'a presque pas évolué et l'on retrouve les mêmes peurs et légendes datant du Moyen Age.

La montagne évitée et crainte, ces « monts affreux »

Alors qu'une nouvelle vision positive de la montagne s'était dessinée au XVI^e siècle, s'accompagnant d'un début d'exploration des hautes altitudes, le XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle marquent une nette réaction en sens inverse, notamment pour des raisons politiques et culturelles. L'absolutisme croissant des états, qui cherchent à centraliser tous les pouvoirs et à mettre en place une gestion administrative uniformisée, tend à réduire les particularismes locaux des régions montagnardes. Pour Paul Guichonnet³⁶, les Alpes commencent à devenir l'annexe montagnarde de souverainetés qui leur sont extérieures. Elles deviennent également des zones de rivalités politiques, d'affrontements militaires et elles assument la fonction séparante de barrière. La réaction culturelle de l'âge classique vis à vis de la montagne est caractérisée par l'émergence au XVII^e siècle d'une civilisation de plaine et urbaine, marquant une différence entre la nature sauvage et rude des montagnes, à la nature organisée et travaillée des « jardins à la française » illustrée par Le Nôtre, parfait exemple des mentalités et du goût du XVII^e siècle. Les espaces alpins sont ainsi soit totalement ignorés, soit fortement méprisés dépréciés dans la culture classique. De même il y a un discrédit des populations alpines, assimilées à des brigands ou à des animaux sauvages. Plusieurs savants s'employèrent à le

³⁶ Paul Guichonnet (dir.), *Histoire et civilisation des Alpes*, II, P. 193.

démontrer : le Dr Georg Detharding, publia à Rostock en 1705 un ouvrage³⁷ visant à montrer que l'air de Rostock est plus pur que celui de la Suisse et du Tyrol, dont l'insalubrité rendait les habitants « imbéciles »³⁸.

Les légendes issues de l'Antiquité et du Moyen Age, sont toujours présentes pour le plus grand nombre, et nombreux seront ceux qui aux XVIIe et XVIIIe siècles attesteront encore avoir vu des dragons ou autres animaux fantastiques dans les montagnes³⁹. Les conditions climatiques du petit âge glaciaire ont rendu le climat montagnard plus rude et ont favorisé l'expansion des glaciers, qui atteignaient alors des niveaux plus bas que quelques siècles auparavant dans les vallées. Les légendes entourant les glaciers furent toujours aussi persistantes dans l'esprit des populations montagnardes au XVIIe siècle, et c'est ainsi que les habitants de Chamonix demandèrent à l'évêque d'Annecy d'envoyer des prêtres pour exorciser le glacier de Bois (la langue terminale de la Mer de Glace), qui menaçait de détruire des habitations en 1644, 1664 et 1669⁴⁰.

Malgré la répulsion de l'âge classique vis-à-vis des montagnes, elles sont de plus en plus traversées, comme le note un bourgmestre de Zurich à la toute fin du XVIIe siècle : « Là où cent personnes, autrefois traversaient les montagnes de grand passage, des milliers, aujourd'hui, prennent sans cesse les mêmes chemins pour de multiples affaires. Entre Messieurs des Ligues, Les Députés des Louables Cantons, et la France et le Saint Empire, ce sont de perpétuelles visites et constantes traversées »⁴¹. Les voyageurs du Grand Tour, dans la seconde partie du XVIIe et la première moitié du XVIIIe siècle, dépeignaient la montagne dans leurs carnets de voyages ou leurs correspondances en des tons peu élogieux. Seule la nécessité du voyage en Italie poussait les jeunes aristocrates effectuant leurs Grand Tour à traverser les routes et les cols des Alpes. John Evelyn, un jeune anglais voyageant en Europe fait part de ses impressions sur les Alpes dans son journal en 1646 : « La nature a balayé toutes les ordures de la terre dans les Alpes, afin de former et de nettoyer la plaine de Lombardie »⁴². Presque un siècle plus tard, John Spence, un aristocrate anglais effectuant son Grand Tour notera dans son journal vers 1730 :

³⁷ Dr. Georg Detharding, *Von der Gesunden Luftzù Rostock*, 1705.

³⁸ Cité par J. Grand Carteret, *La montagne à travers les âges*, I. P. 298.

³⁹ Voir sur ce point, John Grand Carteret, *op. cit.* P. 145 et suivantes, où sont cités de nombreux exemples concernant divers cantons suisses durant le XVIIIe siècle.

⁴⁰ Cité par P. Guichonnet, *op. cit.* P. 194.

⁴¹ *Ibid.* P.193.

⁴² Cité par C-E Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre au XVIIIe et XIXe siècle*. P. 6.

« J'aimerais beaucoup les Alpes s'il n'y avait pas les montagnes »⁴³. Claire-Eliane Engel, dans son ouvrage *Les écrivains à la montagne : ces « monts affreux »* a reproduit et commenté de nombreux extraits de journaux de voyages, de correspondances ou d'œuvres littéraires traitant des montagnes. Selon elle, les voyageurs du XVIIe et de la première moitié du XVIIIe siècle, ne comprenaient pas les montagnes, et les décrivaient d'une manière péjorative et standardisée, « Un procédé de style insiste encore sur ce curieux aspect du sujet : les mêmes mots sont requis pour toutes les descriptions, qu'il s'agisse des Alpes ou du Skiddaw⁴⁴. C'est un vocabulaire d'une majesté imposante, qui noie le paysage sous les hyperboles »⁴⁵. Il faut tout de même nuancer ces propos, certaines personnes ont vu les montagnes sous un œil bienveillant, certains savants s'y sont intéressés, mais ces comportements sont restés marginaux, noyés sous l'aversion séculaire de l'âge classique à l'égard des montagnes. C-E Engel résume cet état d'esprit dans *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles* en ces termes : « En France, en Angleterre, le ton de la période, en ce qui concerne les montagnes, est caractérisé par une indifférence hargneuse, méprisante. Elles blessent le désir d'ordre, d'équilibre et de raison qui règne, tout puissant, sur les esprits de l'âge classique »⁴⁶.

⁴³ Cité par C-E Engel, *op. cit.* P. 2.

⁴⁴ Montagne située au Nord de l'Angleterre, culminant à 931 mètres d'altitude.

⁴⁵ C-E Engel, *op. cit.* P. 9.

⁴⁶ *Ibid.* P.13.

Chapitre 2 – La découverte des Alpes suisses et savoyardes

La découverte des montagnes au XVIIIe siècle s'est effectuée dans une chronologie bien définie, délimitée à certains territoires et développée dans deux principales approches, la littérature et la science. Comme nous l'avons vu dans le Chapitre 1, la montagne est un espace fortement déprécié au début du XVIIIe siècle, or la nouvelle vision de ces territoires, apportée par quelques précurseurs, va avoir un effet retentissant en Europe et contribuer à faire évoluer les sensibilités vis à vis de la montagne. En un siècle, les montagnes passeront d'un espace évité à un espace recherché. Les premiers espaces alpins qui furent découverts, ou redécouverts, si l'on compte les travaux des savants de la Renaissance, furent la Suisse et la Savoie. La Suisse fut décrite dans des travaux littéraires et la Savoie dans des études plus scientifiques, du moins dans un premier temps. C'est ce changement de sensibilité, cette découverte des Alpes et de l'altitude ainsi que sa diffusion que nous allons étudier dans ce chapitre. Nous ne nous intéresserons ici qu'aux principales lignes de l'évolution, et à la transition d'un paradigme à un autre.

Johann-Jakob Scheuchzer, Albrecht Von Haller, Jean-Jacques Rousseau : aspect esthétique de la découverte des montagnes

Scheuchzer et les précurseurs suisses

Johann Jakob Scheuchzer est un médecin et naturaliste zurichois né en 1672 et décédé en 1733. Il s'est consacré au début du XVIIIe siècle à parcourir et à étudier son pays, particulièrement les montagnes. Ses observations furent publiées entre 1702 et 1723 en latin, c'est-à-dire avec une portée réservée aux élites intellectuelles. *Itinera per Helvetiae Alpinas regiones*, fut son ouvrage qui connut le plus de succès. Scheuchzer s'intéresse à pratiquement tout ce qu'il observe, il est curieux de la nature, des plantes, des roches, des glaciers, des vents en montagne. Il formule également des hypothèses sur la formation des montagnes et effectue quelques observations scientifiques, comme la mesure de l'altitude des sommets à l'aide d'un baromètre. En tant que précurseur d'un nouveau sentiment pour la montagne, et se situant au tournant entre deux paradigmes de la montagne, ses ouvrages sont encore teintés d'anciennes croyances issues de la cosmologie

traditionnelle. Il fournit même de minutieuses descriptions de dragons. En plus de son approche de naturaliste, Scheuchzer ressent la montagne, c'est-à-dire qu'elle l'inspire et qu'elle éveille différentes émotions en lui. Ainsi il écrira :

Je puis dire que j'ai trouvé plus de plaisir et de satisfaction dans ces contrées sauvages et solitaires qu'aux pieds d'Aristote, d'Epicure et de Descartes... car sur les montagnes, on saisit comme à la main l'infinie puissance, la bonté parfaite et la sagesse de Dieu ; les Alpes sont comme un musée des merveilles de la Nature⁴⁷.

Mais les montagnes ne sont pas seulement une source d'étude, on peut aussi éprouver du plaisir et du bien être juste en les parcourant :

Je veux démontrer que les courses dans les Alpes, suisses ou autres, causent plus de plaisir et moins de fatigue que celles qu'on entreprend dans les plaines. Les montées et les descentes alternées font travailler tous les muscles. De plus, le sang et les facultés animales sont en continuelle circulation et produisent ainsi les effets les plus salutaires pour le bien-être général des voyageurs. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les habitants des montagnes. Ne sont-ils pas renommés, par tout l'univers, pour la force et la santé de leurs corps robuste⁴⁸ ?

Scheuchzer, par le biais de ses *Itinera*, propose à un public restreint et cultivé, une vision positive de la montagne, toujours teintée de croyances traditionnelles, mais résolument nouvelle de par son interprétation de la montagne et son ouverture aux champs littéraires et scientifiques.

Les observations de Scheuchzer furent reprises par d'autres écrivains, comme Abraham Stanyan, ambassadeur de George 1^{er} en Suisse, Johann Altmann, prêtre et historien suisse, et Abraham Ruchat également historien suisse, qui publièrent chacun un ouvrage au titre similaire *L'état et les délices de la Suisse*, entre 1714 et 1730. Leurs ouvrages s'apparentent à un guide de voyage en Suisse enrichi de statistiques, où sont décrits minutieusement les lieux présentant un intérêt pour le voyageur, les villages, les monuments, etc. La haute montagne est décrite selon la vision commune héritée du XVII^e siècle, mais la moyenne et basse montagne sont décrites comme des lieux attractifs. Ces trois ouvrages, publiés en français furent compilés et eurent de nombreuses éditions successives, modifiées et augmentées, au cours du XVIII^e siècle.

⁴⁷ Cité par P. Guichonnet, *histoire et civilisation des Alpes*, II, P. 200.

⁴⁸ Cité par P. Guichonnet, *op. cit.* P. 200. Il est intéressant de noter la vision que l'auteur a des habitants des montagnes, en totale opposition avec la vision commune européenne. Cela peut s'expliquer par la proximité entre Zurich et la montagne, à l'inverse de Paris et du Dauphiné, par exemple.

*Die Alpen*⁴⁹ d'Albrecht Von Haller

Albrecht Von Haller, né en 1708 à Berne, où il décèdera en 1777, fut un médecin, un naturaliste et un poète suisse. C'est en 1732 à Berne que fut publié le recueil *Versuch Schweizerischer Gedichten* contenant le poème *Die Alpen*, premier ouvrage littéraire consacré exclusivement à la montagne. Haller écrivit son poème à la suite d'un voyage botanique effectué dans les montagnes suisses, dans l'Emmental, et le Jura en 1728. *Die Alpen*, eut une influence considérable sur l'évolution de la perception de la montagne à travers l'Europe éclairée. Il y eut plus de trente éditions différentes⁵⁰ du poème du vivant de l'auteur, comportant de nombreuses traductions, dont quatre en français⁵¹. Le poème fut traduit pour la première fois en français et en prose par M. de Tscharnier, en 1749 dans la *Nouvelle bibliothèque Germanique* à Göttingen.

L'originalité de ce poème, qui explique peut-être son succès, vient du fait que le texte est réellement novateur sur deux aspects. Le premier aspect est la façon dont Haller décrit les Alpes, le champ lexical employé est en totale opposition avec celui utilisé dans les descriptions habituelles des Alpes à la même époque. Mais Haller regardait peu les hauts sommets, son intérêt se porte sur la basse et moyenne montagne, qu'il décrit comme un lieu idyllique :

Un mélange de montagne, de lacs & de rochers, s'offre distinctement à la vue quoique sous des couleurs qui vont s'affaiblissant par degrés suivant les distances. Dans le lointain, on voit une couronne de cimes resplendissantes ; plus près les hauteurs sont couvertes de sombres forêts. Une alpe peu éloignée offre des terrasses en pente douce où paissent des troupeaux dont le mugissement fait au loin résonner les vallées. Là, un lac étend son beau miroir sur le fond d'une vallée, et fait resplendir la lumière vacillante que le soleil verse sur ses flots. Ici des vallées tapissées de verdure s'ouvrent à la vue et forment des replis qui se rétrécissent en s'éloignant. Ailleurs, une montagne dénudée présente ses flancs abrupts et lisses, tandis qu'elle élève jusqu'au ciel ses glaces éternelles qui, semblables au cristal, renvoient les rayons du soleil et bravent les efforts de la canicule. Près d'elle, une alpe vaste et fertile se couvre de pâturages abondants : sa pente insensible brille de l'éclat des blés qui y murissent et ses coteaux sont couverts de troupeaux⁵².

⁴⁹ *Les Alpes*, en français.

⁵⁰ J. Grand Carteret, *La montagne à travers les âges*, I, P. 368. Et P. Guichonnet, *op. cit.*, II, P. 200.

⁵¹ En 1749 (Göttingen), 1764 (Lyon), 1766 (Paris), 1771 (Amsterdam). Cité par J. Grand Carteret, *op. cit.* P.368 et C-E Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*, P.17. Néanmoins les numérisations de recueils de poèmes de Haller contenant *Les Alpes* disponibles sur Gallica ou Google Books, semblent indiquer qu'il y en eut de nombreuses autres éditions en français.

⁵² Strophes 33 et 34. Issue de l'édition parue à Berne en 1760.

Le second aspect original de l'œuvre, est le point de vue moralisateur, du moins « engagé ». En effet, la pensée de Haller, telle qu'il la développe dans son poème est à contre-courant du modèle culturel européen dominé par la France : il oppose la nature à la culture et la civilisation de son temps. Pour lui, la formation du caractère, l'acquisition de la vertu et la vie heureuse ne sont pas possibles dans une société citadine et corrompue. L'homme des Alpes, en contact constant avec cette nature si merveilleuse, reste lui, simple vertueux et bon. Il est le premier à décrire dans des termes élogieux l'habitant des montagnes :

Heureux, qui comme vous laboure son héritage avec des bœufs qu'il a élevé lui-même ; qui, couvert d'une laine pure et couronné de guirlande, se contente d'un simple repas de lait doux ; qui goûte un sommeil tranquille, sur le tendre gazon, au souffle des zéphyrus et la fraîcheur d'une cascade, que jamais le bruit des vagues furieuses n'éveille sur des mers irritées, ni le son des trompettes fatales sous les tentes de la mort. Content de son sort, il ne souhaite pas le rendre meilleur. Certainement le ciel ne peut rien ajouter à son bonheur⁵³.

En plus d'encenser l'habitant des montagnes en tant qu'homme simple, bon et vertueux, vivant dans une nature tout aussi favorable, vertueuse et saine, Haller l'oppose à l'homme de la ville, qu'il critique ouvertement :

Misérables ! Ne vantez pas la fumée de nos villes, où la malice et la trahison se parent des traits de la vertu. La pompe, qui vous environne, vous retient dans des chaînes d'or, elle accable celui qu'elle couvre, et n'a de brillant que pour des yeux étrangers. L'ambition entraîne ces esclaves, avant le lever du soleil, aux portes fermées des puissants citoyens. La soif insatiable d'un profit inutile vous ravit le repos si désirable la nuit. Le feu céleste de l'amitié ne saurait s'allumer chez vous, où l'envie et l'intérêt désunissent les cœurs des frères⁵⁴.

En proposant une nouvelle vision de la montagne, Haller allait être pour C-E Engel « Le guide dont la grande masse du public a toujours eu besoin pour découvrir un paysage ou une idée. Il n'était certes pas le premier à voir les Alpes mais il était le premier à les décrire, à satisfaire ce désir inconscient des lecteurs »⁵⁵.

⁵³ Strophe 49. Issue de l'édition de Berne, 1760.

⁵⁴ Strophe 46. Issue de l'édition de Berne, 1760.

⁵⁵ C-E Engel, *op. cit.* P.17.

La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau

Ce fut en 1761 à Amsterdam que Jean-Jacques Rousseau publia son roman épistolaire, *La Nouvelle Héloïse*. Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève en 1712 et mourut à Ermenonville en 1778, il fut l'une des figures majeures de la vie intellectuelle européenne du XVIII^e siècle, ainsi qu'un des plus illustres philosophes des Lumières. Jean-Jacques Rousseau a vécu une grande partie de sa vie proche des montagnes, que ce soit à Genève, en Savoie, particulièrement à Chambéry ou en Dauphiné, mais il n'aimait pas la haute montagne, elle ne l'inspirait pas⁵⁶. A l'inverse, il apprécia et fut enthousiasmé par la basse et la moyenne montagne⁵⁷, les Préalpes boisées, vertes et pittoresques⁵⁸, comme celles que l'on retrouve dans les environs de Chambéry et de Genève au bord du Lac Léman, et qui furent décrites par Haller.

C'est dans le cadre accueillant et pittoresque de la Suisse et particulièrement sur les rives du Lac Léman que Rousseau situe principalement son œuvre. La lettre XXIII où Saint-Preux décrit son voyage dans le Valais suisse, est sûrement l'exemple le plus édifiant de la *Nouvelle Héloïse*, par la nature des descriptions :

Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elles réunissoient toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol et formoient l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions d'optique, les pointes des monts différemment éclairés, le clair-obscur du soleil et des ombres, et tous les accidents de lumière qui en resultoient le matin et le soir ; vous aurez quelques idées des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui sembloient m'être offerte en vrai théâtre ; car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois et bien plus puissamment que celle des plaines, qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre⁵⁹.

⁵⁶ C-E Engel, *op.cit.* P.24 : « La haute montagne, âpre, rude inhumaine, ne pouvait plaire à Rousseau. Elle n'accueille pas le voyageur. Indifférente à l'homme, elle ne peut charmer celui qui ne cherche pas à la comprendre, à l'aimer pour elle-même, et non pour soi. La sociologie de Rousseau et son égoïsme tout-puissant étaient autant d'infranchissables obstacles qui le séparaient de l'âme du paysage alpestre ».

⁵⁷ J-J Rousseau, *Confessions*, Livre IV. « Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins... des montagnes... »

⁵⁸ Le terme de « pittoresque » apparaît au début XVIII^e siècle dans la langue française, et défini généralement quelque chose de « relatif à la peinture ». Ce concept se chargera d'autres significations au cours du XVIII^e siècle, en désignant une vue qui mérite d'être peinte, par extension d'être vu, car singulière. Soit des lieux et paysages typiques et particuliers retenant l'attention du voyageur. (Wil Munsters, *La poésie du pittoresque en France de 1700 à 1830*, Genève, Droz, 1991).

⁵⁹ J-J Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, Lettre XXIII.

L'objet de la *Nouvelle Héloïse*, étant les passions et l'amour mais aussi la morale, Rousseau reprend également la thématique chère aux humanistes de la Renaissance, ainsi qu'à Haller sur le bien être en montagne et les effets bénéfiques de l'altitude et de la nature alpestre sur l'âme et l'esprit :

Ce fut là que je démêlais sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avois perdu depuis si longtemps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent ; je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre ni de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. [...] Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, et vous aurez quelques idées de la situation délicieuse où je me trouvois⁶⁰.

Jean-Jacques Rousseau, propose au lecteur une vision idyllique et romanesque de la montagne, résolument nouvelle. L'immense succès de l'œuvre dans toute l'Europe, au moins soixante-dix éditions différentes jusqu'en 1800, en fait pour Robert Darnton⁶¹, l'ouvrage probablement le plus vendu au XVIIIe siècle, et sûrement l'un des plus lus.

En proposant une nouvelle vision de la montagne, les quelques auteurs cités en exemple, Scheuchzer, Haller et Rousseau, ont largement contribué à éveiller l'intérêt des européens du XVIIIe siècle pour la montagne. A la suite de la lecture de ces œuvres, les voyageurs traversant les Alpes vont avoir tendance à ne plus seulement les traverser le plus vite possible mais également à s'y arrêter pour voir et éprouver ce que les récits leur ont fait entrapercevoir. Le thème des Alpes romanesques sera repris par de nombreux auteurs dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et les voyageurs vont s'aventurer sur les mêmes itinéraires que ceux décrits dans les œuvres littéraires, à la recherche de ces « monts aimables ». Toutefois, comme presque tous les récits traitant de la montagne situent leurs actions en Suisse, cela tend à réduire les Alpes à la Suisse. D'autres espaces des Alpes ne seront alors découverts, ou du moins pratiqués et parcourus par les voyageurs cherchant à observer la montagne, que plus tardivement, c'est le cas notamment du Dauphiné.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Robert Darnton, *Le Grand massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, 1984.

L'œuvre des naturalistes du XVIIIe siècle et d'Horace-Bénédict de Saussure : aspect scientifique de la découverte des montagnes

L'histoire naturelle au siècle des Lumières

La Révolution scientifique remettant en cause les principes et la cosmologie scolastique s'achève lentement au XVIIIe siècle, à la suite de l'acceptation des théories de savants modernes, en particulier celles d'Isaac Newton. Le tournant des XVIIe et XVIIIe siècles, est selon Paul Hazard⁶², la période d'un basculement psychologique d'une Europe marquée par l'ordre, l'autorité et la croyance aux dogmes à une Europe où règnent la raison, la remise en cause des vérités traditionnelles, la curiosité intellectuelle insatiable, et où la science et les nouvelles découvertes scientifiques tiennent un rôle de premier ordre. C'est dans ce contexte que le XVIIIe voit aux cotés de nombreuses autres sciences, et en particulier les sciences du vivant, l'histoire naturelle se développer. Les différents domaines de l'histoire naturelle n'étaient pas séparés comme aujourd'hui ; les naturalistes du XVIIIe siècle étudiaient aussi bien la botanique, la minéralogie ou la zoologie, et généralement d'autres disciplines scientifiques.

L'histoire naturelle s'est caractérisée au siècle des Lumières par la volonté de répertorier, de nommer, et de classer toutes les espèces vivantes, de la même façon que l'avaient ébauchée les savants de la Renaissance. Ainsi de nombreux naturalistes vont proposer des systèmes de classement des plantes ou des minéraux, comme le français Joseph Pitton de Tournefort avec ses *Eléments de botaniques* (1694), ou Buffon et son *Histoire naturelle* en trente-cinq volumes publiés entre 1749 et 1789. Le suédois Carl Von Linné dans son *Systema Naturæ* (Les systèmes de la nature) publié en 1735, et qui aura de nombreuses autres éditions augmentées jusqu'à la fin du siècle, généralise la nomenclature binominale⁶³ des espèces, qui est encore à la base de la taxinomie et de la nomenclature biologique moderne. Un autre aspect de l'histoire naturelle est la volonté d'étudier la formation de la terre et de son histoire. Source de réflexion depuis l'Antiquité, les progrès et nouvelles idées scientifiques vont faire éclore des théories novatrices, en particulier avec Buffon dans l'*Histoire et théorie de la Terre* et dans ses *Preuves de la théorie de la Terre*, parues dans le premier volume de *L'histoire naturelle* en 1749. Les théories concernant la terre furent sujettes à de nombreuses controverses, en raison de leurs aspects aussi bien

⁶² Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, Paris, Boivin & cie, 1935.

⁶³ Combinaison de deux noms, de genre et de sous genre.

scientifiques que théologiques⁶⁴. La montagne et les volcans tiennent une place prépondérante dans l'étude et la construction de ces théories.

L'esprit de découverte et de curiosité scientifique qui anime le XVIIIe siècle, pousse ainsi les gouvernements, les académies des sciences et les naturalistes à la recherche de nouvelles espèces et donc de nouveaux territoires à explorer. Le mouvement qui incite les hommes du XVIIIe siècle à approfondir leurs connaissances, les conduit parallèlement à élargir leurs horizons géographiques. De ce fait les expéditions maritimes vont emmener à leur bord des naturalistes, et certaines auront pour seul but l'exploration et la recherche comme l'expédition ordonné par Louis XVI et commandée par La Pérouse qui partit de Brest en juillet 1785⁶⁵. Or comme nous l'avons vu, la montagne est un territoire encore inconnu où la nature n'a jamais été étudiée et où subsistent encore beaucoup de mystères. Ceux-ci s'expliquaient autrefois par le surnaturel et par la religion, mais les esprits du XVIIIe siècle remettent en cause les vérités anciennes et cherchent à déchiffrer le monde par l'observation et la raison. C'est donc après avoir tenté d'expliquer l'univers que les savants principalement du XVIIIe siècle, vont se tourner vers l'étude de la terre et vont vouloir expliquer le monde, de sa création aux phénomènes de la nature. C'est ce qui va pousser les naturalistes du XVIIIe siècle à se tourner vers l'étude des montagnes.

Les naturalistes et l'exploration alpine

Qu'est ce qui a poussé les naturalistes du XVIIIe siècle à arpenter et étudier la montagne ? Nous venons de voir leurs motivations dans un contexte général des grandes explorations et de l'avènement de l'histoire naturelle, mais des précisions s'imposent. Les explorations alpines menées par les naturalistes commencèrent réellement dans la seconde partie du XVIIIe siècle puis se multiplièrent de façon presque exponentielle jusqu'au XIXe siècle. Pour Numa Broc « il faut sans doute insister sur la révélation esthétique ou sentimentale qui est à la base de la plupart des vocations de naturalistes au XVIIIe

⁶⁴ De nombreuses théories de savants, en particulier celle de Thomas Burnet (1635-1715) qu'il développa dans son *Telluris theoria sacra*, en 1681, se servait de la religion catholique -des épisodes de la Genèse, surtout du Déluge- qu'il essayait de faire concilier avec des observations scientifiques. Nous pouvons également citer J. Woodward et son *Essay towards a natural history of the earth* publié en 1695, ainsi que T. Robinson et son *Essay towards a natural history of Westmoreland and Camberland* publié en 1709. On peut également citer le suisse Elie Bertrand qui a fourni de nombreuses théories originales dans son ouvrage publié à Zurich en 1754 *De l'usage des montagnes*.

⁶⁵ L'expédition avait pour but d'explorer l'océan Pacifique et d'effectuer une circumnavigation. De plus l'un des membres de l'équipage, le physicien et naturaliste Robert de Lamanon, sera un des éléments centraux du chapitre 5.

siècle »⁶⁶. En effet, la plupart des naturalistes avaient lu les œuvres de Haller, Rousseau et des humanistes de la Renaissance, de plus une grande partie des naturalistes étaient originaires de régions alpines, de la Suisse (en particulier de Genève) ou du Dauphiné. Horace-Bénédict de Saussure⁶⁷ nous dit :

Pour moi, j'ai eu pour elles (les montagnes) dès l'enfance, la passion la plus décidée ; je me rappelle encore le saisissement que j'éprouvais la première fois que mes mains touchèrent le rocher du Salève et que mes yeux jouirent de ses points de vue. A l'âge de 18 ans (en 1758) j'avais déjà parcouru plusieurs fois les montagnes les plus voisines de Genève... Mais ces montagnes peu élevées ne satisfaisant plus qu'imparfaitement ma curiosité, je brûlais du désir de voir de près les hautes Alpes... Enfin, en 1760, j'allais seul et à pied visiter les glaciers de Chamouni, peu fréquentés alors, et dont l'accès passait même pour difficile et dangereux.⁶⁸

En plus de mentionner son attirance pour la montagne qu'il eut dès son enfance, Saussure exprime un facteur très important de l'exploration alpine effectuée par les naturalistes : la curiosité. En effet, si les auteurs du siècle des Lumières écrivaient sur la montagne ou la décrivaient, ils ne s'intéressaient qu'à la moyenne et la basse montagne, qui n'est pas hostile à l'homme, même si ils leur arrivaient de lever les yeux plus haut et de contempler les sommets. A l'inverse, les naturalistes, en cherchant à découvrir toujours plus d'espèces végétales, de minéraux, et à remonter à l'origine et aux sources de leurs observations vont se faire ascensionnistes et explorer la haute montagne. Pour Saussure :

Il ne faut pas se contenter de suivre les grands chemins, qui serpentent presque toujours dans le fond des vallées, et qui ne traversent pas les chaînes que par les gorges les plus basses ; il faut quitter les routes battues et gravir des sommités d'où l'œil puisse embrasser à la fois une multitude d'objets⁶⁹.

Ainsi les nombreux naturalistes s'intéressant aux montagnes effectuèrent de plus en plus d'expéditions dans les montagnes et vont publier une littérature abondante, mélangeant le plus souvent leurs observations scientifiques et leurs observations esthétiques. Le nombre croissant de ces publications aura un écho important et nourrira un public cultivé, avide de nouveautés géographiques et de nouvelles connaissances⁷⁰. Nous

⁶⁶ Numa Broc, *La montagne au siècle des Lumières*, P.17.

⁶⁷ (1740-1799), naturaliste suisse. Voir Infra.

⁶⁸ Horace-Bénédict de Saussure, *Voyages dans les Alpes*, 1779. t. I.

⁶⁹ H-B de Saussure, *op. cit.* t. I.

⁷⁰ Bruno Jammes, « Le livre de science », in *Histoire de l'édition française*, II, *le livre triomphant* (R. Chartier, H-J Martin dir.), Paris, Fayard, 1990. Bruno Jammes montre que la littérature de voyage (à laquelle il assimile les descriptions géographiques et l'histoire naturelle) constitue à l'âge moderne « l'un des genre les plus conquérant ».

n'étudierons pas ici toutes les découvertes, les voyages et les publications des naturalistes qu'il serait dommage de résumer en quelques lignes, d'autant plus que notre sujet concerne les montagnes du Dauphiné, or Jean-Etienne Guettard⁷¹ écrira dans sa *Description du Dauphiné*⁷², après son voyage en 1775 à travers la province, son impression de pénétrer en territoire vierge de toutes études savantes :

Une province si riche en histoire naturelle n'a été néanmoins connue pendant des siècles entiers que par des prétendues merveilles, qui bien examinées, rentrent dans le nombre des effets ordinaires de la nature⁷³.

En effet, les massifs suisses et savoyards, surtout le massif du Mont-Blanc commencent à être connus et parcourus par beaucoup de naturalistes et de plus en plus de voyageurs ; à l'inverse, les massifs du Dauphiné n'ont été que très peu explorés. Faujas de Saint Fond⁷⁴, publiera par exemple, une *Histoire naturelle de la province du Dauphiné*, en 1782, où il ne citera aucun massif du Dauphiné⁷⁵.

Horace-Bénédict de Saussure et le Mont Blanc

La conquête du Mont Blanc est sûrement un des exemples les plus emblématiques et les plus représentatifs de la découverte des montagnes au XVIII^e siècle. En l'espace d'une soixantaine d'années, le massif du Mont Blanc et Chamonix se transformeront d'un lieu totalement ignoré, excepté des populations locales, en un lieu recherché par l'élite européenne, où s'esquisseront les prémices du tourisme. Les premiers à révéler cet espace à un public cultivé et lettré furent deux voyageurs anglais, William Windham et Richard Pococke en 1741. Lors d'un séjour à Genève, on leur indiqua la vallée de Chamonix, comme un endroit particulièrement dangereux, où existait une nature hostile ainsi que des glaciers et des sommets particulièrement hauts. Piqués par la curiosité ils décidèrent de s'y

⁷¹ (1715-1786), naturaliste français, spécialisé dans la minéralogie, qui publia un *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné* en 1779. Nous reviendrons plus amplement sur lui dans la partie II.

⁷² Partie de l'ouvrage *Description générale et particulière de la France*, publié entre 1781 et 1784 par Jean-Benjamin De la Borde. Plusieurs auteurs ont contribué à l'ouvrage, se consacrant chacun à une province définie.

⁷³ Cité par N. Broc, *op. cit.* P. 43.

⁷⁴ (1741-1819), géologue originaire de Montélimar. Il fut l'adjoint de Daubenton au Jardin du Roi sous l'intendance de Buffon, puis il occupa la première chaire de géologie créée en France. Grand voyageur il parcouru une grande partie de l'Europe et ses recherches portèrent principalement sur les volcans. Il fut en relation avec Dominique Chaix, Dominique Villars et le père Ducros.

⁷⁵ D'après N. Broc, *op. cit.* P.44.

rendre. Guidés par des paysans chamoniards, ils montèrent jusqu'au Montenvers⁷⁶ et examinèrent la Mer de Glace. Ils firent part de leur expédition dans une lettre manuscrite, qui circula de mains en mains et qui connut une certaine notoriété. Le ton résolu nouveau de leur lettre à l'égard des montagnes, décrivant la population de Chamonix comme étant civilisée, les glaciers comme des lieux forts intrigants mais non maléfiques, et traduisant une sensibilité poétique envers la nature, incita des voyageurs et naturalistes à venir parcourir et étudier les « glaciers » de Chamonix.

Plusieurs grands naturalistes vinrent étudier les glaciers, presque exclusivement des savants genevois, parmi lesquels les frères Deluc et Marc-Théodore Bourrit vont obtenir une certaine renommée, mais c'est Horace-Bénédict de Saussure, qui reçut la plus grande célébrité. Saussure est né en 1740 près de Genève, où il décèdera en 1799. Il est issu de l'aristocratie genevoise ; son oncle le physiologiste Charles Bonnet et Haller développèrent chez lui un goût prononcé pour l'histoire naturelle. A 22 ans il devint professeur à l'Académie de Genève, puis Saussure consacra la majeure partie de sa vie aux Alpes : il « traversa quatorze fois la chaîne entière des Alpes par huit passages différents »⁷⁷. Il nota minutieusement toutes ses observations des montagnes, et ne les publia que tardivement car « pour obtenir des preuves définitives, il recommençait tous ses voyages, et vérifiait à nouveau ses notes accumulées depuis vingt ans »⁷⁸. Ses observations furent publiées en quatre volumes entre 1779 et 1796, sous le titre de *Voyages dans les alpes*, et lui amenèrent une réputation de naturaliste de premier plan⁷⁹. Il étudia surtout le massif du Mont Blanc, qu'il parcourut plusieurs fois, et en 1761 il promit une forte récompense à qui parviendrait à trouver un chemin jusqu'au sommet. Après plusieurs tentatives où il échoua, c'est en août 1786 que deux chamoniards, le chasseur de chamois Jacques Balmat et le médecin Michel Paccard parvinrent pour la première fois au sommet du Mont Blanc. L'année suivante en août 1787 Jacques Balmat emmena Saussure sur le sommet, où il fit de nombreuses expériences scientifiques. Cet exploit consacra sa renommée⁸⁰, et dès lors une grande partie de l'élite européenne souhaita se rendre à Chamonix observer les glaciers et

⁷⁶ Point d'observation au bord de la Mer de Glace, nécessitant trois heures de marche pour y accéder depuis Chamonix.

⁷⁷ H-B Saussure, *Voyages dans les Alpes*, t. I, Discours préliminaire. Cité par C-E Engel, *op. cit.* P.68.

⁷⁸ C-E Engel, *op. cit.* P.69.

⁷⁹ D'autant plus qu'il était membre de la Royal Society de Londres depuis 1768.

⁸⁰ Pour C-E Engel, *op. cit.* P.76 : « L'auteur devint le héros victorieux, presque l'incarnation du génie humain dont la puissance illimitée triomphait de la matière inerte. Le XVIIIe siècle avait le culte du héros à la Plutarque : Saussure fut célébré comme un demi-dieu antique ».

contempler le Mont-Blanc. Le prestige de Saussure fut immense à la fin du XVIIIe siècle, son héritage servit à tous les explorateurs et les scientifiques qui étudièrent les montagnes tout au long du XIXe siècle. Sa méthode de travail, ses descriptions faites dans un style éloigné des descriptions alpestres grandiloquentes des autres naturalistes, ainsi que le nombre de ses ascensions de hauts sommets, on fait de lui, sûrement, la figure la plus marquante et la plus moderne des naturalistes du XVIIIe siècle et de la découverte des montagnes.

.Ce large panorama de la découverte et de l'exploration de la montagne par l'homme au XVIIIe siècle peut se résumer en quelques grandes lignes directrices. La première est qu'il y eut d'abord une découverte esthétique des montagnes, ou plutôt de la basse et de la moyenne montagne dans la première moitié du siècle qui va s'intensifier dans la seconde moitié du siècle. La seconde ligne directrice est la découverte et la volonté d'expliquer les phénomènes de la nature en montagne dans la seconde partie du siècle, mais les naturalistes ont popularisé la haute montagne, celle des pics, des glaciers et des sommets. Le succès des œuvres littéraires et savantes peut être analysé comme répondant à un attrait des lecteurs pour la nouveauté, face à la lassitude envers de la culture classique, ou comme une curiosité naissante pour la nature et l'ailleurs. L'expérience personnelle étant indissociable de l'expérience de la montagne, les voyageurs vont de plus en plus s'arrêter dans les Alpes, à les parcourir et les décrire. Mais ces découvertes esthétiques et scientifiques concernent surtout les massifs suisses et savoyards (Mont-blanc), et ont eu tendance à éclipser le reste des Alpes, dont les massifs du Dauphiné.

Chapitre 3 – Les montagnes du Dauphiné à l’âge classique

Après nous être intéressés à la connaissance des Alpes ainsi qu’aux rapports entre l’homme et la montagne, sa perception et ses représentations, nous précisons maintenant ce contexte en le limitant au Dauphiné, du XVI^e au début du XVIII^e siècle. Quelques rares botanistes ont herborisé dans les montagnes du Dauphiné au XVII^e siècle, comme l’apothicaire Pierre Bérard, que Dominique Villars citera en exemple un siècle et demi plus tard. Mais les écrits de ces naturalistes sont restés sous la forme de manuscrits et ne furent connus que de quelques personnes. Or nous intéressant à la connaissance générale des montagnes du Dauphiné, nous n’étudierons pas spécifiquement l’aspect scientifique.

Le Dauphiné, un territoire aux confins du Royaume de France, mais relativement bien connu

Une province présentant de fortes disparités spatiales

Le Dauphiné représente environ les départements actuels de l’Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes, et offre donc une grande variété de paysages et de structures géomorphiques, des plaines du Bas Dauphiné aux sommets et montagnes escarpées du Haut Dauphiné. Le Dauphiné est depuis l’Antiquité un carrefour de grands axes de communications et de grandes voies commerciales, au croisement de l’axe Nord-Sud joignant le Nord de la France à la Méditerranée, par la vallée du Rhône, et de l’axe Est-Ouest, joignant l’Italie, la Suisse et la Savoie à la France. Nous avons déjà vu l’importance et la fréquentation de ces routes durant l’Empire Romain et le Moyen Age, et naturellement ces grandes routes furent parcourues par un nombre toujours croissant de voyageurs durant l’époque moderne. Les grandes routes alpines sont relativement peu nombreuses, car elles sont avant tout conditionnées par le lieu de départ et d’arrivée, de part et d’autre des massifs alpins, qui sont généralement les grandes villes. C’est ainsi que 95% des voyageurs effectuant le trajet entre Lyon et Turin empruntent le col du Mont Cenis⁸¹ dans la vallée de la Maurienne. Pour Etienne Bourdon⁸², le seul col alpin important

⁸¹ Etienne Bourdon, *Le voyage et la connaissance des Alpes occidentale en France et en Italie, de la fin du XV^e siècle au début du XVIII^e siècle*, Thèse (sous la dir. De Gilles Bertrand), Grenoble II, 2006. P. 179.

du Royaume de France accessible depuis Lyon, et qui draine les voyageurs de Marseille à Valence, se rendant en Italie est le col du Montgenèvre dans le massif du Queyras, proche de Briançon. Il apparaît donc que les voyageurs traversant le Dauphiné pour se rendre en Savoie ou en Italie empruntent les mêmes itinéraires, qui sont généralement les routes les plus aisées pour voyager⁸³. La route descendant du col du Montgenèvre passe ainsi par Briançon, puis Embrun ou Gap, mais peut bifurquer en empruntant la vallée de l'Oisans ou en traversant le Champsaur pour arriver à Grenoble via Vizille. La seconde grande route transalpine, passe par le col du Mont Cenis, suit la vallée de la Maurienne, arrive dans le Dauphiné à Montmélian puis suit l'Isère dans la vallée du Grésivaudan jusqu'à Grenoble. Au XVIIIe siècle, la route empruntant le col du Mont Cenis est beaucoup plus fréquentée que celle du Mont Genèvre⁸⁴.

Au XVIIIe siècle, les voyageurs ne s'aventuraient que très rarement en dehors de ces routes principales, ils ne cherchaient pas à explorer le pays, sauf exceptions. Les seuls lieux dignes d'être visités étaient les villes et non les campagnes, les voyageurs séparant nettement les modes de vie ruraux et urbains⁸⁵, comme l'écrivit un voyageur hollandais à Grenoble en 1616 :

Les campagnards sont lourds, stupides et débauchés. Les nobles et les habitants des villes sont polis, dépourvus de toute arrogance, aimables et vifs, sans que leur gravité en souffre, et très bien organisés pour l'étude des sciences⁸⁶.

Le Dauphiné était donc un espace connu et traversé par toutes sortes de voyageurs, mais qui se contentaient de rester sur les grandes routes et qui visitaient uniquement les villes. La nature sauvage n'était alors pas un sujet d'intérêt pour les hommes du XVIIIe siècle. Les espaces du Dauphiné en dehors de ces routes et des villes n'étaient connus que par les populations locales, qui vivaient dans un relatif isolement, un isolement voulu. Les espaces reculés du Dauphiné furent propices à l'installation de communautés protestantes durant les troubles entraînés par les guerres de religions, en

⁸² Etienne Bourdon, *op. cit.* P. 179.

⁸³ Les routes fréquentées possédaient des infrastructures de restaurations et d'hébergements qui causes et conséquences liées, en assuraient sa fréquentation. De plus le voyageur est quasiment assuré de rencontrer d'autres personnes et de ne pas se retrouver seul face aux brigands ou aux hostilités de la nature.

⁸⁴ Voir annexe 1 : Carte de la répartition et des itinéraires des voyageurs civils dans les Alpes occidentales au XVIIIe siècle.

⁸⁵ René Favier, *Les villes dauphinoises au XVIIIe siècle*, in *Cahier de l'histoire*, t. XXV, 1980. P. 295.

⁸⁶ Just Zinzerling, *Itinerarium galliae et finitimarum regionum*, Lugduni, 1616. Trad. Par T. Bernard, *Voyages dans la vieille France*, Lyon, 1859. Cité par René Favier, *op. cit.* P. 295.

particulier dans le Trièves. Les montagnes étaient vues par les voyageurs depuis les routes ou la ville, mais ne représentaient aucun intérêt pour ces derniers, et n'étaient pas recherchées au XVIIe siècle.

L'intérêt stratégique et la connaissance militaire des Alpes du Dauphiné aux XVIe et XVIIe siècles

Les expéditions militaires et cartographiques sont un type de voyage différent des voyages civils, car les motivations, les contraintes et les objectifs du voyage sont généralement tout autre. Les expéditions militaires et cartographiques prennent tout leur sens dans le Dauphiné des XVIe et XVIIe siècles, car cette province du Royaume de France est frontalière du duché de Savoie ainsi que du Piémont et des Etats Italiens. Le contexte des guerres d'Italie entre le Royaume de France et le Royaume de Naples puis le Duché de Milan dans la première moitié du XVIe siècle nécessita naturellement une connaissance des routes pouvant faire transiter une armée à travers les Alpes. Le second contexte, celui des guerres de religions dans la seconde moitié du XVIe siècle, fit du Dauphiné le théâtre de plusieurs batailles, notamment celles menées par Lesdiguières entre 1562 et la fin du siècle, contre les catholiques ou Charles-Emmanuel 1^{er} de Savoie. Or pour pouvoir mener à bien des batailles et des interventions militaires en territoire alpin, la connaissance de l'environnement montagnard est un atout de premier ordre. En effet, cette connaissance permet de faire avancer les troupes plus rapidement par des routes secondaires, de mettre en place une logistique efficace, et de tenir des positions dans des vallées ou des cols. Ces deux exemples nécessitent une représentation précise de l'espace montagnard, or au début du XVIIe siècle, la connaissance du Dauphiné est très approximative car il n'existe pas de carte spécifique de la province et la cartographie existante est « très incertaine et surtout d'une grande pauvreté »⁸⁷.

Jean de Beins⁸⁸, soldat dans l'armée de Lesdiguières, se forma auprès de Raymond de Bonnefons, qui était alors ingénieur et géographe du Roi, en charge des fortifications en Provence et Dauphiné. A la mort de ce dernier en 1606, Jean de Beins obtint la charge d'ingénieur et de géographe du Roi en Dauphiné et en Bresse. L'originalité et l'intérêt du

⁸⁷ Etienne Bourdon, *op. cit.* P. 663.

⁸⁸ (1577-1651), originaire du milieu bourgeois parisien.

travail de Jean de Beins résident dans sa manière de cartographe. Ses cartes renouvellent profondément le savoir géographique du Dauphiné : en plus de la *Grande Carte générale de Dauphiné* publiée en 1622, Jean de Beins a dessiné de nombreuses autres cartes plus précises sur des espaces particuliers de la province. Les cartes composées par Jean de Beins sont bien plus précises que les cartes antérieures : certaines montagnes et sommets tels que le Mont Aguille, le Mont Viso, le Mont Granier ou la Dent de Crolles sont reconnaissables sur la carte, les tracés des routes et des cours d'eau ainsi que les emplacements des villages et hameaux sont plus précis et relativement réalistes. En plus de dessiner des cartes, il fournit également des descriptions imagées, des « vues » et « paysages » détaillés des places fortes et de vallées, où les montagnes sont représentées assez fidèlement, à l'inverse des mêmes vues peintes ou gravées par des voyageurs civils, qui évoquaient la montagne de façon subjective. Mais pour Etienne Bourdon⁸⁹, Jean de Beins s'est contenté, malgré sa grande connaissance du Dauphiné et ses nombreux voyages cartographiques, de faire ses observations à partir des fonds des vallées et des routes. La cartographie militaire des Alpes, continuera à se développer en se perfectionnant tout au long des XVIIe et XVIIIe siècles, mais les cartes et les observations les plus précises ne furent que très peu diffusées au public. De plus, les observations et les centres d'attention des géographes et cartographes, n'étaient pas les mêmes que ceux des voyageurs civils. En effet les militaires s'intéressaient aux particularités physiques ainsi qu'aux ressources des lieux stratégiques en vue de batailles ; leurs regards s'attardaient plus sur les vallées et le pied des versants que sur les cimes, leurs descriptions étant le plus souvent dénuées de tous ressentis ou considérations esthétiques.

La perception des Alpes du Dauphiné à l'âge classique

Les montagnes du Dauphiné vues par les dauphinois et les voyageurs au XVIIe siècle

La culture classique du XVIIe siècle ne portait guère d'intérêt aux montagnes, et cette vision se retrouve dans les descriptions du Dauphiné datant du XVIIe siècle. Nicolas

⁸⁹ Etienne Bourdon, *op. cit.* P. 323. Il démontre cet argument en comparant les représentations de certaines montagnes présentant plusieurs formes particulières, selon le point de vue à partir duquel on les observe. Mais aussi par des espaces vierges sur la carte, qu'il était facile de représenter depuis un col de route secondaire le surplombant, que Jean de Beins n'a visiblement pas emprunté.

Chorier⁹⁰ et Guy Allard⁹¹, furent les premiers à publier plusieurs ouvrages traitant de l'histoire du Dauphiné à la fin du XVIIe siècle. L'*Histoire du Dauphiné*, en deux volumes, publié par Nicolas Chorier à Grenoble en 1661 est un inventaire de l'histoire des Dauphins et des principales familles nobiliaires, ainsi que des guerres et des évènements politiques. Néanmoins son ouvrage comporte un premier livre présentant « la géographie ancienne et moderne, et les merveilles naturelles de Dauphiné ». Nicolas Chorier ne décrit pratiquement pas la montagne. Il détaille les anciennes peuplades celtes, les fleuves, les espèces végétales ou animales, et les Merveilles du Dauphiné, mais pas les montagnes. On les retrouve mentionnées, mais sans aucune description, seulement comme étant le lieu d'habitat des chamois et des ours. Dans une autre édition intitulée *Histoire du Dauphiné, abrégée pour Monseigneur le Dauphin*, publiée à Grenoble en 1700, Nicolas Chorier écrit dans l'épître en parlant du Dauphiné :

La nature luy a fait part de ses dons, et ne l'a pas méprisé. S'il semble qu'elle luy ait esté avare de ses richesses, du moins elle luy a esté libérale de ses merveilles : elle a mis des beautez admirables, jusques dans les affreuses horreurs de ses rochers inaccessibles, et de ses glaces eternelles.

Nicolas Chorier dans son *Histoire du Dauphiné*, comme dans l'*Histoire du Dauphiné, abrégée pour Monseigneur le Dauphin*, consacre une grande part de son premier livre à la géographie du Dauphiné et aux merveilles du Dauphiné⁹². La montagne est résumée au lieu qui abritent les merveilles du Dauphiné.

Guy Allard, propose dans son *Dictionnaire historique, chronologique, géographique, généalogique, héraldique, juridique, politique et botanographique du Dauphiné*, qui est resté à l'état de manuscrit jusqu'à sa publication par Hyacinthe Gariel⁹³ en 1864, des définitions particulières de la montagne. La définition avancée pour l'entrée « Alpes » ne traite que de l'histoire des peuples ayant vécu sur l'actuel territoire du Dauphiné, et des délimitations des Alpes Maritimes et Cottiennes. Mais pour l'entrée « montagnes », l'auteur propose une définition intéressante :

⁹⁰ (1612-1692), Avocat et procureur du Roi au parlement du Dauphiné. En plus de ses ouvrages historiques, on lui doit un poème libertin, *L'académie des Dames*, qui connut un certain succès.

⁹¹ (1635-1716), Avocat au parlement du Dauphiné, il se consacra à compiler toutes les informations sur l'histoire du Dauphiné, qui sont restées pour la plus part des manuscrits. Il publia également une *Bibliothèque du Dauphiné* et un *Nobiliaire du Dauphiné*.

⁹² Neuf paragraphes sur vingt-deux, traitent exclusivement des merveilles du Dauphiné.

⁹³ Conservateur de la bibliothèque de Grenoble de 1848 à 1882.

Les diocèses de Grenoble, de Die, de Gap et d'Embrun sont dans les Alpes, qui sont des montagnes qui commencent à Voreppe, à deux lieues de Grenoble, appelé en latin *Vorapium*, *quasivoragoalpium* parce qu'il est à l'entrée des Alpes, et elles finissent bien avant dans l'Italie. J'en ai parlé sous le nom des Alpes ; il y en a de si hautes qu'on tient qu'à Briançon et autour de Grenoble il y en a dont le sommet est toujours couvert de neiges ; les grandes chaleurs de l'été n'y peuvent pas pénétrer. Il y en a aussi qui sont émaillées de toutes sortes de fleurs, dont la plupart percent la neige pour gagner les rayons du soleil qui les font éclore, entre autre celles de Dorouse, de Sauze et de Lens qui portent des tulipes, des anémones et des renoncules blanches. Pour les martagons, toutes celles qui paraissent du côté de Grenoble, comme en Chartreuse et au mandement de Sassenage, en produisent une quantité prodigieuse, surtout de couleur nacarat et même plusieurs blancs ; celles du Diois et de l'Embrunais en donnent des simples curieux, dont je donnerai un dénombrement par ordre alphabétique sous l'article *Plantes*. Je ne dis rien du pâturage fertile et favorable presque partout qui donne lieu à faire des fromages excellents, surtout ceux de Sassenage et de la Valdrôme. Les montagnes du Dauphiné ont été la dernière conquête des Romains.⁹⁴

Les montagnes se retrouvent définies en tant qu'espaces géographiques (lieux où sont situés les diocèses..), espaces utilitaires (« pâturages fertiles »), ou encore comme un lieu d'intérêt botanique. La seule description physique ou représentative concerne la mention des glaciers. La lecture d'autres définitions telles que celles de « Chamois », « Merveilles du Dauphiné », ou « Plantes », ne donne guère plus de précisions. Ces deux exemples sont peut-être représentatifs de la perception de la montagne par les élites Dauphinoises au XVIIe siècle, c'est-à-dire une montagne qui est résumée à un décor, mais un décor auquel on ne fait pas attention et à l'égard duquel on n'éprouve pas spécialement de sentiment, ni d'émerveillement, ni d'animosité. Cette absence de description ayant recours au *Locus horribilis* des montagnes est peut-être due à la familiarité des dauphinois envers la montagne, qu'ils voyaient tous les jours. Mais les récits de voyages à travers les Alpes occidentales au XVIIe siècle étudiés par Etienne Bourdon⁹⁵, semblent confirmer cette tendance. Les voyageurs décrivaient très peu la montagne, et elle ne retenait pas leur attention. A l'inverse, les activités économiques ou de la vie des paysans en milieu alpin, mais surtout dans les villes⁹⁶ furent l'objet de nombreuses descriptions.

⁹⁴ Guy Allard, *Dictionnaire du Dauphiné*, Genève, Slatkine reprint, 1970. P. 163.

⁹⁵ Etienne Bourdon, *op. cit.*

⁹⁶ Particulièrement l'architecture, les monuments « historiques » ou les spécificités des villes.

Le cas particulier de la Grande Chartreuse

Le cas du massif de la Chartreuse et particulièrement celui du monastère de la Grande Chartreuse, installé au cœur du massif, constitua une exception particulièrement intéressante. En 1084, Saint Bruno créa un ermitage dans le massif de la Chartreuse, qui deviendra par la suite un monastère et la maison mère de l'Ordre des Chartreux. Saint Bruno créa l'ermitage dans le « Désert de la Grande Chartreuse », au fond d'une vallée fermée sous le Grand Som, dans un lieu totalement vierge d'habitations. Le Désert de la Grande Chartreuse était sûrement le seul espace reculé et isolé en montagne que les voyageurs allaient visiter sans la nécessité du voyage. La relative proximité de Grenoble, le prestige du monastère et les descriptions très négatives du Désert révélant la sainteté des moines, ont ainsi amené des voyageurs à effectuer des excursions pour visiter ce lieu particulier⁹⁷. Le Père Hippolyte, dans un ouvrage consacré à l'histoire des ordres religieux⁹⁸, décrit ainsi le Désert au début du XVIIIe siècle, même si il ne s'y est probablement jamais rendu :

[L'évêque Hugues] leur assigna ce désert pour retraite [...], il leur représenta en même temps l'horreur de cette solitude, qui étoit toute hérissée de pointes de rochers, qui s'élevant jusqu'au milieu de l'air, étoient presque toute l'année couverts de neiges et de brouillards qui les rendoient inhabitables. Ce récit ne les rebuta point au contraire: il parut sur leur visage une joie qui témoignait leur satisfaction d'avoir trouvé un lieu si propre et si convenable au désir qu'ils avoient d'être entièrement séparés du commerce des hommes.⁹⁹

Le Désert de la Grande Chartreuse est un espace véritablement alpin et sauvage auquel furent directement confrontés les visiteurs, à l'inverse des grandes routes alpines partiellement aménagées. Cette vision et perception proposée par le P. Hippolyte des montagnes de Chartreuse, est la vision commune des « monts affreux », vision qui a prévalu pour la grande majorité des voyageurs visitant le Désert au XVIIe siècle. En l'absence d'autres références le voyageur s'attend à ce que les descriptions qu'il a lues coïncident avec ce qu'il voit, et produit généralement lui-même une description du Désert

⁹⁷ Voir annexe 1.

⁹⁸ P. Hippolyte, *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires et des congrégations séculières de l'un et l'autre sexe qui ont été établies jusqu'à présent*, Paris, 1721.

⁹⁹ Cité par Emilie-Anne Pépy, « 'Désert terrible' ou reflet de l'Eden, représentation des montagnes, l'exemple de la Grande Chartreuse », in *Revue d'histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen*, N°7, 2007. P. 264.

de Chartreuse comme un lieu horrible. Le vénitien Michel Angelo Mariani après un voyage en France écrit en ces mêmes termes en 1673 :

Je voudrais une langue pleine de faconde pour parler d'un Désert qui ne cède en rien à ceux tant renommés de la Palestine et de la Thébaïde. Des abîmes, des à pics, des antres, des précipices; horrible est l'épithète appropriée à ce lieu. Les neiges y sont très épaisses, car elles sont renouvelées presque continuellement. Même le soleil s'y montre avare, car on ne peut voir dans toute l'année que quelques rayons. Les saisons n'y trouvent ni un lieu, ni un temps qui soient propres, sinon l'hiver qui y prédomine, tyran de toutes les autres. La terre n'y produit que des pierres, des ronces et des joncs. [...] Les bêtes sauvages elles-mêmes, horrifiées par tant de sauvagerie, n'y font pas leur nid, peut-être aussi parce qu'elles n'osent pas s'approcher de ce lieu de sainteté.¹⁰⁰

Bien que le Désert de Chartreuse soit décrit le plus fréquemment comme un lieu horrible, certains voyageurs ne semblent pas prêter attention à la nature et s'attachent à décrire les caractéristiques objectives de l'espace. Le voyageur allemand Abraham Gölnitz nota dans son récit de voyage en 1631¹⁰¹ une description de la route et du Désert de Chartreuse qui ne laisse transparaître aucune émotion spirituelle ou esthétique (positive comme négative) envers la montagne :

Nous avançons au milieu de montagnes couvertes d'épaisses couches de neige, véritable désert où l'on ne voyait pas trace d'habitations, d'hommes ou d'animaux, où l'on n'entendait pas même le cri d'un oiseau de proie. Nous ne rencontrâmes personne, hormis quelques muletiers qui poussaient devant eux des ânes et conduisaient du vin au couvent. Après force montées et descentes, nous arrivâmes enfin dans une vallée où se trouve le village de Chartreuse composé de quelques maisons et de plusieurs moulins. Il nous fallut ensuite entrer dans une gorge très resserrée, gagner une route assez élevée en laissant le précipice sur la droite et suivre un étroit sentier jusqu'à la première porte du monastère. Là, un pont d'une seule arche rejoint deux immenses rochers séparés l'un de l'autre par un torrent rapide, qui, juste en cet endroit, tombe brusquement avec un horrible fracas. [...] J'ai vu, clouées sur les battants de la porte cochère, d'énormes têtes d'ours; on en prend fréquemment dans ces montagnes désertes. Nous laissons nos montures et partons à pied pour le couvent, qui se trouve un peu plus haut.¹⁰²

Abraham Gölnitz décrit le lieu de manière objective et neutre, les descriptions suivantes du monastère sont remarquablement précises mais toutes aussi neutres. Peut-être Abraham Gölnitz n'avait-il pas lu de descriptions du Désert de Chartreuse, et n'avait pas

¹⁰⁰ Cité par Emilie-Anne Pépy, *op. cit.* P.265.

¹⁰¹ Abraham Gölnitz, *Ulysses Belgico-Gallicufidustibidux et Achates per Belgiumhispan. Regnum Galliae, ducat. Sabaudiae...* Lugduni Batavorum, ex officina Elzeviriana, 1631.

¹⁰² Cité par Emilie-Anne Pépy, *op. cit.* P. 266, et Etienne Bourdon, *op. cit.* P. 675.

connaissance du mythe de la nature et de la montagne terrible et hostile, ou peut-être est-ce tout simplement dû à sa sensibilité. La Grande Chartreuse, en tant qu'espace sauvage et éloigné des grandes routes mais néanmoins parcourue par les voyageurs en Dauphiné, est un exemple de la perception des montagnes et de la nature alpestre par les voyageurs du XVIIIe siècle, une nature majoritairement perçue comme un *Locus horribilis*.

La connaissance des montagnes du Dauphiné à la fin du XVIIIe siècle est très inégale. Il semblerait que les voyageurs du XVIIIe siècle traversant le Dauphiné, comme les élites grenobloises, ne s'intéressaient guère aux montagnes d'un point de vue esthétique. Du moins ils les décrivaient peu, car ils voyageaient sur les grandes routes aménagées qu'ils ne quittaient généralement pas. La route menant au monastère de la Grande Chartreuse, alors très visité, exemple d'un lieu isolé en altitude, constitue l'une des rares occasions de confrontation proche avec la nature sauvage de la montagne. Mais les ressentis et les descriptions des voyageurs suivaient le « modèle » de considérations négatives de l'espace montagnard. La connaissance la plus avancée des territoires d'altitude était détenue naturellement par les populations locales, mais aussi par l'armée, à la suite de l'important travail cartographique mené au début du XVIIIe siècle. Néanmoins les cartes militaires étaient gardées secrètes car elles étaient un atout stratégique majeur étant donné la position frontalière qu'occupe le Dauphiné.

Partie 2

-

**Comprendre la montagne : le rôle de l'histoire naturelle
dans la découverte des montagnes du Dauphiné**

Lors de la première partie nous avons pu entre autre comprendre, dans quel contexte scientifique s'inscrit l'exploration de massifs comme celui du Mont-Blanc par H-B de Saussure. Cette seconde partie se focalisera sur le Dauphiné en étant consacrée principalement aux travaux de naturalistes sur les montagnes de cette province.

Le Dauphiné jouit d'une particularité originale à la fin du XVIIIe siècle : il est le siège d'institutions savantes spécialisées dans l'étude des Alpes, fonctionnant grâce à des naturalistes dauphinois experts dans leurs domaines et reconnus internationalement, parmi lesquels se démarque le médecin et botaniste Dominique Villars. Il est nécessaire d'étudier ce « milieu savant dauphinois » qui fut la tête de proue de l'exploration des montagnes du Dauphiné, à travers son élaboration et ses actions, pour comprendre le contexte de la découverte scientifique des Alpes du Dauphiné. De façon plus concrète, l'approfondissement d'un exemple de construction de savoirs scientifiques basé sur l'étude des montagnes, comme celui de la « controverse du volcan éteint en Champsaur » entre les années 1783 et 1785, permet de déceler le cheminement suivi par les naturalistes lors de l'exploration des montagnes.

Nous étudierons également des mémoires et textes de naturalistes traitant de l'histoire naturelle en montagne, car le naturaliste se rendant dans les Alpes pour étudier l'histoire naturelle, est aussi un voyageur confronté aux paysages alpins. Par la diffusion de leurs mémoires ou observations scientifiques, les naturalistes ont diffusé des descriptions de paysages à un large public qui s'est par la suite construit une image des montagnes, l'amenant à aller les visiter.

Chapitre 4 – La place centrale du cabinet d’histoire naturelle de Grenoble et de Dominique Villars

Le but de ce chapitre est de faire ressortir et d’étudier le rôle du cabinet d’histoire naturelle de Grenoble, qui deviendra par la suite le Muséum d’histoire naturelle, dans la découverte des montagnes du Dauphiné. Nous nous attacherons également à définir l’action de Dominique Villars, qui fut l’un des artisans majeurs de la découverte des montagnes du Dauphiné aux côtés de ses amis et collègues naturalistes que nous aborderons également.

Le cabinet d’histoire naturelle de Grenoble

Un cabinet tourné vers l’histoire naturelle des Alpes

Les origines du cabinet d’histoire naturelle de Grenoble

A la mort de Monseigneur Jean de Caulet, évêque de Grenoble, survenue en 1771, une souscription publique fut lancée pour acheter sa bibliothèque, riche alors d’environ 45.000¹⁰³ volumes ou 34.000 ouvrages. La bibliothèque fut ainsi rachetée grâce aux dons des nombreux souscripteurs, et la bibliothèque publique fut constituée en 1772 dans l’ancien collège jésuite¹⁰⁴ ; très vite la volonté de constituer un cabinet d’histoire naturelle émana des notables et savants grenoblois. En effet Grenoble était dénué de toutes institutions savantes ou d’enseignement depuis la suppression du collège jésuite à la suite de leur bannissement du Royaume de France en 1763, d’autant que la seule université du Dauphiné était située à Valence. Le docteur Gagnon¹⁰⁵ écrivit ainsi en 1773 :

¹⁰³ Selon le Père Ducros dans son *Historique de l’établissement de la bibliothèque publique de Grenoble*, en 1791, cité par J. Rajat Rochas, *Du cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d’histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, Thèse d’histoire (dir. Gilles Bertrand), Université Pierre Mendès-France (Grenoble II), 2006. P. 53.

¹⁰⁴ Qui est aujourd’hui le lycée Stendhal.

¹⁰⁵ (1728-1813), médecin et savant, grand-père maternel de Stendhal et ami de Voltaire. Il fut l’un des principaux acteurs de la création de la bibliothèque publique de Grenoble ainsi que du Cabinet d’histoire naturelle et fut secrétaire perpétuel de l’Académie delphinale.

A peine avait-on réalisé le projet d'une bibliothèque publique que l'on commence à éprouver les bons effets que doit produire cet établissement : le vœu unanime de tous les citoyens [est de former] un cabinet de physique [et] d'histoire naturelle. Déjà, des personnes en place et des gens de lettres ont voulu concourir à en rassembler les matériaux : une ample collection de minéraux par eux rassemblés avec autant de zèle que d'intelligence des parties isolées des trois règnes, des instruments de physique, comme des cabinets particuliers, n'attendent qu'un dépôt public pour former un établissement qui, avec la bibliothèque, coopérera à la révolution si nécessaire au progrès des sciences¹⁰⁶.

Lors de sa formation en 1773, le cabinet d'histoire naturelle regroupait déjà des cabinets de curiosité de particuliers, légués par des notables ou savants grenoblois. Les principaux donateurs furent l'Abbaye de Saint Antoine, qui, à la suite de son rattachement à l'ordre de Malte, légua ses collections, ainsi que Raby l'américain¹⁰⁷ ou le père Etienne Ducros¹⁰⁸. Ces collections étaient majoritairement composées d'objets exotiques, mais comprenaient également des productions alpines. Elles furent complétées par de nombreux dons de particuliers, comme l'écrivit Ducros quelques années après la création du cabinet d'histoire naturelle :

On décida d'y joindre un cabinet de physique et d'histoire naturelle, pour y placer des collections en tout genre qui avaient été ramassées par des personnes en place et des gens de lettres et qu'on destinait à former la base de ce cabinet [...] L'objet qui occupa les Directeurs après l'ouverture de la bibliothèque fut l'arrangement du cabinet de physique et d'histoire naturelle. Ils se procurèrent une collection presque complète d'oiseaux de la province préparée par des citoyens zélés, une suite de minéraux ramassés avec soin par l'intendant y fut déposée, on vit chacun s'empresse à concourir à l'embellissement de ce cabinet par des dons multipliés¹⁰⁹.

En plus de l'aspect communautaire et coopératif de la création du cabinet d'histoire naturelle, Ducros indique la provenance dauphinoise d'objets tels que des minéraux ou des oiseaux empaillés. Mais c'est en se développant que le cabinet d'histoire naturelle va suivre une double direction, qui prévalut durant les XIXe et XXe siècles : l'étude de l'histoire naturelle des Alpes parallèlement à des études exotiques, en particulier l'égyptologie.

¹⁰⁶ H. Gagnon, « Mémoire pour la création du Cabinet de physique et d'histoire naturelle », in *Délibération du 12 juillet 1773*. Cité par J. Rajat Rochas, *op. cit.* P.71.

¹⁰⁷ (1719-1779), riche négociant grenoblois qui fit fortune à Saint Domingue.

¹⁰⁸ (1735-1814), Conservateur de la bibliothèque publique de Grenoble ainsi que premier garde du cabinet d'histoire naturelle. Une biographie bien plus détaillée sera proposée *infra*.

¹⁰⁹ E. Ducros, « historique de l'établissement de la bibliothèque publique de Grenoble, [1791] », texte original, in *Bibliothèque de Grenoble, correspondance administrative 1791-1822*. Cité par J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 72.

La création d'autres institutions savantes à la fin du XVIIIe siècle

Bernard Bligny dans son *ouvrage l'Histoire du Dauphiné*, fixe aux années 1760 la période de réveil de la vie culturelle grenobloise, où elle « sortit de sa torpeur »¹¹⁰. Le Dauphiné devint la patrie de naturalistes célèbres comme Villars, Dolomieu, ou Faujas de Saint-Fond, et un réel engouement pour les sciences émergea, chez de riches particuliers, des hommes d'Eglise, des nobles ou des bourgeois. La création de la bibliothèque publique de Grenoble ainsi que celle du cabinet d'histoire naturelle, est à la fois la cause et la conséquence de cet éveil scientifique, mais ces institutions ne furent pas les seules créées. L'intendant du Dauphiné Pajot de Marcheval¹¹¹, fonda en 1771 une école de chirurgie où l'enseignement était « fondé sur un système novateur et éclairé »¹¹². Le docteur Gagnon y enseignait, ainsi que Dominique Villars, ce dernier ayant d'abord été élève avant d'y être professeur. La botanique était encore au XVIIIe siècle indissociable de la médecine¹¹³, car la très grande majorité des remèdes étaient élaborée à base de plantes médicinales. C'est ainsi qu'en complément de l'école de chirurgie, l'intendant Pajot de Marcheval créa le premier jardin botanique de Grenoble en 1782. La direction du jardin fut confiée à Dominique Villars et le travail du jardin à l'herboriste Pierre Liotard¹¹⁴. Le jardin botanique suivit une double direction analogue à celle du cabinet d'histoire naturelle, c'est-à-dire l'étude des plantes alpines ainsi que l'étude des plantes exotiques, comme nous le décrit Villars :

[...] nos beaux tulipiers, nos érables de Virginie et du Canada, nos cyprès, nos cèdres du Liban, le gincho du Japon à côté des mélèzes de nos Alpes [...] nos belles plantes apportées par nous des Alpes, envoyées d'Orient par Toscan, bibliothécaire du muséum à Paris [...] ¹¹⁵.

¹¹⁰ Bernard Bligny (dir.), *Histoire du Dauphiné*, Toulouse, Privat, 1973. P. 320.

¹¹¹ (1722-1783), avocat général au Parlement de Grenoble en 1773, intendant du Dauphiné de 1761 à 1783, il fut selon J. Rajat Rochas un « remarquable administrateur ». Comme nous l'avons vu, il céda ses collections de minéraux au cabinet d'histoire naturelle dès sa création.

¹¹² J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 58.

¹¹³ Nous avons pu remarquer la très grande proportion de médecins parmi les naturalistes du XVIIIe siècle et des siècles antérieurs.

¹¹⁴ (1729-1796), botaniste et herboriste grenoblois issu d'une famille de botanistes de d'herboristes depuis plusieurs générations, qui entretenaient des jardins botaniques privés à Grenoble. Il servit de guide à Jean-Jacques Rousseau avec qui il herborisa dans les environs de Grenoble en 1768, puis devint par la suite un de ses amis et correspondants réguliers. De plus il servit de guide en montagne à plusieurs savants français et étrangers.

¹¹⁵ D. Villars, *Jardin botanique de Grenoble*, texte original, [Grenoble], an III-An VIII [1794-1799]. Cité par J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 60.

Pour Joëlle Rajat Rochas, « les richesses naturelles dont la ville était entourée donnèrent une direction aux recherches scientifiques, déterminèrent leur spécificité et firent de l'institution qui les conduisit ou qui y participa, une pionnière et une spécialiste avec laquelle il fallait compter »¹¹⁶. Toutes ces institutions savantes, la bibliothèque publique, le cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique et dans une moindre mesure l'école de chirurgie à laquelle était lié ce dernier, étaient consacrés aux études savantes dans l'esprit encyclopédiste du XVIIIe siècle. Mais ces institutions vouées à l'histoire naturelle étaient la réponse à la demande des élites savantes et éclairées dauphinoises d'institutionnaliser la recherche en histoire naturelle, ce qui prend tout son sens dans une province présentant une nature alpine si diversifiée, comme nous le verrons. Un décret du Roi en 1780 légalisera l'existence de la bibliothèque publique et du cabinet d'histoire naturelle. Puis ces deux institutions seront officialisées par lettres patentes en Académie Delphinale en 1789.

Le milieu savant grenoblois

Le rôle des élites éclairées : la haute noblesse et les hauts dignitaires dauphinois

La bibliothèque publique, le cabinet d'histoire naturelle et les autres institutions savantes grenobloises sont nés et se sont développés sous l'impulsion des élites grenobloises, que l'on peut, avec toutes les nuances possibles, catégoriser en deux « groupes ». Le premier serait composé des élites éclairées, des parlementaires, de la haute noblesse dauphinoise et des administrateurs de la province, qui n'étaient pas des savants, mais qui néanmoins s'intéressaient fortement au développement des sciences et qui possédaient généralement un cabinet de curiosité. Le second groupe serait constitué en majorité des naturalistes, du moins en ce qui concerne les dauphinois, d'origine plus modeste. Cependant, toutes ces personnes avaient un but identique et possédaient le même désir de faire avancer l'histoire naturelle ainsi que d'y contribuer.

La haute noblesse et les parlementaires dauphinois furent les principaux donateurs pour la constitution de la bibliothèque publique. Le marquis de Monteynard¹¹⁷ souscrivit

¹¹⁶ J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 54.

¹¹⁷ (1713-1791), Dauphinois, ministre de la guerre de 1771 à 1774.

pour 3.600 livres, de même que le duc de Clermont-Tonnerre¹¹⁸ et que le marquis de Marciou pour 3.000 livres. Les parlementaires dauphinois figurent également parmi les principaux souscripteurs. Toutefois leur rôle ne se limita pas à fournir des moyens financiers, ils intervinrent également pour promouvoir les institutions grenobloises, comme en atteste la correspondance du marquis de Monteynard tenue dans le but d'obtenir des lettres patentes :

Cet établissement me paraît si utile que je me fais un plaisir d'y contribuer pour la somme de trois mille six cents livres que je donnerai incessamment ordre qu'on vous remette. M[essieur]es ? les Directeurs peuvent au surplus compter sur mes soins, auprès de Sa Majesté, lorsqu'ils seront nécessaires pour l'entière exécution de ce projet¹¹⁹.

Certains autres haut dignitaires de la province eurent un rôle de protecteur, comme l'intendant Pajot de Marcheval qui offrit à Dominique Villars la possibilité de suivre des études à l'école de chirurgie de Grenoble qu'il venait de créer. De plus, les relations que ces personnes entretenaient avec les élites françaises et européennes, furent extrêmement bénéfiques pour étendre la connaissance du travail des naturalistes grenoblois et furent à la base de nombreux échanges et de l'insertion du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble dans un réseau savant de niveau national et européen.

Les savants dauphinois

Le Dauphiné fut la terre d'origine de nombreux naturalistes, parmi lesquels figurent des savants de renommée internationale comme Déodat Gratet de Dolomieu¹²⁰ ou Barthelemy de Faujas Saint-Fond. Ces deux érudits ont parcouru le Dauphiné et étudié son histoire naturelle, mais ils ne s'intéressaient pas spécialement à la montagne. Faujas Saint-Fond fut chargé d'explorer le Dauphiné avec Guettard et Villars en 1775 et 1776 par ordre du gouvernement, puis par la suite, il publia, son *Histoire naturelle du Dauphiné* en 1781, dans laquelle les montagnes dauphinoises ne sont presque pas mentionnées, pas étudiées et pas perçues en tant que telle.

¹¹⁸ (1720-1794), issu de la haute noblesse française, commandant de la province de Dauphiné

¹¹⁹ L. F. de Monteynard, *lettre signée du marquis de Monteynard à M. Raby d'Amérique*, Compiègne, 21 juillet 1773. Cité par J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 98.

¹²⁰ (1750-1801), minéralogiste et géologue, membre de l'Académie des sciences en 1795. Il fut nommé comme professeur au Muséum national en 1800 et il succéda à Daubenton à la chaire de Minéralogie. Ami proche et correspondant du père Ducros, il fut membre associé à l'Académie delphinale.

Le milieu savant dauphinois, que nous définirons comme étant l'ensemble des savants et naturalistes ayant résidé à Grenoble et ayant consacré leurs travaux à l'étude de l'histoire naturelle du Dauphiné, est représenté dans une grande partie de notre corpus de source. Parmi ces naturalistes, l'un des plus influents fut sûrement le père Etienne Ducros que nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises. Le Père Ducros, est né à Grenoble en 1735, où il décèdera en 1814. Issu d'une famille de petits commerçants grenoblois, il suit des études religieuses et devient moine franciscain. Bibliophile et ornithologue, il fut l'un des pionniers de la création de la bibliothèque publique et du cabinet d'histoire naturelle, qu'il dirigea par la suite, en tant que bibliothécaire et garde du cabinet d'histoire naturelle (il fut le premier garde, mais le second bibliothécaire) entre 1775 et 1808. Bien qu'il ait participé à plusieurs voyages scientifiques, notamment avec Villars en Oisans en 1786 ou avec Villars et Prunelle de Lière en Champsaur en 1784, le Père Ducros a publié peu d'études. Néanmoins sa très riche correspondance révèle qu'il fut en relation avec de nombreux érudits de son époque et que son avis était « sollicité et apprécié par la communauté scientifique de l'époque »¹²¹. Leonard-Joseph Prunelle de Lière, né à Grenoble en 1741 et décédé à Paris en 1828, fit également parti de ce milieu savant grenoblois, outre sa charge d'avocat au parlement, il fut administrateur de l'Académie delphinale en 1782, mais également naturaliste. Il participa au voyage scientifique dans le Champsaur de 1784, puis rédigea un mémoire qui fut publié dans le *Journal de physique*¹²². Malgré sa carrière politique (député de l'Isère à la Convention, maire de Grenoble en 1791 et 1792) et son implication dans la franc-maçonnerie ésotérique, il fut en relation avec de nombreux éminents naturalistes dont Romé de l'Isle¹²³. Dominique Villars occupa une place prépondérante parmi les naturalistes dauphinois, nous lui consacrons donc la partie suivante.

Le milieu savant grenoblois fut aussi composé de nombreux naturalistes amateurs, qui étudiaient l'histoire naturelle pendant leur temps libre, à côté de leurs activités professionnelles. Des membres du clergé, des avocats, des parlementaires, des militaires, des riches bourgeois ou négociants s'adonnèrent à l'étude des sciences et constituèrent ce milieu grenoblois par leurs implications dans les institutions comme la bibliothèque publique ou le cabinet d'histoire naturelle. Grenoble comptait environ 20.000 habitants en

¹²¹ J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 551.

¹²² Voir Chapitre 5.

¹²³ (1736-1790), minéralogiste français, qui posa les bases scientifiques de l'étude des minéraux. La minéralogie en tant que science est datée de la parution de son *Essai de cristallographie* en 1772.

1773, l'on peut imaginer que toutes les personnes ayant le même intérêt pour l'étude des sciences se connaissaient, surtout qu'elles se regroupaient autour de la bibliothèque publique et du cabinet d'histoire naturelle. L'étude des correspondances passant par ces institutions nous en apprend davantage sur le rôle primordial des échanges et de l'implication des naturalistes grenoblois dans des réseaux savants, hérités de la république des lettres.

Un cabinet inséré dans les réseaux savants

Les échanges et relations entre naturalistes

Nous avons pu remarquer que les naturalistes mentionnés jusqu'à présent, étaient en relation avec d'autres naturalistes de leur époque, avec qui ils entretenaient généralement des liens cordiaux. Ces partages d'idées ou de découvertes, se retrouvent dans les correspondances et les échanges épistolaires entre savants, qui peuvent représenter un volume très important d'information, comme la correspondance d'Albrecht Von Haller composé de 16 981 lettres¹²⁴. La correspondance du père Ducros et de Dominique Villars, étudiée par Joëlle Rajat Rochas¹²⁵ est révélatrice de la place qu'occupait le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble au sein d'un réseau savant national et européen. Villars et Ducros correspondaient avec une grande partie des naturalistes européens de leur époque, avec lesquels ils ont pu partager leurs découvertes aussi bien minéralogique que botanique, effectuées dans les montagnes du Dauphiné. La concentration d'érudits présents à Grenoble, l'intérêt des naturalistes pour cette province presque vierge d'études savantes, où beaucoup de nouvelles espèces de plantes ainsi que de types de minéraux restaient à découvrir, firent tout de suite rentrer les institutions savantes grenobloises dans un réseau qualifié de « République des sciences »¹²⁶ par certains historiens.

Ce réseau se retrouve également autour de l'Académie delphinale lors de sa création en 1789 : en plus des 36 membres titulaires ayant obligation de résider à Grenoble, l'Académie delphinale comptait 47 membres associés libres, dont près des deux tiers

¹²⁴ Selon Simone Mazauric, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2009. P. 253.

¹²⁵ Dans sa thèse : J. Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble*. Université de Grenoble II, 2006.

¹²⁶ Car c'est à la fin du XVIIIe siècle que les sciences commencèrent à se spécialiser et à se distinguer des lettres. Toutefois cette nuance n'en est qu'à ses prémices.

étaient des savants. Les membres associés dauphinois résident dans toutes les villes de la province, et les membres français se retrouvent majoritairement dans l'Est et le Sud Est de la France. Les savants parisiens sont bien représentés puisqu'il y a dix membres associés parisiens, parmi lesquels cinq membres de l'Académie des Sciences ; ainsi y figurent Dolomieu, Sage, Condorcet, Jussieu et Thouin. Les associés libres résidant à l'étranger sont également représentés : à Londres, Genève, en Egypte (par Mure, consul général de France à Alexandrie, originaire du Dauphiné) ou encore à Saint Domingue (par le minéralogiste et militaire Genton, également originaire du Dauphiné). Les associés libres ont contribué à compléter les collections du cabinet d'histoire naturelle, mais ont surtout permis de diffuser encore plus largement les travaux des savants grenoblois dans les réseaux savants, grâce à leurs propres relations.

Pour Joëlle Rajat Rochas, « Villars était en relation avec les plus éminents botanistes, médecins, propriétaires de cabinets de France, hommes de lettres et hommes politiques ainsi qu'avec les principaux savants de l'Europe de son temps »¹²⁷ et sa correspondance « est le phénomène révélateur par excellence de l'existence du réseau savant. Acteur au sein de ce réseau, Villars montra que Grenoble était le pôle centripète vers lequel convergeaient les voyageurs, les minéralogistes et les botanistes »¹²⁸. En effet une vingtaine de naturalistes, aussi bien français que genevois, danois ou suédois ont voyagé à travers le Dauphiné, généralement guidés par les savants grenoblois entre 1773 et 1805 pour en étudier l'histoire naturelle.

Les échanges de matériaux

L'histoire naturelle est fondée sur l'étude et l'observation, or nombreux étaient les naturalistes désireux d'étudier des minéraux, plantes ou productions naturelles du Dauphiné et de les conserver dans leurs cabinets. Même si une vingtaine de savants ont parcouru le Dauphiné durant les trente dernières années du XVIIIe siècle, les autres, à défaut de pouvoir visiter la province, se contentaient d'étudier des matériaux envoyés par les savants dauphinois. La correspondance des savants grenoblois témoigne de ces envois

¹²⁷ J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 217. On peut également noter que Villars était membres de 26 sociétés savantes.

¹²⁸ J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 224.

ou échanges de matériaux ramassés en montagne par les naturalistes ou extraits des mines¹²⁹. Guettard nota en 1775 « qu'il y avait à Paris de quoi bâtir un hôtel avec les pierres et minéraux de l'Oisans »¹³⁰. Johann-Gottfried Schreiber¹³¹, minéralogiste allemand et directeur des mines de Monsieur, contribua avec l'accord du frère du Roi à distribuer des échantillons de minéraux aux cabinets en relation avec celui de Grenoble, comme l'atteste cette lettre destinée à l'Abbé Mongez¹³², minéralogiste parisien, et datée de 1784 :

Les dépenses que ces travaux ont occasionnées ont dépassé de beaucoup la recette faite des matières extraites ; cependant l'administration de Monsieur n'a point ralenti son zèle. Elle n'a point regardé cette mine du côté de l'intérêt, elle l'a considérée comme un objet digne de l'attention d'un grand prince et intéressante pour l'histoire naturelle afin de se procurer une parfaite connaissance de la montagne et du filon de La Gardette. C'est un service réel qu'elle a rendu à l'histoire naturelle de la province du Dauphiné¹³³.

De plus, Schreiber insiste dans cette même lettre sur l'action éclairée de l'administration du frère du Roi pour la diffusion d'échantillons :

Elle a le droit de prétendre à la reconnaissance de tous les naturalistes et amateurs pour avoir enrichi les collections du Royaume en autorisant son directeur, à l'imitation de ce qui se passe chez l'Empereur et chez l'Electeur de Saxe et dans tous les pays où il y a des mines en exploitation, de céder à des amateurs des échantillons instructifs pour leur valeur intrinsèque ou selon leur beauté pour en verser le produit dans la caisse de la mine.

Le rôle des minéraux extraits des mines du Dauphiné, ainsi que celui du naturaliste Schreiber fut primordial dans l'envoi de minéraux dauphinois, via le cabinet de Grenoble, vers d'autres cabinets d'histoire naturelle. Les minéraux dauphinois offerts par les savants grenoblois à des personnalités parisiennes influentes contribuèrent à l'obtention des lettres patentes. Cependant, c'est surtout le rôle d'exportateur de minéraux originaux, extraits des montagnes, qui donna au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble une place de première

¹²⁹ Les mines du Dauphiné, exploitées depuis le Moyen Age renfermaient principalement de l'or ou de l'argent, mais aussi toute sorte d'autres minéraux intéressants les naturalistes, comme des cristaux. Les principales mines étaient situées en Oisans, à Alleverd ou près d'Embrun.

¹³⁰ J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 99.

¹³¹ (1746-1827), ingénieur métallurgiste et minéralogiste né en Saxe, il fut chargé par le frère de Louis XVI de diriger les mines du Dauphiné en 1777, et fit connaître de nombreux minéraux de l'Oisans. Très proche du milieu grenoblois où il était très estimé, il fut également membre de plusieurs sociétés savantes européennes.

¹³² (?-1788), chanoine régulier de Sainte-Geneviève et minéralogiste. Il était membre de diverses sociétés d'histoire naturelle française, et périt lors de l'expédition de La Pérouse sur laquelle il s'était embarqué comme aumônier et naturaliste.

¹³³ J. G. Schreiber, « Lettre de M. Schreiber à M. l'Abbé Mongez le Jeune à Paris », 18 avril 1784, in *Journal de physique*. t. XXIV, Janvier 1784 (?). Cité par A. Chermette, *l'Or et l'argent, aventures d'un minéralogiste au XVIIIe siècle*, Grenoble, PUG, 1981. P. 53.

importance dans les réseaux savants, en particulier au sein des débats sur les théories de la terre.

En plus des échanges de minéraux, les naturalistes dauphinois envoyèrent et échangèrent des herbiers ou des graines de plantes, par le biais du jardin botanique de Grenoble, à travers l'Europe. Pierre Liotard, était déjà en correspondance avec quelques botanistes européens, mais c'est son neveu, Claude Liotard, qui intensifia ces échanges, avec l'aide de Villars.. Le jardin botanique de Grenoble recevait des plantes étrangères à la province ou provenant de lieux bien plus éloignés, et en échange, envoyait des productions botaniques venant des montagnes du Dauphiné. Les herbiers de grandes institutions botaniques européennes témoignent de la présence de plantes envoyées par Villars. Parmi ceux-ci on trouve l'herbier du Muséum d'histoire naturelle de Londres, celui du Botanical Museum de Copenhague, celui du Conservatoire et Jardins botaniques de la Ville de Genève, ceux de Jussieu et Lamarck au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, l'herbier Carl Ludwig von Willdenow du Botanischer Garten und Botanisches Museum de Berlin, l'herbier du Muséum de Liverpool ou encore celui de Thunberg au Botanical Museum d'Uppsala en Suède¹³⁴.

Les savants dauphinois, au travers du cabinet d'histoire naturelle, étaient extrêmement bien intégrés dans les réseaux savants français et européen et ont pu faire profiter d'autres naturalistes des ressources naturelles des montagnes du Dauphiné, mais surtout faire connaître leurs découvertes d'histoire naturelle, et partager leur connaissance des montagnes.

¹³⁴ Vincent Poncet, *L'herbier de Dominique Villars*, Grenoble, Edition du Muséum d'histoire naturelle de la ville de Grenoble, 1999. P. 163.

L'œuvre de Dominique Villars

Éléments biographiques¹³⁵

Depuis le début de ce chapitre Dominique Villars est mentionné à maintes reprises. Son rôle prépondérant dans le milieu savant dauphinois, ainsi que son statut de savant international apparaît sous divers aspects. Intéressons-nous maintenant à sa vie, son œuvre et son originalité, qui ont fait de lui, l'un des artisans majeurs de la découverte des montagnes du Dauphiné.

Dominique Villars est né le 14 novembre 1745 à Villar, un hameau de la commune du Noyer-en-Champsaur, en Dauphiné. Son père, greffier auprès du châtelain du Noyer lui apprend à lire et à compter. Mais le jeune Villars, durant sa jeunesse, est berger et c'est en gardant le troupeau familial dans les hauts pâturages que lui viendra la passion des plantes, comme il l'écrit dans la préface de *L'histoire des plantes du Dauphiné*, où il ne manque pas de rappeler ses origines modestes :

Elevé dans une campagne, au milieu des grandes montagnes de la province, livré de bonne heure aux réflexions qu'entraîne la solitude, & quoi que privé de modèles et d'exemples, j'eus, dès l'âge de douze ans, un penchant irrésistible pour la connaissance des plantes¹³⁶.

En 1760, son père décède et sa mère l'envoie travailler chez un notaire à Corps, afin de pouvoir succéder à son père plus tard. C'est là qu'il rencontre le docteur Jean-Balthazar Laugier, médecin ayant étudié à Montpellier, et Antoine Gentillon, guérisseur de campagne. Ces deux personnages lui firent découvrir la botanique et toutes ses applications. Par ses relations d'amateur de botanique, il rencontre en 1765 Dominique Chaix¹³⁷, alors botaniste amateur et curé des Baux, près de Gap, qui deviendra son ami et mentor. Pendant les cinq années suivantes, Dominique Chaix, va lui enseigner la botanique scientifique et les travaux de Linné, et dans le même temps, les deux hommes vont parcourir et herboriser presque tout le Haut Dauphiné. En 1771, la pension que lui accorde l'intendant Pajot de Marcheval lui permet de rejoindre Grenoble et d'y étudier la

¹³⁵ Les courtes biographies de D. Villars sont nombreuses, nous nous sommes basés sur les plus récentes, se trouvant dans, J. Rajat Rochas, *op. cit.*, V. Poncet, *op. cit.* Et Benoit Dayrat, *Les botanistes et la flore de France, trois siècles de découvertes*, Paris, Publication scientifique du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, 2003.

¹³⁶ D. Villars, « Préface historique », in *L'Histoire des plantes de Dauphiné*, P. 8.

¹³⁷ (1730-1793), botaniste et curé originaire de l'actuel département des Hautes-Alpes. Ami et premier maître de Villars, il put rentrer en relations avec les plus grands botanistes de l'époque grâce à Villars.

médecine, mettant ainsi à profit ses connaissances botaniques et lui permettant de continuer d'herboriser dans les montagnes du Dauphiné. En 1775 et 1776, il parcourt toute la province avec Guettard et Faujas de Saint-Fond et sous l'impulsion de Guettard, il passe l'année 1777 à Paris, pour étudier et rencontrer les grands naturalistes de l'époque, comme Daubenton ou Jussieu. En rentrant à Grenoble, il devient docteur en médecine et est nommé par l'intendant Pajot de Marcheval professeur de botanique à l'école de médecine ainsi que Directeur du jardin botanique. Parallèlement à ses activités professionnelles, il ne cesse d'herboriser et d'étudier la botanique durant ses années passées dans le Dauphiné. Il publie son œuvre majeure, *L'histoire des plantes du Dauphiné* entre 1786 et 1789. Mais les troubles révolutionnaires ne lui sont pas favorables, il doit alors quitter Grenoble. Il sera nommé professeur de botanique en 1805 à l'école de médecine de Strasbourg par Napoléon 1er, puis Doyen de la faculté. Il meurt d'une apoplexie le 27 juin 1814.

Par ses origines modestes et sa formation quasi-autodidacte, à l'inverse des autres naturalistes majoritairement de bonne naissance, ou ayant suivi le séminaire jésuite comme Ducros ou Chaix, Villars a un style particulier, à travers lequel il décrit tout ce qu'il voit et souvent ce qu'il ressent. Chaix, qui assure la relecture et corrige ses manuscrits, est un juge redoutable qui lui reproche de s'attarder à tout décrire, alors que le botaniste ne doit décrire que les plantes :

Dans votre discours botanique, vous saisissez toutes les parties qui peuvent avoir rapport à cette science et cela me prouve toujours davantage la fécondité de votre génie et la vivacité de votre imagination. Puisque vous me demandez mon sentiment, le voici :

1°) Il me paraît que vous vous étendez trop sur l'agréable. A votre place, je retrancherais ou j'exposerais plus en raccourci plusieurs de ces tableaux. Le botaniste n'ayant en vue que la connaissance des plantes, ne s'arrête sur une tapisserie, dans un jardin, le long d'un ruisseau etc. que pour connaître les objets qui l'occupent. Autrement, au lieu de botaniste, il devient spectateur vain. L'épisode du miroir de rosée, la description du ruisseau me paraissent peu analogues à votre plan : on ne peut les toucher qu'accidentellement. Quoiqu'il employe l'usage de tous ses sens pour connaître ou faire connaître les plantes, il ne faut pas qu'il soit l'*omnis homo*, tapissier, jardinier, charpentier, épicier, etc. C'est assez pour lui qu'à la vue d'un végétal, il dise : c'est un tel, son genre, son espèce, qu'il en sache toutes les parties.¹³⁸

¹³⁸ D. Chaix, « lettre à Dominique Villars », Baux, 30 avril 1773. Lettre retranscrite, in *Transcription de la partie autographe de la correspondance acheminée à Dominique Villars*, Bibliothèque municipale de Grenoble.

Ce « style » particulier de Villars nous est précieux, car il démarque ses récits de voyages savants des récits d'autres naturalistes, et nous offre ainsi des informations complémentaires sur la perception de la montagne par les naturalistes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Les voyages botaniques et *L'histoire des plantes du Dauphiné*

Dans la préface de *L'histoire des plantes du Dauphiné*, Villars fait remonter à 1769 son premier voyage botanique dans les montagnes du Dauphiné. Ce voyage fait en compagnie de son mentor, le curé et botaniste Dominique Chaix, le mena dans les montagnes environnantes de Gap et du Champsaur et fut le premier d'une longue série, qui l'amena à parcourir inlassablement presque tous les massifs du Dauphiné¹³⁹. Durant les trente-six années pendant lesquelles Villars vécut dans le Dauphiné et à Grenoble, il herborisa infatigablement parmi les montagnes, généralement accompagné d'autres naturalistes. Le récit de ses voyages, relaté dans la préface de *L'histoire des plantes du Dauphiné*, s'arrête en 1780. En effet, c'est à cette date qu'il commence la rédaction de son ouvrage, qu'il publie entre 1786 et 1789 ; mais il paraît probable qu'il n'a pas cessé d'herboriser tant qu'il habitait à Grenoble, car même âgé de 65 ans il herborisa dans les environs de Strasbourg et dans le Jura suisse. C'est à partir de ses voyages que Villars constitue son herbier et écrit *L'histoire des plantes du Dauphiné*, en trois livres, parus successivement en 1786, 1787 et 1789, à Grenoble, Lyon et Paris.

La publication d'une œuvre majeure comme *L'histoire des plantes du Dauphiné*, démarque Villars des autres naturalistes grenoblois. Ducros était bien en correspondance avec de nombreuses personnalités savantes de son époque, son avis était entendu et respecté, il a également parcouru les montagnes, néanmoins il n'a pas publié une œuvre capitale de l'histoire naturelle de la fin du XVIIIe siècle. *L'histoire des plantes du Dauphiné*, est un ouvrage de botanique où sont répertoriés tous les végétaux connus par Villars en Dauphiné, soit 2 744 espèces, classées selon le système de Linné un peu

¹³⁹ Voir annexe 2 et annexe 3.

simplifié¹⁴⁰, et où sont décrites 54 nouvelles espèces valides, même si une quarantaine de celles-ci était déjà connue des botanistes prélinnéens¹⁴¹. Cet ouvrage fit connaître les ressources naturelles, en l'occurrence botaniques, des montagnes du Dauphiné à travers l'Europe des naturalistes, mais ce sera dans ses nombreux mémoires qu'il exprimera sa vision et sa perception des montagnes.

La place des institutions grenobloises, en particulier du cabinet d'histoire naturelle, fut de première importance dans la découverte des montagnes du Dauphiné par les naturalistes au tournant des Lumières. Le Dauphiné a pu compter sur d'excellents naturalistes de renommée internationale, très bien insérés dans les réseaux savants français et européens, qui firent des institutions savantes grenobloises, un lieu de première importance pour l'étude de l'histoire naturelle. Parmi ces savants grenoblois, le père Ducros ou Dominique Villars ont pu diffuser leurs découvertes aussi bien minéralogiques que botaniques, et comme nous le verrons, esthétiques.

¹⁴⁰Selon B. Dayrat, *op. cit.* P. 116. « Son système de classification des plantes – le système de Linné un peu simplifié- a été très critiqué par Antoine-Laurent de Jussieu : comme beaucoup de botanistes de cette époque, Dominique Villars ne s'intéresse pas aux querelles des systèmes et des méthodes de classifications ».

¹⁴¹ B. Dayrat, *op. cit.* P. 120.

Chapitre 5 – La controverse du volcan éteint en Champsaur

La controverse du volcan éteint en Champsaur eut un « retentissement scientifique important »¹⁴² entre septembre 1783 et juin 1785, et opposa le naturaliste Robert de Lamanon aux naturalistes dauphinois Villars, Ducros et Prunelle de Lière, sur l'existence ou non, d'un volcan éteint à la montagne de « Drouveire », près de Chaillot-le-Vieil¹⁴³ dans le Champsaur, plus précisément dans le Champoléon. Cette controverse est un parfait exemple du cheminement qui amena des naturalistes à parcourir et gravir les montagnes, et qui parallèlement, a fait avancer l'histoire naturelle et la science, mais c'est également une belle illustration du fonctionnement des réseaux savants.

L'un des protagonistes de cette controverse, Jean-Honoré Robert de Paul, chevalier de Lamanon né en 1752 à Salon de Provence, fut un naturaliste, membre correspondant de l'Académie de sciences de Paris, membre de l'Académie de Turin, ainsi que correspondant du père Ducros. Il embarqua sur l'expédition de Lapérouse durant l'été 1785 en tant que physicien, minéralogiste et météorologiste, et mourut massacré par des indigènes en décembre 1787 dans l'archipel des Samoa. Le journal de bord de l'expédition rendit compte des rapports difficiles entre Lapérouse et Lamanon. Lapérouse reprochait à Lamanon « son ton sentencieux, son assurance, sa tendance à philosopher au moindre événement et à opposer les lumières de la raison à l'obscurantisme religieux », mais appréciait « le caractère vif et intelligent du jeune naturaliste »¹⁴⁴.

¹⁴² J. Rajat Rochas, *Du cabinet de curiosité au Muséum, les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble*, Thèse (sous la dir. de Gilles Bertrand), Grenoble II, 2006. P. 237.

¹⁴³ Aujourd'hui ce sommet se nomme le « Vieux Chaillol » et culmine à 3 163 mètres d'altitude. Pour plus de clarté par rapport aux citations, nous conserverons l'appellation du XVIII^e siècle.

¹⁴⁴ J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 237.

Le déroulement de la controverse

La « découverte » du Chevalier de Lamanon

Le naturaliste parmi les montagnes

En septembre 1783, Le chevalier de Lamanon voyageait dans les Alpes de la Provence et du Dauphiné pour, comme il l'écrit : « compléter mes recherches sur la nature & l'origine des montagnes, des vallées & des plaines »¹⁴⁵. Sillonnant le Haut-Dauphiné, le Chevalier de Lamanon croit reconnaître des roches volcaniques dans le Champsaur, mais émet malgré tout des réserves :

Cette lave me donna d'abord l'idée d'un volcan éteint dans ces contrées ; j'avois cependant quelques doutes, sachant que des très bons naturalistes assuraient qu'il n'y avoit point de volcans éteints dans les Alpes [...] M. Guettard & M. Faujas de Saint-Fond, qui ont parcouru le Dauphiné pour en écrire l'histoire minéralogique, disent encore que cette province ne contient aucun volcan éteint. Toutes ces autorités étoient plus que suffisantes pour me faire suspendre mon jugement, jusqu'à ce que j'eusse trouvé des produits volcaniques plus abondants ; car il n'étoit pas physiquement impossible qu'une lave près d'un chemin public, y eût été transportée par les hommes¹⁴⁶.

Par la suite, il remarquera que les roches qui lui semblent être volcaniques sont charriées par le Drac ; il décide alors d'en étudier les différents affluents pour trouver l'origine des roches et remonte ainsi jusqu'à l'embranchement des deux premiers bras du Drac, au croisement de la vallée d'Orcières et du Champoléon. En continuant de « pister » les pierres, Lamanon entre dans le Champoléon, explore quelques montagnes et trouve enfin celle qui est, selon lui, un volcan éteint. Il ne nous est pas possible d'identifier précisément quelle montagne est un volcan selon Lamanon, car ses descriptions sont focalisées sur les minéraux et non sur le paysage, de plus de nombreux toponymes ont changé depuis le XVIIIe siècle.

La démarche scientifique que suivit le Chevalier de Lamanon est la même que celle empruntée par tous les scientifiques et les explorateurs modernes. Ne pouvant se contenter d'étudier un aperçu (les roches « volcaniques » sur les bords du Drac), Lamanon chercha à remonter à la source pour étudier le problème avec toutes les ressources qu'il put trouver

¹⁴⁵ Chevalier de Lamanon, *Mémoire litho-géologique sur la Vallée de Champsaur & la montagne de Drouveire dans le Haut-Dauphiné*, Paris, Hôtel Serpente, 1784. P. 5.

¹⁴⁶ Chevalier de Lamanon, *op. cit.* P. 7.

(le lieu d'origine des roches « volcaniques »). La recherche scientifique mêlée à la curiosité poussèrent Lamanon à devenir ascensionniste : il gravit une première fois le « volcan éteint » de Drouveire puis il monta sur Chaillot-le-Vieil, comme il le rédigea dans son mémoire : « Je ne voulus pas quitter cette chaîne de montagnes sans aller sur le plus haut sommet de Chaillot-le-Vieil, qui domine le volcan éteint de Drouveire »¹⁴⁷. Puis Lamanon relata les impressions ressenties lors de son arrivée au sommet de Chaillot-le-Vieil :

Nous étions donc à environ seize cents soixante-douze toises sur le niveau de la mer ; c'est la plus grande élévation où l'on soit parvenu jusqu'aujourd'hui en Europe. Je n'y ai éprouvé aucun malaise, aucune difficulté de respirer, non plus que les guides que j'avois avec moi. [...] Je m'attendois à jouir d'une belle vue, étant à une si grande élévation : mais peu de temps après notre arrivée, nous fumes enveloppés par un brouillard des plus épais, & accompagné de neige¹⁴⁸.

Malgré que son affirmation d'être à une altitude inégalée en Europe soit un peu présomptueuse et erronée¹⁴⁹, Lamanon ne semble ni impressionné ni terrifié de se trouver sur un sommet si isolé et si peu accueillant, surtout au vue des conditions météorologiques présentes (neige, brouillard etc.). Perdu dans le brouillard avec ses guides lors de la descente, il ne devra son salut qu'à son chien qui retrouva le chemin par lequel ils étaient montés.

Cet exemple illustre parfaitement l'attitude des naturalistes de la fin du XVIIIe siècle face à la montagne : pour étudier la botanique, ou dans ce cas, la minéralogie, les savants cherchaient à remonter à la source de leurs observations, ils ne se contentaient plus seulement d'étudier les minéraux au pied des montagnes, ils les gravissaient. Cette quête mena le chevalier de Lamanon sur un sommet de plus de 3 000 mètres, sommet que seul Dominique Villars¹⁵⁰ avait du gravir auparavant, car il ne présentait aucun intérêt pour les paysans ou les voyageurs, à une époque où l'alpinisme et la conquête des sommets n'existaient pas encore.

¹⁴⁷ Chevalier de Lamanon, *op. cit.* P.37.

¹⁴⁸ *Ibid.* P. 7.

¹⁴⁹ Cf. Chapitre 1. Pour exemple Jacques de Villamont a gravi le Rochemelon (3 538m) en 1588.

¹⁵⁰ Villars gravit ce sommet pour ces herborisations en aout 1781. Lui et Lamanon ont suivi le même « schéma » d'ascension, c'est-à-dire une ascension motivée par la recherche savante.

L'étude et la formulation d'hypothèse

Pour en arriver à la conclusion qu'il existe un volcan éteint dans le Champsaur, le chevalier Lamanon s'est basé sur ses observations de minéraux, qu'il confronte aux observations d'autres naturalistes. Il établit ainsi dans son mémoire, la liste de tous les minéraux qu'il a pu observer dans le Champsaur tout en mentionnant les dénominations d'autres naturalistes :

Schorl argileux verdâtre. C'est le basalte de roche de M. Sage, le *lapis corneus* de Vallerius, le cor dur ou pierre d'enclume de M. Monnet, la pierre de corne de M. de Saussure. Je préfère la dénomination de schorl argileux, donnée par M. Romé de l'Isle dans la nouvelle édition de la Cristallographie, comme plus philosophique. Cette pierre, très commune dans la Durance & dans les plaines qu'elle a formées, est assez rare dans la plaine du Drac. J'en ai trouvé des montagnes entières dans les Alpes du Piémont, du Dauphiné, de la Provence, &c¹⁵¹.

Ses connaissances poussent Lamanon à reconnaître des laves parmi d'autres types de roches du Champsaur. Dans le but de confirmer ses hypothèses, il procède à des expérimentations sur les minéraux pour découvrir leur composition, au moyen de réactifs chimiques comme l'acide :

Le volcan de Drouveire est donc comme enclavé dans des roches de quartz schorlé, de schorl argileux, de schiste micacé, de grès & de pierre calcaire : de-là vient que les laves qu'il a vomies contiennent encore du schorl, quelques gains quartzeux & plusieurs de spatch calcaire ; de-là vient encore qu'il y a quelques laves qui sont un peu dissolubles aux acides, à cause sans doute de l'excès de terre calcaire qui y est entrée comme fondant, & dont le feu n'a pas entièrement chassé l'acide méphitique¹⁵².

Au retour de son expédition, le chevalier Lamanon envoya une lettre datée du 25 septembre 1783 au journal *les Affiches de Dauphiné*, où il relata sa découverte et annonça la publication prochaine d'un mémoire plus complet. La lettre fut publiée dans l'édition du 10 octobre 1783. Le *Mémoire litho-géologique sur la vallée de Champsaur et la montagne de Drouveire dans le Haut Dauphiné*, fut ensuite publié en 1784, puis envoyé à Grenoble fin juin 1785.

¹⁵¹ Chevalier de Lamanon, *op. cit.* P. 11.

¹⁵² *Ibid.* P. 22.

La réaction du milieu savant grenoblois

La publication de la lettre de Lamanon eut un effet retentissant dans le milieu savant grenoblois. Cette lettre fut jugée méprisante, arrogante et emplie de suffisance, particulièrement par Villars, originaire de ces montagnes « tellement cachées dans des pays presque inconnus »¹⁵³. Les savants grenoblois décidèrent d'aller eux même dans le Champsaur pour étudier le prétendu volcan découvert par Lamanon ; Villars, Ducros et Prunelle de Lière partirent de Grenoble le 28 octobre 1783, en direction du Champoléon. En rentrant, Villars publia un court mémoire dans les *Affiches de Dauphiné* du 7 novembre 1783¹⁵⁴ dans lequel il réfuta la découverte de Lamanon. En juillet 1784, Prunelle de Lière publia également un mémoire, bien plus détaillé et plus travaillé dans le *Journal de physique*, il bénéficia donc d'une audience bien plus large¹⁵⁵.

Les trois naturalistes grenoblois prirent les mêmes guides que Lamanon¹⁵⁶ et suivirent le même itinéraire. S'intéressant aux minéraux analysés par Lamanon, ils les étudièrent systématiquement avec le plus grand soin. En effet, Villars, Ducros et Prunelle de Lière avaient emporté du matériel d'expérimentation, mais ils ramenèrent également des échantillons pour les étudier au cabinet d'histoire naturelle à Grenoble. Le chevalier Lamanon avait fait des descriptions précises de roches, c'est pourquoi Prunelle de Lière décrivit minutieusement les expérimentations faites à l'aide d'acides, d'aimants ou de loupes, ainsi que l'aspect et l'apparence des minéraux, en reprenant presque point par point les observations du chevalier Lamanon. Prunelle de Lière et les naturalistes grenoblois ont fermement contredit les résultats du chevalier, tout au long de leur mémoire. Le *Voyage à la partie des montagnes de Chaillot-le-Vieil*, de Prunelle de Lière, est un mémoire très technique, où s'enchainent les descriptions et définitions de minéraux, dans un style clair qui ne laisse que peu de place à l'imagination ou aux interprétations. Pour les naturalistes grenoblois, les minéraux qu'ils ont étudiés dans le Champsaur et sur les montagnes de Drouveire et de Chaillot-le-Vieil ne sont absolument pas d'origine volcanique : « On a

¹⁵³ Chevalier de Lamanon, « Au directeur des *Affiches de Dauphiné* », Saint-Clément près de Montdauphin, 25 septembre 1783, in *les Affiches de Dauphiné, Annonces*, N°22, 10 octobre 1783.

¹⁵⁴ Dominique Villars, « Mémoire sur la prétendue découverte d'un volcan éteint (dans le Haut-Dauphiné), annoncé par M. le Chevalier de Lamanon, dans ces feuilles, le 10 du précédent mois », in *les Affiches de Dauphiné, Annonces*, N°27, 7 novembre 1783.

¹⁵⁵ Prunelle de Lière, « Voyage à la partie des montagnes de Chaillot-le-Vieil », in *Journal de physique*, t. XXV, Juillet 1784.

¹⁵⁶ Prunelle de Lière le confirme dans son mémoire. *Op. cit.* P. 175. Lamanon recommandera ces mêmes guides à ses lecteurs dans son mémoire.

même eu recours à quelques expériences, qui ont confirmé leur nature argileuse non volcanique »¹⁵⁷.

La communauté savante se plaça en tant qu'arbitre de la controverse, même si une majorité des naturalistes soutenait les dauphinois, à qui ils donnèrent raison après la publication du mémoire de Prunelle de Lière. Le chevalier de Lamanon, en guise de conclusion à la fin de son mémoire, propose une comparaison entre la conclusion de Faujas de Saint-Fond sur la controverse et la sienne :

CONCLUSION De M. Faujas de Saint-Fond : Rien n'est volcanique dans les pierres de Drouveire, les espèces & les variétés en sont connues, & elles sont absolument toutes étrangères au produit du feu. A Paris, le 1^{er} Aout 1784.

CONCLUSION de M. de Lamanon : On n'a point encore trouvé de caractères distinctifs entre les pierres de Drouveire & certains basaltes volcaniques. A Turin, le 15 septembre 1784¹⁵⁸.

Puis dans sa deuxième conclusion datée du 15 octobre 1784, le chevalier de Lamanon ne semble pas avoir terminé son étude de la montagne de Drouveire, et pense peut-être avoir fait une découverte :

M. Prunelle de Lière vient de faire paroître dans le Journal de Physique un Mémoire rempli de bonnes observations. Il ne regarde pas la pierre de Drouveire comme un trapp, ni comme une pierre volcanique. [...] Je travaille à un mémoire sur les caractères distinctifs des volcans éteints, dans lequel j'examinerai de nouveau toutes les pierres que j'ai ramassées à Drouveire, & que j'ai aujourd'hui sous les yeux. Il me semble qu'on n'a point démontré que cette montagne n'a pas été volcanisée. Quoi qu'il en soit, elle est toujours curieuse, puisqu'elle offre, selon les différentes opinions, ou le premier volcan éteint découvertes dans les Alpes, ou la première montagne de trapp, semblable au trapp des Suédois, trouvée dans l'Europe méridionale, ou une pierre d'un genre jusqu'à présent inconnu¹⁵⁹.

Mauvaise foi, entêtement scientifique ou réelle découverte, le chevalier de Lamanon continua d'étudier les minéraux prélevés dans le Champsaur durant l'hiver 1784-1785, car dans son *Post scriptum* daté du 25 mai 1785 à la fin de son mémoire il indique avoir découvert les caractères distinctifs des volcans éteints :

¹⁵⁷ D. Villars, *op. cit.*

¹⁵⁸ Chevalier de Lamanon, *op. cit.* P. 92.

¹⁵⁹ *Ibid.*

P.S. Depuis l'impression de ce Mémoire, j'ai cherché & trouvé des caractères très distinctifs entre le basalte & le trapp ; d'où il résulte que la pierre de Drouveire est un trapp, comme le pense M. Faujas de Saint-Fond. J'allois faire connoître ces caractères distinctifs des volcans éteints, qui est presque achevé ; mais je suis obligé de tout abandonner pour me préparer au voyage du tour du monde ordonné par le Roi pour le progrès des sciences¹⁶⁰.

Le destin tragique du chevalier de Lamanon lui ôta la possibilité de déclencher une nouvelle controverse ou d'argumenter en faveur de sa découverte.

Les enjeux et conséquences de la controverse

Les voies de diffusions et la médiatisation des montagnes du Dauphiné : les périodiques savants

Cette controverse a débuté par la publication de la lettre du chevalier de Lamanon dans les *Affiches de Dauphiné* du 10 octobre 1783, et s'est poursuivie par la réponse de Dominique Villars un mois plus tard (le 7 novembre), dans ce même périodique. *Les Affiches, annonces et avis divers du Dauphiné* était un hebdomadaire créé par la veuve Giroud, imprimeur et libraire à Grenoble, le 6 mai 1774. Ce périodique n'était pas spécialisé et traitait de nombreux sujets aussi divers les uns que les autres, comme l'histoire de la province, les sciences, ou l'actualité du Dauphiné (particulièrement celle du Parlement). Ce périodique fut le premier véritable journal du Dauphiné, dont la large diffusion s'arrêtait sensiblement aux frontières de la province. C'est pourquoi, pour faire part de sa « découverte » à toute la communauté savante et au-delà des limites du Dauphiné, le chevalier de Lamanon publia par la suite, son mémoire dans le *Journal de physique*. Prunelle de Lière, en guise de réponse fit de même, en publiant son *Voyage à la partie des montagnes de Chaillot-le-Vieil*, dans le *Journal de physique* de juillet 1784. Ce journal savant parut sous différentes directions et différents noms entre 1752-1757 et 1771-1793. Durant la seconde période, le *Journal*, fut sous la direction de l'Abbé Rozier¹⁶¹, de son neveu l'Abbé Mongez¹⁶², puis de La Métherie¹⁶³ à partir de 1785, qui en firent un

¹⁶⁰ Chevalier de Lamanon, *op. cit.* P. 78.

¹⁶¹ (1734-1793), botaniste et agronome lyonnais, proche de tous les savants lyonnais de son époque.

¹⁶² (1750-1788), minéralogiste, neveu de l'Abbé Rozier. Nous l'avons déjà rencontré en citant une lettre qu'il avait reçue de Schreiber dans le Chapitre 4. Il mourut lors de l'expédition de Lapérouse sur laquelle il s'était embarqué.

¹⁶³ (1743-1817), minéralogiste et géologue français.

hebdomadaire plus spécialisé, en consacrant les pages du *Journal de physique*, majoritairement à l'histoire naturelle et aux nouvelles sciences comme la chimie. Le *Journal* eut de nombreux collaborateurs et bénéficia des contributions de savants renommés, il jouit d'une large diffusion parmi les savants français et européens dans les trente dernières années du XVIIIe siècle.

D'une manière plus générale, les périodiques, aux côtés des relations épistolaires et académiques sont l'un des principaux moyens de diffusion des découvertes scientifiques au XVIIIe siècle. Les périodiques scientifiques existent depuis le XVIIe siècle, comme le *Journal des savants*, publié pour la première fois à Paris en 1665 et ayant pour objectif de faire connaître « ce qui se passe de nouveau dans la République des lettres »¹⁶⁴. Le XVIIIe siècle voit le développement des périodiques scientifiques et l'augmentation de leur nombre. Dans la première moitié du siècle, les publications conservent les visées encyclopédistes héritées du XVIIe siècle, mais c'est à partir de la seconde moitié du siècle que les journaux suivent les prémices de spécialisation, parallèlement au développement des sciences. C'est ainsi que sont publiés des périodiques spécialisés dans un domaine particulier, que ce soit la médecine (*La Gazette de la santé* en 1773), la chimie (les *Annales de chimie*, de Lavoisier en 1789), l'agronomie ou l'histoire naturelle. Une caractéristique commune à presque tous ces périodiques savants est leur double orientation éditoriale : ces journaux sont à la fois destinés à un public de savants et de spécialistes, qui suivent les nouvelles découvertes et l'actualité de la recherche ; mais ils s'adressent aussi à un public plus large de « curieux », simples amateurs de science, en ayant une fonction de « vulgarisation avant la lettre »¹⁶⁵. La diffusion du *Journal de physique*, permet d'avoir un aperçu du public (de savants comme de savants amateurs) qui eut connaissance de cette controverse, et donc des hautes montagnes du Dauphiné peu connues, car presque inexplorées et éloignées de toutes les routes principales traversant la province. De plus Lamanon comme Prunelle de Lière, font part de l'intérêt que peut tirer le naturaliste de l'étude des montagnes et la présentent sous une vision positive.

¹⁶⁴ *Le Journal des savants*, du lundy V. janvier M.DC.LXV, Paris, J. Cusson, 1665. Cité par J. Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux, 1660-1789*, Paris, Universitas, 1991. P. 710.

¹⁶⁵ Simone Mazauric, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2009. P. 251. En effet, le terme de « vulgarisation » n'apparaît qu'au XIXe siècle.

La construction d'un savoir scientifique

La construction d'un savoir scientifique basé sur l'observation

Tout au long du mémoire de Villars publié dans les Affiches de Dauphiné et du mémoire de Prunelle de Lière publié dans le Journal de physique, les naturalistes grenoblois font part de leur méthode scientifique. Cette méthode est basée sur l'observation, et accorde la préférence aux observations effectuées sur le terrain (c'est-à-dire en montagne), en écartant toute théorisation prématurée. Les naturalistes grenoblois, tous issus du Dauphiné et parcourant les montagnes depuis de nombreuses années, se positionnèrent ainsi, en opposition aux savants « de cabinet » parisiens. Le chevalier de Lamanon, bien qu'originaire de Provence avait passé une grande partie de sa vie à étudier à Paris, ce que n'oublièrent pas de relever les naturalistes dauphinois. Prunelle de Lière et Dominique Villars rappellent, dans leurs réponses respectives au chevalier de Lamanon, les pièges que peut rencontrer le naturaliste dans ses observations en montagnes, :

Je dois encore faire observer que c'est surtout dans les grandes montagnes que le Naturaliste le plus instruit, le plus de bonne foi, & le moins systématique, est exposé à être surpris par l'erreur ; il est, pour ainsi dire ; abandonné à tous les pièges. L'illusion souvent séduisante du premier aperçu, le peu de temps qu'il a pour observer, la fatigue, l'épuisement, & la sensation accablante & douloureuse qui en résulte, les dangers enfin auxquels s'expose le Naturaliste, offrent une faible idée des obstacles qui sans cesse tendent à l'arracher à l'attention nécessaire pour bien observer, & dans laquelle il ne peut se maintenir ou se rétablir que par une sorte de lutte continuelle¹⁶⁶.

[...] Cette observation montre l'exactitude rigoureuse que doivent mettre les naturalistes dans leurs descriptions ; et la méfiance qu'ils doivent avoir pour leurs guides, souvent peu instruits et presque toujours partisans du merveilleux¹⁶⁷

Dans le même esprit, Dominique Villars se moqua ouvertement de son ami le naturaliste Guettard, par deux fois, car ce dernier avait vécu presque toute sa vie à Paris en tant que « savant de cabinet »¹⁶⁸ avant de voyager à travers le Dauphiné pour écrire sa *Minéralogie du Dauphiné* :

¹⁶⁶ Prunelle de Lière, *op. cit.* P. 190.

¹⁶⁷ D. Villars, *op. cit.*

¹⁶⁸ Rappelons que Guettard fut le garde du cabinet du Duc d'Orléans, alors réputé pour être l'un des plus riches d'Europe.

Le zèle intrépide de M. Guettard pour l'histoire naturelle, pensa lui coûter la vie dans cette circonstance. Parvenu sur le sommet du Grand Charnier¹⁶⁹ [...] M. Guettard voulut éprouver le plaisir de marcher sur un glacier. Comme la neige étoit très dure & la pente rapide, il ne lui fut pas possible de résister à cette pente glissante, qui, sans le secours que nous lui portâmes à l'instant, l'auroit entraîné à 5 ou 600 toises, sur des blocs de rochers contre lesquels il se serait fracassé. [...] Il est dangereux de lutter contre les éléments, surtout à soixante-trois ans, et après avoir habité quarante ans la capitale¹⁷⁰.

Villars écrivit encore :

Ayant rencontré à cet endroit M. Guettard, en 1775, cet académicien respectable nous pressait d'avancer le pas, avec un air de mal être et de sollicitude qui nous obligea de lui demander la cause : *Hé ! Ne vous souvenez vous plus du Périment, nous dit-il ? Avancez vite si vous voulez éviter de périr.* Il est permis à un savant qui a habité Paris pendant quarante ans de s'effrayer d'un si mauvais chemin¹⁷¹.

Cet état d'esprit en opposition à celui des savants de cabinet se retrouve dès la création du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble .En effet, les savants dauphinois se réclamèrent d'une démarche scientifique basée sur l'observation, en suivant l'exemple prôné par H-B de Saussure dans ses *Voyages dans des Alpes*. Le savant genevois disait refuser le silence des bibliothèques et des cabinets, préférant opter pour le « laboratoire de la nature »¹⁷², c'est-à-dire étudier les minéraux dans leur environnement, et par extension étudier l'histoire et la structure de la terre à l'endroit où cela est le plus propice, en montagne. Pour Joëlle Rajat Rochas, les savants grenoblois, par le biais de leur cabinet d'histoire naturelle, se considérèrent davantage comme un laboratoire d'expérimentation (par le biais des excursions en montagne), que comme un centre élaborateur de théories.

La construction d'un savoir scientifique basé sur la confrontation des observations et des hypothèses

L'édition du *Mémoire litho-géologique sur la vallée de Champsaur et la montagne de Drouveire dans le haut Dauphiné* du chevalier de Lamanon que possède la Bibliothèque municipale de Grenoble est riche d'informations, car cette édition imprimée à douze

¹⁶⁹ Qui culmine à 2 531 mètres d'altitude dans le massif de Belledonne, au-dessus d'Allevard.

¹⁷⁰ D. Villars, « préface historique » de l'*Histoire des plantes de Dauphiné*, 1786. P. 19.

¹⁷¹ D. Villars, « Précis d'un voyage fait à la Bérarde en Oisans », 1786. In *les Annales du département de l'Isère*, en 4 parties datées de janvier, février et mars 1809.

¹⁷² H-B de Saussure, *Voyage dans les Alpes*, 1779-1796. Cité par J. Rajat Rochas, *op. cit.* P. 230.

exemplaires, retrace toute la controverse¹⁷³. Elle reprend le mémoire publié dans le *Journal de physique*, et le complète d'un argumentaire basé sur la confrontation des conclusions d'autres savants ainsi que de notes rajoutées par Lamanon après la première publication de son mémoire. En effet, l'édition de la bibliothèque municipale de Grenoble possède, en fin du mémoire original, des « réflexions sur les doutes de plusieurs naturalistes relatifs à l'existence du volcan éteint de Drouveire » et un « résumé des preuves qui indiquent un volcan éteint dans les Alpes du Dauphiné ».

Dans la première partie, Lamanon mentionne une lettre d'un « naturaliste avec qui je suis en correspondance », où l'on devine aisément qu'il s'agit de Ducros, ainsi que le mémoire publié par Villars dans les *Affiches de Dauphiné*, puis répond aux critiques et observations des deux naturalistes grenoblois. Dans la seconde partie, le chevalier de Lamanon cite des extraits de mémoires servant à appuyer ses hypothèses. Parmi les auteurs des mémoires cités par Lamanon on retrouve Desmarest¹⁷⁴ (*mémoire sur les volcans d'Auvergne*), Faujas de Saint-Fond (*Mémoire sur les volcans éteint du Vivarais*), Bergman¹⁷⁵ (*Eléments de chimie par M. Sage*), Wallérius¹⁷⁶ (*Minéralogie de Wallerius*) ainsi qu'un certain Poetzch (*Considération sur les volcans*). C'est à partir de ces différents mémoires, par les réflexions et les conclusions qu'il en tire, confrontées à ses observations, que le chevalier de Lamanon a pu construire des hypothèses et un discours scientifique sur l'existence d'un volcan éteint dans le Dauphiné. Ce schéma est représentatif de la construction d'un discours savant du XVIIIe siècle où la science se construit par le travail d'une communauté. Lamanon avait invité les naturalistes grenoblois à participer à la controverse dans sa lettre aux *Affiches de Dauphiné* : « Il me suffit à présent de vous prier de publier cette notice pour engager les Naturalistes à visiter cette belle contrée », mais aussi dans son *Mémoire litho-géologique*, par le biais d'une lettre adressée à son éditeur et daté du 15 février 1784 :

¹⁷³ Le *post scriptum* imprimé à la fin de l'ouvrage est daté du 25 mai 1785. Même si la date de publication imprimée sur la page de présentation est « 1784 », il est possible que cette édition date du début du mois de juin 1785, car Lamanon précise dans le *post scriptum* que cette édition fut imprimée en douze exemplaires (tous pour des naturalistes ayant pris part à la controverse, et pour la bibliothèque royale). L'exemplaire que possède la BMG comporte un autographe de Lamanon (daté du 14 juin 1785), adressé à Ducros, Villars et Prunelle de Lière.

¹⁷⁴ (1725-1815), naturaliste et géographe français.

¹⁷⁵ (1735-1784), naturaliste et chimiste suédois.

¹⁷⁶ (1709-1785), minéralogiste et chimiste suédois. Connue en France grâce à D'Holbach.

J'ai invité quelques naturalistes de Grenoble, qui ne croient pas à l'origine volcanique de la montagne de Drouveire, de vous envoyer leurs objections ; je vous prie, si vous les recevez, de les faire imprimer à la suite de mon mémoire¹⁷⁷.

Prunelle de Lière, fera de même en guise de conclusion à son *Voyage à la partie des montagnes de Chaillot-le-Vieil* :

Tel est le résultat de mon voyage aux montagnes de Chaillot-le-Vieil, que je n'ai pu me dispenser de rendre public : 1° parce que M. de Lamanon l'a désiré ; 2° parce qu'il me semble qu'il offre des choses qui, jusqu'à présent, n'ont été décrites d'une manière assez précise & assez complète ; 3° enfin, parce que les faits que ce Mémoire présente pourront peut-être déterminer quelques personnes à les examiner de plus près, avant d'en faire la base de quelque système. Au reste, ce n'est point M. de Lamanon que je contredis ; c'est uniquement ce que j'ai vu que j'expose. Je désire sincèrement être rectifié dans les choses où je me serai trompé, & que la vérité paroisse dans tout son jour¹⁷⁸.

Il est cependant nécessaire de relativiser cet aspect de construction communautaire d'un savoir scientifique. En effet, le fait de publier une découverte est synonyme d'un grand prestige parmi les savants, mais une découverte est effective que si elle est validée par la communauté savante.

La controverse du volcan éteint en Champsaur, est un parfait exemple de ce qui a amené et motivé des naturalistes à explorer et gravir des hautes montagnes, en plus de l'élaboration de théorie savantes. Cette controverse révèle la volonté des naturalistes de pouvoir étudier tout ce qui est possible d'étudier, et donc pour cela, de monter au sommet des montagnes les plus reculées et ignorées. La large diffusion du *Journal de physique* ainsi que les relations entre naturalistes, ont contribué à faire connaître les montagnes du Champsaur, en montrant l'intérêt que pouvait porter le naturaliste à l'égard des montagnes, surtout celles du Dauphiné.

¹⁷⁷ Chevalier de Lamanon, *op. cit.*

¹⁷⁸ Prunelle de Lière, *op. cit.*

Chapitre 6 – Les naturalistes et les montagnes du Dauphiné : usages et perceptions

Ce chapitre se situe dans la continuité de celui consacré à la controverse du volcan éteint, en détaillant et en élargissant à de nouveaux champs, l'étude de mémoires et de récits de voyages savants. Nous avons déjà étudié ce qui a pu motiver un naturaliste comme le chevalier de Lamanon à gravir des sommets du Champsaur. Nous nous intéresserons ici aux autres sources de notre corpus, en tentant de percevoir ce qui a incité des naturalistes de conditions diverses à parcourir et gravir les montagnes du Dauphiné, ainsi que les enjeux de ces ascensions. Notre corpus de sources issues d'écrits de naturalistes est composé de plusieurs mémoires et de récits de voyages savants ; or la littérature savante de la fin du XVIIIe siècle est loin d'être un genre uniforme, ce qui constitue des sources extrêmement intéressantes pour l'historien par la diversité des modes et des buts d'écritures, en plus des objectifs scientifiques de l'auteur. Ainsi, notre étude portera également sur la perception physique et esthétique qu'ont eu les naturalistes de notre corpus vis à vis des massifs du Dauphiné. Car pour tous, un récit de voyage savant ou un mémoire ayant pour objet des observations en montagne, intègre des descriptions de différentes natures.

« Le Dauphiné comme un vaste cabinet d'histoire naturelle »

L'intérêt porté par les naturalistes aux montagnes du Dauphiné

Tous les récits de voyages savants et mémoires de naturalistes de notre corpus, contiennent des informations transmises par l'auteur sur la nature et le but de ses recherches à travers les montagnes. Logiquement, il apparaît que les naturalistes sont intéressés par l'étude de l'histoire naturelle ; mais qu'est-ce que représentent les montagnes du Dauphiné pour leurs recherches ? Prunelle de Lière, dans ses *Observations préliminaires sur les montagnes de la province de Dauphiné*, reprises soixante-quinze ans

plus tard sous le titre « Histoire naturelle du Dauphiné »¹⁷⁹, fournit quelques éléments de réponses, après avoir rapidement présenté les massifs montagneux du Dauphiné et leurs situations :

On peut donc regarder le Dauphiné comme un vaste cabinet d'histoire naturelle, où le curieux peut venir examiner dans les trois règnes, non seulement presque toutes les productions qu'on trouve dans les autres pays, mais encore beaucoup d'autres richesses qui sont propres à cette province.

Dans la préface de l'*Histoire des plantes de Dauphiné*, après avoir détaillé la géographie (superficie, relief, exposition, climat,..) de la province, Dominique Villars indique pourquoi le Dauphiné est si intéressant à ses yeux pour le naturaliste, et à fortiori pour le botaniste :

Par cette exposition générale de la province, il est aisé de sentir combien elle est variée & combien ce pays doit être fertile en plantes ; il devient d'autant plus intéressant aujourd'hui, qu'il est presque le seul qu'il nous reste à connaître en Europe ; mais les sciences font chaque jour de nouveaux progrès¹⁸⁰.

Une décennie plus tard, dans le préambule d'un discours¹⁸¹ rédigé pour la présentation de son *Mémoire sur les bois fossiles ensevelis dans la tourbe sur une haute montagne de Lans en Oisans*¹⁸², Villars est plus précis dans son analyse de ce qui le pousse à étudier l'histoire naturelle des montagnes du Dauphiné, tout en restant fidèle à sa conception énoncée dans la préface de l'*Histoire des plantes de Dauphiné* :

Je m'occupe de recherches de botaniques & d'histoire naturelle depuis près de 30 ans. J'habite un pays extrêmement intéressant par l'abondance de par la nature de ses productions : dans les Alpes tout nous excite, tout nous intéresse, jusqu'à la pénurie de nos moyens qui nous font quelques fois croire que nous avons fait des découvertes tandis que nous commençons à peine à glaner en histoire naturelle.

¹⁷⁹ Prunelle de Lière, « Observations préliminaires sur les montagnes de la province de Dauphiné », 1786. In *L'écho du Dauphiné et du Vivarais*, (d'après le manuscrit original) sous le titre « histoire naturelle du Dauphiné », dans les numéros 1, 2, 3, 5, 14, 16, 19, 22, 28. 1860.

¹⁸⁰ Dominique Villars, « Préface historique », in *l'Histoire des plantes de Dauphiné*, Grenoble, 1786. P. viij.

¹⁸¹ Dominique Villars, « Feuillet manuscrit sans titre n° 21 », in « Mémoire sur des travaux divers », Bibliothèque municipale de Grenoble.

¹⁸² *Le Mémoire sur les bois fossiles ensevelis dans la tourbe sur une haute montagne de Lans en Oisans*, est daté de l'an V et VI (1797-1798), or la présentation d'un mémoire devant une assemblée implique que celui-ci soit issu de recherches récentes. De plus la qualification « nos montagnes », tends à montrer que ce discours eu lieu devant une institution grenobloise, surtout étant donné l'attachement sentimental de Villars aux montagnes du Dauphiné.

Jean-Etienne Guettard, dans le *Premier mémoire, contenant l'idée générale de la minéralogie du Dauphiné*¹⁸³, rédigé après avoir parcouru le Dauphiné en 1775 et 1776 avec Faujas de Saint-Fond et Villars pour en étudier l'histoire naturelle, est également éloquent. Ses descriptions très détaillées des productions des trois règnes de la nature (végétal, minéral et animal) et des singularités de la province, ont d'autant plus de poids que Guettard est un savant parisien qui n'était jamais allé en Dauphiné avant d'entreprendre ses voyages savants de 1775 -1776 :

Le Dauphiné est une des plus riches provinces de la France en histoire naturelle. Il l'est en plusieurs espèces de mines, en marbre, en granites, en serpentines ; il l'est en crystal de roche, & pour le dire en un mot, en presque toutes sortes de fossiles ou de ces corps que l'on tire des entrailles de la terre. Le Dauphiné, outre ces corps intéressants & utiles, produit une quantité de plantes plus curieuses les unes que les autres, qui sont dues à l'élévation qui est telle, que des plantes des pays les plus froids se trouvent à leur sommet. Une partie des plaines de cette province étant contigües à des provinces qui sont les plus chaudes de la France, plusieurs des plantes de ces plaines sont de celles que ces provinces fournissent. Outre cela, la situation heureuse du Dauphiné lui procure quelques espèces de quadrupèdes, quantité d'oiseaux qui vivent dans les montagnes toujours ou presque toujours couvertes de neige, ou qui se tiennent dans les plaines des pays chauds. Les fleuves & les grandes rivières qui arrosent cette province renferment différentes espèces de poissons, dont quelques-uns sont remarquables par quelques singularités. On y trouve des insectes & des coquilles terrestres, qui, à ce que l'on pense, n'ont pas encore été vus dans d'autres provinces de ce royaume. Une province si riche en histoire naturelle n'a été néanmoins connue pendant de siècles entiers que par des prétendues merveilles, qui bien examinées, rentrent dans le nombre des effets ordinaires de la nature.

Ces trois naturalistes annoncent clairement leurs motivations - en tout point similaires - qui les ont poussés à parcourir les montagnes du Dauphiné. Le Dauphiné apparait pour eux comme un territoire recelant une incroyable diversité des productions de la nature, aussi bien, d'un point de vue minéralogique, que botanique, voire zoologique. De plus, pour Prunelle de Lière, Villars et Guettard, le Dauphiné est un territoire vierge de toute étude, ce qui renforce leur volonté de faire des découvertes et ainsi de faire avancer la science.

Il semble que cette conception de la montagne comme un « cabinet de curiosité à ciel ouvert », soit particulièrement vivace dans le milieu grenoblois. Nous avons déjà vu ce qui a motivé un naturaliste comme le chevalier de Lamanon à gravir un sommet de plus de 3 000 mètres d'altitude : la volonté de remonter à la source de ses observations (la recherche de la matrice des roches sur les hauteurs des montagnes), mêlée à la curiosité

¹⁸³ In Jean Etienne Guettard, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, Imprimerie Clousier, 1779.

inhérente à tous savants ou explorateurs. C'est en suivant ce même « schéma » que les naturalistes de notre corpus ont gravi des sommets et ont marché sur des glaciers, pour aller explorer des endroits encore inconnus, pour découvrir de nouvelles espèces de plantes ou de minéraux. Nous avons essayé de reconstituer les voyages et les ascensions de Villars et Guettard, selon les informations et les itinéraires qui étaient décrits dans la préface de l'*Histoire des plantes de Dauphiné*¹⁸⁴ et dans la partie « Itinéraires » des *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*¹⁸⁵. Ces voyages, le plus souvent effectués en compagnie d'autres naturalistes¹⁸⁶, tendent à montrer une bonne connaissance de la province et surtout son exploration quasi complète. Néanmoins quelques limites s'imposent. Traverser une vallée ou un massif montagneux n'implique pas nécessairement, même pour un naturaliste, de monter plus en altitude ; généralement le manque de moyens techniques et de connaissances pour gravir des sommets en est le principal obstacle.

De l'utilité de l'histoire naturelle : comprendre la terre et la nature

Quels buts poursuivaient les naturalistes en explorant des provinces, puis en dressant des inventaires des productions de la nature ou en établissant des *Minéralogies* ou des *Histoires des plantes* ? Depuis le début de ce mémoire nous avons déjà fourni quelques éléments de réponse, que nous détaillerons plus concrètement ici. Nous avons déjà vu dans le chapitre 1 le contexte scientifique du XVIIIe siècle : le développement de nouvelles sciences (en particulier l'histoire naturelle et les sciences du vivant), ainsi que la volonté des hommes du siècle des Lumières d'explorer et de répertorier le monde et la nature. Nous avons également évoqué les débats autour des théories de la Terre qui s'intensifièrent fortement à la fin du XVIIe siècle¹⁸⁷ et qui perdurèrent tout au long du XVIIIe siècle. Les montagnes, étant des aspérités ou des déchirures à la surface lisse de la terre, se retrouvent ainsi au centre de ces théories, qui opposèrent deux grands courants, avec toutes les nuances possibles entre eux, les Neptuniens et les Plutoniens. Pour les

¹⁸⁴ Voir annexe 3.

¹⁸⁵ Voir annexe 4 et 5.

¹⁸⁶ Villars accompagna Guettard et Faujas de Saint-Fond lors des voyages de 1775 -1776. De plus il herborisa souvent avec son ami le botaniste Dominique Chaix, ainsi qu'avec Liotard, Ducros, Prunelle de Lière et d'autres naturalistes grenoblois.

¹⁸⁷ Depuis les débuts de la chrétienté, la Bible fournit des explications qui furent ensuite reprises par la scolastique en les assimilant à la physique et la cosmologie aristotélicienne. La « Révolution scientifique », a remis en cause les enseignements scolastiques, et donc la théorie de la terre admise lors des siècles précédents.

Neptuniens, l'eau a façonné le relief de la Terre, en recouvrant toute la surface du globe puis en s'évacuant dans des cavernes internes ; ils vérifient leur théorie par la présence de fossiles marins sur les hauteurs des montagnes. A l'opposé, pour les Plutoniens, la Terre fut formée par un grand feu interne. Ces deux conceptions assez schématiques, mais pas absolument tranchées furent prépondérantes au début du XVIIIe siècle, généralement teintées d'autres cosmologies ou de théologie. A partir du milieu du siècle, ces théories ou systèmes, vont évoluer au gré des conceptions et des nouvelles découvertes en histoire naturelle. L'engouement pour la minéralogie, qui deviendra la géologie à la fin du siècle¹⁸⁸, ainsi que pour l'étude des volcans, fournissent les observations à la base de ces théories.

C'est dans cette optique que Guettard rédigea ses *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné* ; faisant allusion au Neptuniens et au Plutoniens, il informe le lecteur qu'il est de ceux qui pensent qu'il est préférable de connaître la composition de la terre dans un premier temps, pour pouvoir ensuite essayer de créer des systèmes basés sur les observations et non sur l'imagination. Dans la préface de ses *Mémoires*, Guettard se considère plus comme un minéralogiste, effectuant un travail de collecte de données (inventaires de minéraux, descriptions des massifs montagneux, de leur composition), que comme un théoricien émettant des hypothèses. Il s'attarde à mener des observations, pour qu'ensuite des théoriciens puissent émettre des hypothèses et des systèmes basés sur son travail et ses observations :

Aussi peu instruits que nous le sommes de sa construction [de la terre], nous nous amusons à imaginer des systèmes pour expliquer cette construction que nous ne connoissons pas & que nous connoîtrons probablement jamais exactement : les uns ont recours aux feux souterrains, comme cause de cette construction, les feux étant néanmoins plus propres à détruire qu'à arranger ; d'autres ont voulu que les mouvements agités de la mer plaçassent régulièrement les différentes matières dont la terre est composée ; d'autres ont fait dissoudre toute la masse de la terre, & ces matières ainsi dispersées dans les eaux de la mer se sont peu-à-peu déposées & ont recomposé la terre. [...] Qu'il eût été bien plus utile pour nos besoins que tous ces formateurs & réformateurs de la terre eussent employé leur temps à chercher à en connoître les matériaux, à nous instruire par-là des moyens d'en découvrir dans les endroits où l'on ne connoît pas ceux qu'ils peuvent recéler. Leur travail nous auroit été plus avantageux, & nos connoissances en minéralogie seroient plus avancées. [...] Connoissons, me suis-je dit, ce que la terre nous offre dans son sein, autant qu'il nous est accordé de le connoître, les siècles à venir ajoutant à nos foibles efforts, pourront peut-être entrevoir quelques

¹⁸⁸ Littéralement, la minéralogie est l'étude des minéraux et la géologie est l'étude de la terre, c'est-à-dire de sa composition, de son histoire et de ses évolutions. Le terme est employé pour la première fois en français par Denis Diderot en 1751, puis sera repris et fixé par Deluc et Saussure à la toute fin du siècle.

traits de Lumières qui les éclaireront un peu sur la formation de ce globe que nous foulons sans le connoître¹⁸⁹.

Dominique Villars était quant à lui, bien plus botaniste que minéralogiste. Néanmoins il semble avoir une conception particulière de l'histoire naturelle aux côtés d'une conception classique de l'utilité de la botanique. La botanique était, comme nous l'avons vu, fortement liée à la pratique de la médecine, car les plantes étaient à la base de préparations médicinales. De plus, la botanique présentait un intérêt pour l'agronomie et l'alimentation des populations. Ces aspects de la botanique requérant une connaissance des différentes espèces, des sols, de l'acclimation des végétaux, sont utiles¹⁹⁰ pour les hommes du XVIIIe siècle, et rentrent dans la conception traditionnelle de l'histoire naturelle et de la botanique. La botanique et la médecine furent de véritables vocations pour Villars, il paraît donc très probable qu'il concevait l'étude des plantes également sous ses aspects utilitaires. Le Dauphiné, en tant que lieu peu connu où de nombreuses productions de la nature restaient à découvrir et à inventorier attisa sûrement la curiosité de Villars, en tant que pur esprit savant de la fin du XVIIIe siècle. Dans son discours pour la présentation de son *Mémoire sur les bois fossiles*, Villars insiste sur cet objectif de découverte et de compréhension des végétaux, directement lié à l'aspect utilitaire de la botanique, ainsi que sur la nécessité de diffuser les découvertes :

L'espoir en fin, qu'après avoir satisfait notre curiosité, ces recherches serviront un jour au bien-être de nos semblables & à étendre les arts utiles, à les propager jusques dans les cantons reculés des montagnes¹⁹¹.

En octobre 1791, Dominique Villars publia un mémoire adressé aux administrateurs du directoire du département des Hautes-Alpes¹⁹², pour promouvoir les bienfaits et l'utilité de l'histoire naturelle dans la société et proposer son intégration dans l'éducation nationale et afin que le département acquiert l'herbier de Dominique Chaix. Dans ce mémoire il développe sa conception de la botanique, comme une science utile

¹⁸⁹ J-E. Guettard, Préface des *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, 1779.

¹⁹⁰ Les sciences se devaient généralement d'avoir un intérêt et d'être utile, à l'époque moderne ; que ce soit pour la compréhension du monde ou d'une façon plus concrète, pour permettre à ses contemporains de mieux vivre.

¹⁹¹ Dominique Villars, « Feuillet manuscrit sans titre n° 21 », in « Mémoire sur des travaux divers », Bibliothèque municipale de Grenoble.

¹⁹² D. Villars, *Mémoire sur l'étude de l'histoire naturelle, et qui tend à établir qu'elle doit faire partie de l'éducation nationale. A messieurs les administrateurs du directoire du département des hautes alpes. 25 octobre 1791*. Gap, chez J. Allier, 1791.

pour l'homme, mais avec une nouvelle nuance pour le moins originale. Il insiste sur les vertus de l'histoire naturelle pour la société, aussi bien éducatives que commerciales, amenant à développer le département des Hautes-Alpes et à éclairer ses habitants :

L'histoire naturelle doit donc former une des bases principales de l'éducation nationale ; c'est elle qui en habituant la jeunesse à cet examen de détail, à cette harmonie, cet ensemble admirable de parties, d'espèces & d'individus, lui acquerra ce coup d'œil juste & exercé, ce jugement solide, cet amour pour le beau & pour le vrai, qui le préservera également de l'erreur & de l'ennui ; en effet, messieurs, qu'est-ce qui distingue l'homme ignorant de l'homme savant ? C'est que le premier n'a rien vu, rien examiné & peu réfléchi ; tandis que le second, après avoir promené ses regards sur les belles productions, sur les beaux phénomènes de la nature, a orné sa mémoire & son esprit des plus beaux tableaux, des idées les plus riches. [...] C'est à l'histoire naturelle à nous faire connoître les productions de notre sol : ces productions vont alimenter nos arts, notre commerce, & nous procurer en échange les productions des autres pays. L'histoire naturelle rend les hommes plus vrais & plus occupés, leur fait aimer le travail, détester l'erreur & l'oisiveté ; par elle, le public apprendra à connoître ceux qui désirent lui être utiles. Instruit de ses premiers éléments, il apprendra lui-même à se défier de cet amour pour le merveilleux, de cette confiance aux prestiges, au mensonge & au charlatanisme, qui après avoir dupé les hommes foibles, les rendent vicieux [...].

Cette détermination à diffuser les connaissances botaniques se retrouve également énoncée clairement dans la préface de *l'Histoire des plantes du Dauphiné* : « Le but de ce livre est de faire connoître les plantes du Dauphiné »¹⁹³.

Pour Jean-Etienne Guettard ainsi que pour Dominique Villars, l'histoire naturelle, la minéralogie et la botanique, détiennent plusieurs fonctions basées sur le principe de la découverte, et visant à améliorer la compréhension et les connaissances de la terre et de la nature, dans le but de faire avancer la science ou d'être utile à ses semblables et aux générations futures. Daniel Mornet dégage une conclusion proche dans son ouvrage *Les sciences et la nature au XVIIIe siècle* : « travailler pour la science, c'est donc travailler non pour le présent, mais pour l'avenir, non pour le succès, mais pour celui de la vérité »¹⁹⁴. C'est cette recherche de compréhension de la terre et de la nature, qui amena donc des naturalistes à parcourir et gravir des montagnes, spécialement celle du Dauphiné, car elles étaient encore presque inexplorées.

¹⁹³ D. Villars, *op. cit.* « Préface historique », P. lxxv.

¹⁹⁴ Daniel Mornet, *Les sciences et la nature au XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1911. P. 141.

Perceptions et considérations esthétiques des naturalistes à l'égard de la haute montagne

Tentations esthétiques dans les discours naturalistes du XVIIIe siècle

Les textes de naturalistes de notre corpus sont soit des récits de voyages savants et d'explorations, soit des inventaires des productions de la nature. Dans les deux cas, la description est un procédé d'écriture fondamental sur lequel se basent les naturalistes pour communiquer leurs observations et découvertes. Nous avons déjà vu l'importance que portaient les naturalistes dauphinois aux observations, préférant explorer et observer, qu'établir des systèmes dans leurs cabinets d'histoire naturelle. En essayant de reproduire à l'écrit ce qu'ils percevaient avec l'œil, les savants de l'époque moderne ont fait apparaître la description comme un geste fondateur de la science empirique, garantissant l'enregistrement fidèle des observations¹⁹⁵. Cette relation entre l'observation et la description est au XVIIIe siècle un lieu commun des considérations méthodologiques sur l'histoire naturelle, pour le naturaliste suisse Jean Senebier¹⁹⁶ : « [l]e but de l'observateur est de faire connaître l'objet qu'il étudie ; son seul moyen pour réussir est de décrire avec exactitude ce qu'il a observé avec soin »¹⁹⁷. Pour Nathalie Vuillemin cette méthodologie descriptive implique également une recherche stylistique, visant à reproduire les observations sous un aspect pictural, le naturaliste peut se retrouver comme un « peintre » de la nature.

Naturellement les descriptions font parties intégrantes des récits savants de notre corpus, mais deux grandes lignes d'écriture et de style de descriptions ressortent néanmoins, de tous les récits étudiés. Le premier style d'écriture est basé sur des descriptions purement savantes : l'auteur décrit exclusivement des minéraux ou la composition des montagnes, sans laisser aucune place à ses considérations esthétiques ou son sentiment personnel. L'auteur cherche à diffuser une vision objective et strictement scientifique. Ces observations sont comparables à des planches illustrées de minéraux ou de plantes, mais sorties de leur environnement. A l'inverse, Guettard ou Villars laissent libre court à leurs ressentis et à leurs considérations dans leur prose savante. Les écrits de

¹⁹⁵ Nathalie Vuillemin, *Les beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2009. P. 92.

¹⁹⁶ (1742-1809), pasteur et naturaliste genevois. Ses travaux portèrent surtout sur la physiologie végétale.

¹⁹⁷ J. Senebier, *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1802. Cité par N. Vuillemin, *op. cit.* P. 92.

ces deux naturalistes deviennent donc extrêmement intéressants pour l'historien qui cherche à comprendre comment certains naturalistes percevaient les montagnes, en plus de l'intérêt scientifique qu'elles présentaient pour eux.

La perception de l'espace et du paysage alpin

Le sublime dans les descriptions de Guettard

Jean-Etienne Guettard avait soixante ans lorsqu'il se rendit en Dauphiné en 1775 et 1776 pour explorer la province et dresser sa minéralogie. De plus il ne s'était probablement jamais rendu en Dauphiné auparavant, ou du moins, il n'en avait jamais parcouru les montagnes. En cette qualité d'étranger à la province, Guettard découvrit les minéraux du Dauphiné en même temps que ses montagnes et ses paysages alpins. Le style de rédaction de ses *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, est d'une grande précision : les minéraux y sont décrits de façon très précise, ainsi que les itinéraires empruntés ou la vision d'ensemble des montagnes. Néanmoins, son récit est ponctué de descriptions très personnelles, où Guettard exprime son ressenti et sa perception des paysages. Ces descriptions concernent généralement des lieux particuliers, comme la Grande-Chartreuse ou le Mont-Viso¹⁹⁸. Dans le mémoire consacré au Désert de la Grande Chartreuse, Guettard écrit :

La situation de la grande-Chartreuse a sans doute quelque chose d'effrayant pour toute autre personne que pour des hommes qui ayant abandonné le monde, ne s'occupent plus que de ce qui ne regarde point les affaires de la terre ; cependant lorsqu'à la belle saison les montagnes sont délivrées des neiges qui les couvrent de plusieurs pieds d'épaisseur pendant l'hiver, que les prairies qui sont près de cette maison se sont émaillées de fleurs, que les arbres qui chargent quelques-unes des montagnes se sont recouverts de leur feuillage & contrastent ainsi avec les rochers arides des autres montagnes, la situation de la Grande-Chartreuse perd quelque chose de ce qu'elle a naturellement de triste & d'effrayant. On ne peut du moins disconvenir qu'on voit avec surprise une grande & belle maison au milieu de montagnes dont les pointes se cachent souvent dans les nues, surprise d'autant mieux préparée, qu'on monte à cette maison par un chemin qui, quoiqu'assez beau, côtoye toujours

¹⁹⁸ Le Mont Viso culmine à 3 841 mètres d'altitude, ce qui en fait le plus haut sommet des Alpes Cottiennes. Il se situe à la frontière entre la France et l'Italie.

des précipices ou des montagnes dont souvent les rochers sont suspendus & comme prêts à s'écrouler¹⁹⁹.

La particularité de cette description est sa situation : à mi-chemin entre une description négative et une description positive de l'espace. Guettard semble ressentir de la peur et de la répulsion pour ce lieu (l'hiver), mais semble également percevoir un paysage admirable (« Prairies [...] émaillées de fleur ») qu'il apprécie. L'emploi d'un double champ lexical, celui de la peur (« effrayant » est employé à deux reprises), et celui de la beauté (« belle » est employé deux fois, « beau » une fois), témoigne d'une double perception du Désert de la Grande Chartreuse. Guettard suit le « modèle » de description péjoratif des montagnes héritée des siècles précédents, mais en même temps innove en proposant sa vision personnelle d'un espace qu'il juge « beau » et surprenant (« surprise » est employé à deux reprises). Dans un mémoire suivant²⁰⁰ Guettard propose une longue description des montagnes et de la nature qu'il avait sous ses yeux. Il exprime ce qu'il ressent face à de tels paysages, après avoir énuméré les dangers de la montagne (éboulements, chutes, etc.) :

Ce pays si affreux, considéré sous cet aspect, a cependant des beautés, tout y est pittoresque ; les points de vue y sont très souvent délicieux : les villages répandus ça & là sur la pente des montagnes y font tableau ; là ce sont des chûtes d'eau qui coulant le long des montagnes, donnent des nappes de plusieurs centaines de pieds de hauteur, & qui avant de toucher la terre, se divisent souvent en une espèce de pluie fine d'un blanc éclatant ou variée des couleurs de l'arc-en-ciel ; ici ce sont des cascades qui prennent différentes formes dans leur chute ; plus loin est un torrent qui descend avec fureur de montagnes neigées ou glacées, qui semble devoir tout engloutir & qui vient mourir dans des vallées, ou quoiqu'encore rapide, il n'a plus rien d'effrayant : plus loin encore vous apercevez des troupeaux répandus dans de belles & magnifiques prairies qui touchent presque le sommet des montagnes. Quels points de vue n'a-t-on pas sur ce sommet où postés souvent à plusieurs centaines de toises au-dessus des nues, vous jouissez du plus beau soleil, tandis que les pays sur lesquels vous dominez sont ensevelis dans des nuages épais qui les privent des rayons de cet astre. Nous nous souviendrons longtemps du coup d'œil ravissant que nous eûmes sur le Viso, montagne des plus élevées de la vallée de Queyras [...] Qui considère les hautes montagnes sous ce dernier aspect, ne craint point de s'y engager & de s'exposer aux dangers en les gravissant. Que de richesses les peintres de paysages perdent en se bornant aux vues des basses montagnes ; les hautes montagnes sont leurs vrais ateliers, c'est-là où la nature les attends, & elle reste seule ; c'est de-là que, remplis

¹⁹⁹ J-E Guettard, « Second mémoire : sur le désert de la Grande Chartreuse », dans la « Seconde partie (du Dauphiné, ou partie calcaire) », in *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, 1779.

²⁰⁰ « Premier mémoire sur les montagnes graniteuse ou schiteuses qui s'étendent depuis la montagne appelée le Grand Charnier, dans les environs de la Chartreuse de Saint-Hugon, jusqu'à la Romanche ». Dans la « Troisième partie (Du Dauphiné, ou partie graniteuse) », in *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, 1779.

des beautés de la nature, ils rentreroient dans les villes où ils rendroient, autant qu'il est permis aux hommes de les rendre, les grands & magnifiques effets de la nature, qu'on ne sent bien qu'en les voyant & qu'on admire toujours, alors même qu'ils ont quelque chose d'effrayant & qui imprime de l'horreur : les horreurs de la nature sont, comme on l'a souvent dit, de belles horreurs.

A notre sens, cette description résume parfaitement le changement de sensibilité vis-à-vis de la montagne qui s'opère à la fin du XVIIIe siècle. Les notions de « pittoresque » et de « vues » méritant d'être immortalisées par des peintres, témoignent de l'attrance de Guettard pour ces paysages particuliers, qu'il dévoile comme des images. Il décrit ces « tableaux de la nature alpine » à l'aide des champs lexicaux de la beauté et du pittoresque alpin²⁰¹, dans lesquels se retrouve le concept du sublime²⁰². La notion de « sublime » appliquée aux Alpes, sera développée principalement par les voyageurs anglais au milieu du XVIIIe siècle, et sera théorisée par Edmund Burke²⁰³ en 1757 dans son ouvrage *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*. Décrire la montagne de cette manière et dresser ces tableaux sublimes de paysages et des spectacles de la nature alpine n'a rien d'original à la fin du XVIIIe siècle, à deux grandes nuances géographiques près. En effet, ce type de description concernait très majoritairement la basse et moyenne montagne, surtout celle de Suisse, or Guettard décrit les hautes montagnes dauphinoises. On retrouve également la confusion des sentiments entre l'horreur d'un côté, le beau et l'agréable de l'autre, que Guettard avait ébauché dans sa description du Désert de la Grande Chartreuse. Cet oxymore « belles horreurs », tend à montrer qu'il ne sait pas exactement comment percevoir l'espace, et qu'il superpose les préjugés négatifs des siècles précédents et la vision nouvelle, positive, qui s'élabore à la même période que ses voyages. Néanmoins, ses considérations intimes lors de ses ascensions semblent le pousser à dépasser l'ancienne vision des montagnes qu'il s'était forgée au travers de ses lectures : « Qui considère les hautes montagnes sous ce dernier aspect [beau et plaisant], ne craint point de s'y engager & de s'exposer aux dangers en les gravissant ». Perception personnelle ou écriture suivant un éventuel modèle codifié de

²⁰¹ Par « pittoresque alpin », nous entendons les objets et vues particulières aux montagnes qui cristallisaient les descriptions des voyageurs dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. C'est-à-dire, la cascade, l'eau et les jeux de lumière. Nous avons déjà vu le recours de Jean-Jacques Rousseau à ces champs lexicaux pour décrire le Valais dans la *Nouvelle Héloïse* vingt ans plus tôt, (Chapitre 2).

²⁰² Le sublime, désigne généralement la grandeur et le paroxysme de la beauté. Dans notre cas, le sublime désigne également un mouvement ascensionnel : il n'est pas une qualité propre à l'objet mais le rapport dans lequel l'observateur se place en situation inférieure à l'objet étudié. Cet objet (ici les paysages alpins) le touche dans sa sensibilité en lui inspirant des émotions particulières, inexprimables.

²⁰³ (1729-1797), homme politique et philosophe irlandais.

description du paysage alpin chez les voyageurs de la fin du XVIIIe siècle ? Probablement les deux. Mais après avoir découvert et exploré les hautes montagnes du Dauphiné, d'un point de vue minéralogie et esthétique, Guettard diffusa ses découvertes à un vaste public étranger à la province, ceci grâce sa notoriété.

La haute montagne et la nature selon Villars

Confronter les descriptions de Guettard à celles de Villars est intéressant car ces deux savants ont eu un parcours opposé, donc une manière de percevoir ainsi que des préjugés esthétiques différents. Guettard est originaire du bassin parisien et découvre les paysages du Dauphiné lors de son voyage qu'il relate dans les textes que nous avons cité *supra*. A l'inverse, Villars est né et a grandi dans les montagnes du Champsaur. De plus, Guettard a suivi les enseignements des plus grands naturalistes français de son temps, alors que Villars est presque autodidacte. Parvenu sur un sommet dans l'Oisans au-dessus de la Bérarde Villars livre à son lecteur cette description :

Je ne puis exprimer l'espèce de ravissement et de surprise que présente un vaste horizon de plus de vingt lieux de rayons à pareille élévation. [...] On jouit d'un spectacle et d'un tableau d'optique qui ravissent et enchantent celui qui parcourt ces hauteurs. [...] les montagnes ordinaires deviennent des coteaux humiliés par les grandes montagnes ; les plaines enfin paraissent un autre monde perdu pour l'observateur. L'homme sur ces théâtres, sent mieux que jamais la petitesse de son être et la majesté des objets qui l'entourent. Il voudrait, dans ces moments, être tous yeux et tout esprit, pour jouir des objets qui le frappent dans toute la plénitude de ses facultés²⁰⁴.

Dans cette description on retrouve des notions similaires à celles développées par Guettard, comme l'optique, la majesté du paysage et des montagnes, la surprise, et le plaisir. La notion d'image méritant d'être décrite (« spectacle », « tableau », « théâtre ») est prépondérante, et tout comme Guettard, semble inviter le lecteur à venir en profiter. Alors que Guettard a recours à des descriptions grandiloquentes à la limite de l'hyperbole, Villars reste relativement simple dans sa description. Néanmoins les deux naturalistes expriment la même chose, l'exaltation de la beauté du paysage alpin et des montagnes, bien que Villars n'émette pas de réserve sur les dangers de la montagne (probablement du fait de sa plus grande connaissance et pratique du relief).

²⁰⁴ D. Villars, *Précis d'un voyage fait à la Bérarde en Oisans en 1786*, in *les Annales du département de l'Isère*, en 4 parties datées de janvier, février et mars 1809.

En 1791, dans le *Mémoire sur l'étude de l'histoire naturelle, et qui tend à établir qu'elle doit faire partie de l'éducation nationale*²⁰⁵, Villars exprime, derrière les remarques politiques dues au contexte de la Révolution, ses sentiments sur la nature dans les Alpes :

Qu'elle est belle cette nature, dans les Alpes ! Elle étoit jusqu'ici admirée & concentrée, pour ainsi dire, dans les cantons suisses, ainsi que la liberté ; mais bientôt les Anglois, ces fiers & anciens penseurs, viendront chez nous admirer cette liberté naissante. La nature jusqu'ici outragée par l'oubli disons mieux, par l'esclavage de l'ancien régime, les y attend, les y invite.

Son ressenti face à la nature dans les Alpes ne peut être exprimé plus clairement ! La comparaison des montagnes des Hautes-Alpes avec celles des cantons suisses confirme ce que nous avons dit plus tôt, c'est-à-dire que les Alpes suisses étaient les seules qui étaient jusqu'alors connues et recherchées pour leurs paysages, tandis que les montagnes du Dauphiné n'attiraient pas encore les voyageurs et « touristes ». De plus, son intuition sur la venue des anglais dans les Hautes-Alpes, s'est confirmée, car ce sont les alpinistes anglais qui ont gravi les premiers de nombreux sommets des Ecrins au cours du XIXe siècle.

Les naturalistes Guettard et Villars ont une vision proche de la nécessité d'étudier la montagne pour comprendre la nature et faire avancer l'histoire naturelle, ainsi qu'une perception similaire du paysage et de la nature alpine, bien que leurs descriptions diffèrent. La connaissance de leurs influences et de leurs relations dans les réseaux savants²⁰⁶, nous conduise à penser que leurs conceptions sont assez représentatives de celles des autres naturalistes parcourant les montagnes. Pour eux, l'histoire naturelle s'étudie dans les montagnes, et celles du Dauphiné se révèlent très intéressantes car elles n'ont pas encore été explorées sérieusement. Cependant le spectacle qu'offrent les montagnes et les paysages stimule leur sensibilité, exalte leurs sentiments, et leur âme est touchée par la beauté des paysages alpins, qu'ils n'avaient jamais pu voir auparavant.

²⁰⁵ D. Villars, *Mémoire sur l'étude de l'histoire naturelle, et qui tend à établir qu'elle doit faire partie de l'éducation nationale. A messieurs les administrateurs du directoire du département des hautes alpes. 25 octobre 1791*. Gap, chez J. Allier, 1791.

²⁰⁶ Dans les deux sens : qu'ils aient été influencés par les autres savants, ou qu'ils ont influencé d'autres naturalistes.

Partie 3

-

**Les usages de la montagne : la montagne vue et
pratiquée par les voyageurs**

Cette troisième et dernière partie concernera l'expérience et la vision des Alpes du Dauphiné chez le voyageur. Nous étudierons comment les voyageurs traversant le Dauphiné ont perçu les espaces alpins, de quelles manières ils ont distingué les montagnes par rapport aux représentations qu'ils en avaient. De plus, en faisant l'expérience des Alpes et de sa nature, le voyageur a également découvert un nouveau genre de vie, celui des habitants des Alpes. Dans le contexte de la philosophie de l'homme du XVIII^e siècle, nous verrons comment le voyageur a vu ces montagnards, vivant selon un mode fort éloigné de celui des villes.

Pour finir notre étude, nous nous pencherons sur la question du contexte culturel dans lequel un attrait pour la montagne a pu naître chez un large public, ainsi que les modes de diffusion des découvertes, amenant une vision positive de quelque uns à devenir un référent dans l'imaginaire d'un public cultivé. Nous étudierons également l'évolution des pratiques de la montagne, où comment le voyageur des dernières années du XVIII^e siècle fait des détours dans son itinéraire pour rechercher l'expérience de la montagne, alors qu'un siècle auparavant, il traversait les Alpes le plus vite possible.

Chapitre 7 – Le voyageur face aux montagnes du Dauphiné

Lors du chapitre précédent, nous avons pu entrevoir comment des naturalistes tels que Guettard et Villars ont perçu la haute montagne et les paysages qui se sont présentés à leurs regards. Bien qu'ils fussent des naturalistes, ils furent tout autant des explorateurs et des voyageurs. Cette dernière caractéristique positionne leurs récits aux côtés des autres sources de notre corpus, dites de voyageurs. En effet, tous les auteurs de notre corpus qui ont écrit sur les montagnes du Dauphiné, les ont parcourues ; mais ce sont les différences d'éducation, de conditions sociales, et surtout les disparités sur les motifs de leurs voyages qui rendent leur étude intéressante. A travers ces récits hétéroclites, nous allons essayer de comprendre, la manière dont ils ont appréhendé, étudié et compris les Alpes du Dauphiné, ainsi que la vision des montagnes qu'ils ont diffusé.

La découverte esthétique des montagnes

L'étude de récits de voyages à travers les Alpes aux XVIIe et XVIIIe siècles, fait ressortir une première caractéristique fondamentale : la montagne ne laisse pas indifférent, tous les récits comportent des descriptions des espaces traversés. Nous avons déjà vu que la majorité des voyageurs du Grand Tour au début du XVIIIe, décrivaient la montagne de manière péjorative selon un modèle traduisant l'incompréhension du paysage et les préjugés culturels de cette période. Qu'en est-il des descriptions de voyageurs dans les Alpes du Dauphiné durant les trente dernières années du XVIIIe siècle ?

Une nouvelle manière de décrire la montagne

Les récits que nous avons étudiés présentent tous la montagne sous un angle différent des siècles précédents. La montagne n'est plus un lieu effroyable et sans intérêt, qu'il faut traverser uniquement par nécessité et le plus rapidement possible ; c'est un lieu que l'on étudie, où l'on admire les beautés de la nature et où l'on ressent des émotions

nouvelles, différentes de la peur. L'Abbé Rossignol²⁰⁷, en 1804 décrit ainsi la Vallouise, par le biais de lettres dans lesquelles il relate les impressions de ses trop rares voyages dans sa terre natale :

Nous étions à la belle saison, celle du Sud [la montagne] me présenta un spectacle des plus pittoresques et des plus ravissants. [...] J'étois, comme je l'ai dit à cheval ; je ne pouvois détacher mes yeux d'un coup d'œil aussi ravissant²⁰⁸.

Dans les sept lettres qui composent son ouvrage, l'Abbé Rossignol offre des descriptions de l'espace, de la nature et de ses phénomènes (une longue lettre est consacrée aux avalanches) mais surtout des mœurs des vallouisiens. Ses descriptions sont fondées sur les mêmes principes stylistiques que ceux employés par Guettard, c'est-à-dire qu'il cherche à proposer des vues pittoresques à son lecteur et à le surprendre, focalisant son attention sur les mêmes objets, les cascades, les glaciers, les jeux de lumière et de contraste. Les seules descriptions négatives de son ouvrage concernent les mœurs des populations corrompues par la « Convention Nationale, horde infâme de philosophes ». Voulant probablement encenser sa terre natale, l'Abbé n'est sans doute pas objectif, mais la subjectivité de ses descriptions en fait tout leur intérêt.

M. Carrère²⁰⁹, dans sa *Descriptions de la province de Dauphiné*²¹⁰, a consacré des descriptions aux montagnes :

Depuis le bassin où le Rhône coule et ce, jusqu'au sommet des Alpes, le coup d'œil en est imposant et majestueux. [...] Les glaces et les neiges dont les sommets des montagnes sont couvertes, font un contraste singulier avec les superbes tapis de verdure qui couvrent les sommets des montagnes voisines ou des parties très élevées des mêmes montagnes. Des prairies plus ou moins étendues, émaillées de toute sorte de fleurs, arrosées par une infinité de ruisseaux d'une eau froide et cristalline, dédommagent des peines qu'on a eu pour y parvenir.

²⁰⁷ (1726- ?), Jésuite et savant, il fut professeur au collège d'Embrun, et resta à Embrun après la suppression de la Compagnie de Jésus. Ses *Lettres sur la Vallouise*, furent écrites peu avant leurs publications, car l'Abbé Rossignol fustige le Concordat dans son ouvrage. Il avait donc un âge avancé (plus de 75 ans).

²⁰⁸ Abbé Rossignol, *Lettres sur la Vallouise*, Turin, Ignace Soffeti, 1804.

²⁰⁹ Nos recherches se sont révélées totalement infructueuses pour savoir qui était M. Carrère.

²¹⁰ *Description de la province de Dauphiné*, manuscrit de la bibliothèque municipale de Grenoble, 363 Pages. Un autographe en première page indique qu'un libraire parisien a prêté ce manuscrit à un dauphinois en octobre 1791. De plus, ce manuscrit s'insère dans un ensemble représentant un *Voyage pittoresque à travers la France*, un ouvrage sûrement encyclopédique car Carrère dans la partie consacrée au Dauphiné, décrit aussi bien le paysage, les institutions politiques et religieuses, que l'histoire naturelle, etc.

Puis décrivant le Grésivaudan :

La plus grande partie de ce canton [du Grésivaudan] est couverte de montagnes, dont la plupart sont très élevées, très escarpées, et couvertes presque toujours de neige. Il y en a quelques-unes cependant qui présentent des sites intéressants et des vues pittoresques.

Il s'intéresse particulièrement aux cascades et aux torrents :

Les montagnes qui séparent le Grésivaudan de la Savoie sont remarquables par la quantité de belles cascades qu'on y trouve, et qui se multiplient de tous côtés sous des formes infiniment variées.

Après cet éloge de la beauté des montagnes dauphinoises, Carrère fait une description réaliste de la montagne inhospitalière, rude et dangereuse :

Ces montagnes sont devenues et deviennent de jour [en jour] moins belles et moins intéressantes ; les pluies fréquentes, les foudres d'eau, les fontes des neiges, les dégorgements des lacs, les inondations qui en sont la suite, les ravages des torrents, les éboulements des rochers [...] sont autant de causes de la dégradation de ces montagnes et ces causes se renouvellent souvent.

Après avoir fustigé les formes spectaculaires que peut prendre l'eau en montagne, alors même que les cascades l'émerveillaient quelques lignes auparavant, il affiche ses préférences pour la plaine :

Les beautés des plaines du Dauphiné dédommagent de l'un peu triste et fatigant des montagnes, de leur aridité, de leurs rochers, de leurs précipices et de leur glace ; la nature s'y présente sous une autre forme [en plaine], elle y étale ses richesses d'un genre différent et plus agréable.

Le récit de Carrère est clairement composé de deux discours opposés. Il semble admirer la beauté des paysages et des montagnes, en les décrivant de la même manière que Guettard, Villars ou l'Abbé Rossignol. Il s'intéresse aux mêmes singularités du paysage (prairie, cascades, glaciers, contrastes), de plus son style est identique : son œil cherche à fixer des « tableaux » ou « vues » pittoresques. L'originalité de son récit réside dans son double discours : après une description admirative des montagnes, il fait part de sa conception négative à vis-à-vis d'elles et de sa préférence pour la plaine. Ce changement de perception peut s'expliquer par deux facteurs : soit par la « mode » culturelle et littéraire²¹¹ l'incitant à

²¹¹ Claudine Lacoste, *Les Alpes romantiques*, t. 1. Genève, Slatkine, 1981. P. 7.

décrire la montagne selon la vision communément admise, opposée à ses considérations et son sentiment personnel, soit par l'influence du climat sur la perception de l'espace.

Ce double discours se retrouve dans le poème qu'écrivit Madame Laugier de Grand Champ sur la route de l'Oisans entre Briançon et Grenoble²¹² en 1787. L'influence du contexte du voyage est d'une grande importance : en effet l'époux de Mme Laugier de Grand Champ, qui était officier à Briançon vient de décéder et elle doit se rendre à Grenoble ; ses sentiments influent amplement sur sa perception du paysage, ainsi que le climat. Son poème descriptif en vers contient des descriptions reflétant la beauté des paysages comme les horreurs des montagnes. Pour Claire Eliane Engel, Mme Laugier de Grand Champ fut « partagée entre ses goûts personnels, qui lui faisaient haïr les 'lieux sauvages' des abords du Lautaret, et ses modèles littéraires qui lui ordonnaient de les admirer, elle choisit le compromis habituel, parla de la Bergère des Alpes, condamna les sommets et vit dans les vallées les 'délicieux azyle' de l'Age d'Or »²¹³. Il apparaît que le long passage descriptif faisant surgir l'horreur des montagnes se situe pendant l'hiver :

Mais quand du sombre hiver la saison odieuse
Viendra dépouiller des beaux lieux,
Qu'ils seront différents ! Leur surface neigeuse ;
Du voyageur surpris attristera les yeux ;
Il n'apercevra plus qu'un assemblage immense
De glaçons entassés qui menacent les Cieux

A l'inverse, les vers enthousiastes décrivant les sommets se situent en été et au printemps. Dans les vers révélant la beauté des montagnes, l'auteur décrit essentiellement les mêmes éléments que les autres voyageurs de notre corpus, c'est-à-dire, les cascades, glaciers, mais elle semble accorder plus d'intérêt aux fleurs. Le poème de Mme Laugier de Grand Champ tend à se rapprocher des récits de Guettard ou de M. Carrère où sont décrites les mêmes singularités du paysage alpin, et où les montagnes du Dauphiné et la nature alpine sont « Tantôt affreuse, tantôt belle »²¹⁴.

²¹² Laugier de Grand Champ, « Description de la route de Briançon à Grenoble, par le mont de Lautaret, le Mont de l'An et l'Oisans », in *Recueil amusant de voyage en vers et en prose, faits par différents auteurs, auquel on a ajouté un choix d'épîtres, comtes et fables morales qui ont un rapport aux voyages*. Seconde édition, Tome VII. P. 348-357. Paris, Nyon l'ainé. 1787

²¹³ C-E Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*, Chambéry, 1930. P. 31.

²¹⁴ Laugier de Grand Champ, *op. cit.*

Un changement de sensibilité à l'égard du paysage alpin

L'idée d'un changement de sensibilité des voyageurs à l'égard du paysage alpin est-elle pertinente dans le Dauphiné ? Un changement de sensibilité s'était esquissé dans les esprits éclairés depuis le début la première moitié du XVIIIe siècle, mais ce changement concernait les montagnes « agréables » suisses. C'est-à-dire les basses et moyennes montagnes, où les conditions naturelles sont davantage favorables à l'homme. Daniel Mornet, dans son ouvrage *Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*²¹⁵, fait ressortir cette tendance dans les comportements et la culture française de la seconde moitié du XVIIIe siècle. La nature sauvage devient attractive, les sentiments et descriptions pittoresques développés dans la production littéraire font d'une certaine manière, rêver les lecteurs en esquissant un paysage et une nature idéale, propice aux réflexions philosophiques et sentimentales. Or la réalité est à nuancer, les descriptions pittoresques présentent une nature alpine sous son meilleur éclat, alors que les variations climatiques, se manifestant souvent avec violence en montagne, peuvent considérablement changer son aspect. La nature devient hostile et dangereuse par la rigueur de son climat, et impressionnante par l'ampleur des phénomènes naturels. Cette caractéristique climatique a pu surprendre le voyageur qui s'attendait à retrouver les tableaux décrits dans ses lectures, et ainsi faire émerger en lui une vision plus personnelle, influencée par les préjugés des siècles précédents à l'égard des montagnes, comme ce fut le cas pour M. Carrère ou Mme Laugier de Grand Champ.

Pour l'immense majorité des voyageurs, la montagne est toujours limitée à un décor pittoresque. Les voyageurs qui se rendent dans les montagnes dans le seul but d'observer la nature alpine accordent leurs préférences aux massifs suisses (l'Oberland bernois et le Valais) ou à Chamonix et ses glaciers. Les pratiques « touristiques » ne semblent guère se développer en Dauphiné, du moins dans un premier temps. En effet, l'influence de Rousseau est vivace, les voyageurs désirent marcher sur les pas de ses personnages et admirer les vues qu'il a décrites. Or aucune œuvre de cette envergure n'a eu le Dauphiné pour décors, les montagnes dauphinoises ne possèdent donc pas de référent de voyage, sauf peut-être la *Bergère des Alpes* de Marmontel²¹⁶, publié en 1766. L'histoire est

²¹⁵ Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J-J Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Hachette, 1907.

²¹⁶ (1723-1799), encyclopédiste, philosophe et homme politique français.

située: « Dans les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie »²¹⁷, donc à la frontière entre le Dauphiné et la Savoie. Ce récit qu'évoque Laugier de Grand Champ dans son poème, est axé autour des thématiques de l'amour et de la morale ; la trame de l'histoire est assez proche de celle de la *Nouvelle Héloïse*, mais les montagnes savoyardes n'en sont que le décor. Une autre explication possible au désintérêt des « pré-touristes » pour les massifs dauphinois est la position de ses glaciers. En effet, les glaciers dauphinois, dont les plus impressionnants semblaient être ceux du Mont de Lans et de la Bérarde en Oisans²¹⁸, sont très difficiles d'accès. Villars parviendra à les atteindre mais pas Colaud de la Salcette²¹⁹. A l'inverse, l'accès relativement aisé et la médiatisation dès les années 1740 des glaciers de Chamonix leur octroya le privilège de devenir le lieu incontournable pour quiconque désirait observer un glacier.

D'une certaine façon, dans l'imaginaire des contemporains, les Alpes se résument aux massifs suisses et les glaciers à ceux de Chamonix. Cette tendance a eu pour effet d'éclipser les autres massifs alpins, le Dauphiné comme d'autres ailleurs, et peut expliquer les nombreuses similitudes dans les descriptions. Sur ce point on peut se poser la question de la représentativité des sources, mais elles tendent à nous apprendre que malgré une certaine forme d'incompréhension face aux hautes montagnes du Dauphiné, les voyageurs, en essayant de conformer leurs perceptions au modèle suisse, s'interrogent sur les paysages alpins du Dauphiné et commencent à les considérer sous une approche nouvelle. Derrière les considérations esthétiques en vogue, une authenticité dans la sensibilité des voyageurs quant aux hautes montagnes dauphinoises est en train d'éclorre. Toutefois dans les dernières années du XVIIIe siècle, cette sensibilité envers la nature alpine n'en est qu'à ses prémices, et peut être analysée comme le prolongement logique du sentiment des élites françaises face aux tableaux de la nature.

²¹⁷ Il est fort possible que la vallée dont parle Marmontel soit la « vallée » de Valloire, situé sur le versant nord du col du Galibier. Colaud de la Salcette désira fortement voyager et voyagea sur cette route, mais il ne fit aucune référence à la *Bergère des Alpes*.

²¹⁸ Selon Villars et Colaud de la Salcette.

²¹⁹ (1752-1838), avocat au Parlement du Dauphiné, il sera préfet et député de la Creuse durant l'Empire. Dauphinois de souche, il fut proche du milieu savant grenoblois et administrateur de l'Académie delphinale. Il effectua un voyage en compagnie de trois amis dans l'Oisans et la Maurienne en septembre 1784, mais son récit n'était à la base que des notes de voyages qu'il ne destinait pas à publier. Ses notes ont néanmoins été publiées en 1888 par A. Masimbert dans l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*.

La montagne dans la construction du mouvement romantique

Sans expliquer la naissance du mouvement romantique²²⁰, nous allons néanmoins étudier brièvement le rôle et la place que la découverte des montagnes a joué dans la création de la conscience romantique. En effet, plusieurs thèmes indissociables du romantisme se retrouvent et se rejoignent dans la pratique du voyage à travers les Alpes : l'expérience et le vécu, la recherche d'émotions et de sentiments, ainsi que le caractère excessif de la nature. Nous avons pu le constater, sillonner les Alpes constitue une réelle expérience durant laquelle les facultés sensibles et émotionnelles du voyageur sont soumises à une confrontation directe avec une nature « extrême » de par ses beautés ou ses « horreurs ». Les paysages alpins ne laissent pas indifférent le voyageur, ils éveillent des émotions, telles que le sublime, la joie ou la mélancolie, mais aussi l'admiration, le dégoût ou la surprise, face à la grandeur démesurée des montagnes, selon les personnes qui les contemplant ou les illustrent. Tout dans les Alpes est plus grand, plus beau ou plus effrayant, et c'est par ce caractère excessif que les romantiques et préromantiques ont senti dans la montagne un thème privilégié. Dès le milieu du XVIIIe siècle, plus précisément en 1739, Thomas Gray, un jeune anglais traversant les Alpes sur le chemin de son Grand Tour écrivit dans une de ses lettres ses impressions quant à la route menant à la Grande Chartreuse :

Pas un précipice, pas un torrent, pas une falaise qui ne soient pénétrés de religion et de poésie. Il y a certains paysages dont la majesté terrible rendrait croyant un athée sans l'aide d'autres arguments... Vous avez la mort constamment devant les yeux mais sa présence est assez lointaine pour impressionner l'esprit sans l'effrayer²²¹.

Pour Claire-Eliane Engel, « cinquante ans de littérature et presque tout le romantisme se trouve en germe dans ces mots »²²². L'aspiration des romantiques à vivre des émotions extrêmes les a incité à rechercher dans la montagne de nouvelles inspirations ou un nouveau tremplin pour leur imaginaire. Dans cette continuité, le thème de la montagne comme lieu d'expérience des sentiments et comme source d'inspiration, est d'une certaine

²²⁰ Sur ce sujet, voir Alexander Minski, *Le préromantisme*, Paris, Armand Colin, 1998, et Georges Gusdorf, *Les sciences humaines et la pensée occidentale, t. VII : Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976.

²²¹ Cité par Claire-Eliane Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*, Chambéry, Dardel, 1930. P. 84.

²²² C-E Engel, *op. cit.* P. 84.

façon à rapprocher à l'attrait des auteurs romantique pour l'exotisme²²³, en particulier pour l'Orient.

En plus du genre d'écriture distinctif du récit de voyage, il existe une seconde spécificité du mouvement romantique à l'égard des montagnes. Effectivement, d'une manière générale, la montagne glisse de son rôle de décors pittoresques, à celui de sujet d'écriture inséparable de l'action d'un récit. En effet, dans la *Nouvelle Héloïse* ou la *Bergère des Alpes* par exemple, la montagne est un décor visant à émouvoir et à donner un caractère exotique au récit, avec laquelle les personnages n'interagissent pas²²⁴. A l'inverse certains écrivains romantiques insisteront sur les interférences entre la nature alpine et les sentiments ressentis, comme ce fut le cas pour Chateaubriand, Nodier ou Balzac²²⁵. Pour Claudine Lacoste « il n'existe pas de thème romantique absolument analogue à celui des Alpes, c'est-à-dire un thème où l'imbrication de la réalité vécue et de la littérature soit aussi étroite, où l'expérience vécue puisse être volontairement tentée pour devenir objet d'écriture, c'est-à-dire un thème qui touche un si large public et détermine un aussi vaste engouement »²²⁶. Mais notre étude s'arrête aux deux premières décennies du XIXe siècle, or c'est durant cette période que s'élabore le programme romantique et que s'achève une première phase dans la découverte esthétique (mais aussi géographique et scientifique) des Alpes occidentales. Certains auteurs romantiques firent l'expérience des Alpes dès les premières années du XIXe siècle, on peut citer l'exemple du Montenvers où Goethe, Chateaubriand, les britanniques Shelley et Lord Byron, mais aussi Charles Nodier, Victor Hugo ou Alexandre Dumas dans les années 1820, ont pu admirer les glaciers de Chamonix et le Mont-Blanc²²⁷.

Même si la montagne a eu une importance dans la construction du romantisme, elle ne fut curieusement pas un thème particulièrement développé dans la production littéraire. Mais paradoxalement, le tableau d'inspiration romantique le plus emblématique et sûrement le plus connu du grand public, *Le voyageur au-dessus de la mer de nuage*²²⁸,

²²³ Voir chapitre 9 pour une étude de la montagne comme source d'exotisme.

²²⁴ Sauf peut-être, lorsque Rousseau fait interagir les effets de l'altitude sur l'état d'esprit de Saint-Preux. Lettre XXIV.

²²⁵ C. Lacoste, *op. cit.*

²²⁶ C. Lacoste, *op. cit.* P. 10.

²²⁷ Yves Ballu, *Le Montenvers, écrin de la Mer de Glace*, Veurey, Edition le Dauphiné, 2008. P. 20-23.

²²⁸ Voir annexe 6.

fut peint par Caspar David Friedrich²²⁹ en 1817-1818, et représente un voyageur contemplant les montagnes. A notre sens, cette œuvre résume l'ensemble des perceptions esthétiques ainsi que les considérations émotionnelles qu'ont sans doute eu les premiers auteurs et peintres romantiques en montagne.

Analyse comparative : l'exemple de l'Oisans dans les années 1780

Le voyage en Oisans

Cette étude comparative s'appuiera sur quatre récits de voyages²³⁰ relatant le périple de personnes de conditions différentes, mais effectuant la même route, dans un espace chronologique restreint, entre 1784 et 1787. De plus tous ces voyages se sont déroulés aux mois d'août ou de septembre, sauf peut-être celui de Mme Laugier de Grand Champ, car la date n'est pas précisée. Comme nous l'avons précisé dans le chapitre 3, la route traversant le massif de l'Oisans par la vallée de la Romanche, est l'un de principaux axes du Haut-Dauphiné, et permet de relier Grenoble à Gap et Briançon, ainsi que la Provence et l'Italie (par le col du Montgenèvre). Du fait de la difficulté de cette route (franchissement du col du Lautaret à 2058m d'altitude), il existe une route secondaire, passant par La Mure, Corps, et le Champsaur ; mais qui rallonge le voyage de quelques jours. Néanmoins, les spécificités géographiques et physiques de l'Oisans en font un massif mal connu et peu accessible. Pour d'Hellancour, « Ce pays manque de débouchés et n'a que des communications difficiles et très souvent interrompues avec les plaines du Dauphiné et le reste du monde »²³¹. C'est pour cette raison que le rédacteur des *Annales du département de l'Isère*, publia le récit de Villars en 1809 :

Ce précis contient des faits très remarquables sur un point de ce département qui, quoique habité, est cependant rarement visité, et se trouve pour ainsi dire séparé du reste des hommes. On peut donc lire qu'avec intérêt les observations relatives à l'état des lieux et aux mœurs de ses habitants²³².

De la même manière, Colaud de la Salcette a désiré se rendre en Oisans pour s'instruire et découvrir cet espace particulier et mal connu :

²²⁹ (1775-1842), peintre romantique allemand.

²³⁰ Voir annexe 7, pour une carte des itinéraires empruntés.

²³¹ D'Hellancourt, *op. cit.*

²³² *Les annales du département de l'Isère*, n°8, mercredi 18 janvier 1809. P. 1.

Il nous communique [un naturaliste amateur du Bourg d'Oisans] également quelques notes sur ce pays que nous négligeons puisqu'il nous avoisine, mais qui mérite sans doute d'être plus sérieusement observé, à mesure qu'on s'aperçoit combien il est intéressant à connaître. Tout homme curieux des grands ouvrages de la nature, soit minéralogiste, agriculteur ou botaniste, tout voyageur enfin ou habitant quelconque du Dauphiné, qu'il n'aille rien chercher évidemment ailleurs sans avoir vu l'Oisans²³³.

Nous avons pu dégager trois types de motivations qui ont amené les voyageurs de notre corpus à travers l'Oisans : le voyage d'exploration à but scientifique, le voyage pour le plaisir et l'instruction, et la nécessité du voyage pour des raisons autres. Dans le premier cas, nous pouvons ranger l'exploration botanique²³⁴ de Dominique Villars et le voyage minéralogique²³⁵ de d'Hellancourt²³⁶. Toutefois le voyage de d'Hellancourt ne suivit pas exactement la même logique que celui de Villars, car il cherchait à découvrir de nouveaux filons miniers en plus d'établir la composition minéralogique des montagnes de l'Oisans. Dans le second cas, le voyage pour le plaisir et l'instruction, nous pouvons classer le voyage²³⁷ de Colaud de la Salcette et de ses amis parlementaires. Leur voyage s'apparente aux pratiques du voyage d'instruction que l'on peut rapprocher, dans la mesure du possible, des pratiques du Grand Tour, ainsi que de pratiques « touristiques », qui émergent à la fin du XVIIIe siècle. Mais ce type de motivation est encore marginal pour sillonner les montagnes du Dauphiné dans les années 1780. Le voyage²³⁸ de Mme Laugier de Grand Champ, qui, partant de Briançon où elle résidait, se rendait à Grenoble suite au décès tragique de son époux rentre dans le dernier cas, le voyage par nécessité. La confrontation de ces récits va nous permettre de constituer un exemple concret des perceptions et des visions des hautes montagnes du Dauphiné, qu'ont pu avoir des voyageurs d'origines diverses.

²³³ Joseph Claude Colaud de la Salcette, « De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier » 1784. In *le Journal de la société des touristes du Dauphiné*, 1880. P. 200.

²³⁴ Dominique Villars, « Précis d'un voyage fait à la Bérarde en Oisans en 1786 », in les *Annales du département de l'Isère*, en 4 parties datées de janvier, février et mars 1809.

²³⁵ Antoine Marie Lefebvre d'Hellancourt, « Observations minéralogiques faites dans le Dauphiné, depuis la source de la Romanche, jusqu'à la plaine de l'Oisans, en août et septembre 1785 » in *Journal de Physique*, Janvier 1786.

²³⁶ (1759-1813), minéralogiste et ingénieur des mines français, il fut l'un des premiers diplômés de l'Ecole des Mines, créé par le minéralogiste Balthazar Sage. Il devint par la suite inspecteur général et président du conseil général des mines.

²³⁷ Colaud de la Salcette, *op. cit.* P. 190-222.

²³⁸ Laugier de Grand Champ, « Description de la route de Briançon à Grenoble, par le mont de Lautaret, le Mont de l'An et l'Oisans », in *Recueil amusant de voyage en vers et en proses, faits par différents auteurs, auquel on a ajouté un choix d'épîtres, comtes et fables morales qui ont un rapport aux voyages*. Seconde édition, Tome VII. P. 348-357. Paris, Nyon l'ainé. 1787

La découverte personnelle de l'Oisans

Le premier constat que nous pouvons établir à partir de ces récits est sûrement indissociable de tous récits de voyage ayant un objectif particulier, c'est-à-dire dans lequel le voyageur se focalise principalement sur ce qu'il était venu étudier. Ainsi d'Hellancourt se concentre sur les minéraux et les possibilités d'implanter des mines et Villars se focalise sur les différentes variétés de plantes. Colaud de la Salcette s'était, quant à lui, rendu dans l'Oisans pour quitter Grenoble, mais surtout pour tout voir, tout observer et découvrir personnellement ce lieu. En effet, il écrit tout au long de ses notes de voyage son envie de se confronter aux montagnes, particulièrement au Galibier et aux glaciers du Mont de Lans, et d'observer les productions de la nature (minéraux et plantes)²³⁹. Son récit décrit pratiquement tout ce que perçoit son œil, jusqu'aux plats servis dans les auberges et le confort des lits dans lesquels il dort. Madame Laugier de Grand Champ est la seule qui voyage par nécessité et son itinéraire ne quitte pas la route en fond de vallée, tandis que d'Hellancourt, Villars et Colaud de la Salcette s'écartent de la route et cherche à gravir des montagnes.

Nous pouvons maintenant nous poser la question primordiale de la perception de l'espace et des considérations esthétiques des voyageurs à l'égard de l'Oisans. Mis à part le récit de Mme Laugier de Grand Champ que nous avons étudié en début de chapitre, il apparaît au travers des autres récits que l'Oisans ne semble pas être considéré comme un lieu recelant de « sublimes horreurs », ni même tout simplement « d'horreurs ». D'Hellancourt ne s'attarde pas à décrire la nature et les paysages environnants, une de ses rares impressions concerne l'eau : « la vue s'arrête de temps en temps avec étonnement & admiration sur des cascades et des chutes d'eau »²⁴⁰. L'origine professionnelle de son voyage en qualité d'ingénieur des mines l'a éventuellement conduit à ne pas partager ses considérations personnelles. Dans la même optique, Villars n'est guère plus disert dans ses descriptions des paysages et ses impressions, mais cela est peut-être dû à sa connaissance de l'Oisans, car il s'était déjà rendu à la Béarde quelques années auparavant accompagné de Guettard et Faujas de Saint-Fond. Par ailleurs, le récit de Colaud de la Salcette est dominé par le plaisir de contempler l'Oisans et la joie d'être constamment

²³⁹ Rappelons qu'il fut administrateur de l'Académie delphinale et probablement ami de Villars puisqu'il l'aurait accompagné dans plusieurs voyages botaniques. A. Massimber, *Journal de la société des touristes du Dauphiné*, 1880. P. 191.

²⁴⁰ D'Hellancourt, *op. cit.*

surpris par la nature. Le mode de rédaction de son récit, fait de notes de voyages personnelles : « il nous faut cependant écrire, car, dîmes-nous, sans cela, nous verrons tout et nous rappellerons de rien »²⁴¹, l'a peut-être incité à utiliser un ton simple, délaissant les conventions stylistiques de l'époque. Nous pouvons donc admettre une certaine forme de sincérité dans son récit, or celui-ci ne présente qu'une seule description négative mais néanmoins mêlée de curiosité de la haute montagne, et elle concerne la Meije vue depuis les hameaux de la Terrasse et du Chazelet, au-dessus de la Grave :

Nous arrêtant à la Grave, il nous prit fantaisie de voir le revers de la montagne au bas de laquelle ce village est situé : nous eûmes alors toutes ces horreurs en face ; chaque pas que nous faisons nous en faisait découvrir de nouvelles : ce n'était que masses énormes placées en bancs les unes sur les autres ; celles qui étaient différemment construites, mais d'une manière moins régulière, et pour le moins aussi frappantes ne ressemblent pas mal à des débris immenses de vieilles fortifications que le temps aurait détruites. Je dominais sur tout ; j'eues voulu être au milieu de ces montagnes dont je n'étais séparé que par cette combe de Malaval, au-dessus de laquelle je m'étais si prodigieusement élevé que, du bord des rochers qui la rende presque impénétrable au jour, un pont d'une seule arche étroite aurait suffi pour m'y porter ; l'espace me parut si resserré que je cru n'avoir qu'un saut à faire pour y descendre, mais il eût été périlleux. Je jouis un instant de ce coup d'œil unique dont je serai toujours frappé²⁴².

Néanmoins ces « horreurs » ne semblent pas excessivement l'impressionner, et la curiosité l'emporte, puisque quelques temps après il désire se rendre de nouveau sur ces mêmes glaciers : « Nous avons en face et d'assez près ces glaciers inaccessibles dont nous brûlions d'approcher »²⁴³. A travers ses notes de voyages, Colaud de la Salcette donne surtout l'impression d'avoir voulu se souvenir d'un voyage agréable et instructif, pendant lequel la nature et les montagnes de l'Oisans l'ont surpris et fasciné à maintes reprises. Derrière la pluralité des discours de voyageurs sur l'Oisans dans les années 1780, semble se trouver une perception similaire de l'espace, où se mélangent des considérations esthétiques valorisantes et dévalorisantes de l'espace, ainsi qu'un mode de perception général assez proche. Tous les voyageurs ont conscience de se déplacer dans un lieu particulier, où tout est grand, les montagnes ainsi que les « horreurs » et les beautés de la nature. Le sentiment qui semble dominer les voyageurs est sans doute la surprise et l'admiration qu'ils éprouvent face à ces hautes montagnes du Dauphiné.

²⁴¹ Colaud de la Salcette, *op. cit.* P. 193.

²⁴² *Ibid.* P. 202.

²⁴³ *Ibid.* P. 204.

L'analyse comparative sur l'Oisans paraît assez représentative de l'ensemble des discours et des différentes perceptions qu'ont eu les voyageurs traversant les montagnes du Dauphiné. Les massifs dauphinois semblent être perçus de deux manières opposées, par les voyageurs au tournant des Lumières: une vision négative héritée des siècles antérieurs marquant les « horreurs » de la montagne et de la nature alpine, mêlée à une vision positive révélant les beautés de la nature et des reliefs. Hormis les voyageurs qui connaissaient et avaient déjà une pratique de la montagne, la coexistence des deux « modèles » d'écriture, mais aussi de compréhension et de perception du paysage, se retrouve chez de nombreux voyageurs, qui ne connaissaient la montagne que par leurs lectures avant d'y être directement confronté et d'en faire l'expérience. Toujours est-il que c'est durant cette période charnière du tournant des Lumières, que la perception des français à l'égard des montagnes, du Dauphiné comme ailleurs, est en train d'évoluer favorablement. Du rejet vers la compréhension et l'attrait, les « horreurs » des paysages alpins du passé deviennent des « sublimes horreurs », et tendent à se métamorphoser en « sublimes beautés » aux yeux des contemporains.

Chapitre 8 – La découverte des montagnards et de la vie dans les Alpes du Dauphiné

En parcourant les Alpes, les voyageurs ne se sont pas seulement contentés d'observer les paysages et la nature, leurs regards se sont également tournés vers les habitants de ces contrées isolées. Les premiers itinérants du Grand Tour qui s'écartaient des routes principales ou qui rentraient en contact avec des populations alpines faisaient déjà part au XVII^e siècle de leurs observations dans leurs récits de voyage. En effet, la montagne est, comme nous l'avons vu, un territoire considéré comme étant opposé à la plaine tant sur des aspects physiques que culturels ou esthétiques ; bien évidemment la culture et les modes de vies des voyageurs sont fortement éloignés de ceux des habitants des montagnes. A la fin du XVIII^e siècle, les sensibilités des voyageurs et des élites à l'égard de la montagne sont en train d'évoluer ; nous nous demanderons quelles étaient leurs perceptions des populations des Alpes qu'ils rencontraient durant leurs voyages, en comparaison des siècles antérieurs décrivant les montagnards comme mi-hommes, mi-animaux sauvages. Nous nous demanderons également quelles étaient les conceptions des voyageurs de la vie en altitude et des conditions de vie, dans ce cadre si particulier des montagnes.

Le portrait de l'homme des Alpes : entre rustre et philosophe

Lorsque les voyageurs traversant les Alpes rencontrèrent les populations résidant sur les montagnes ou dans les vallées alpines, ils ont bien évidemment constaté que ces autochtones suivaient un mode de vie bien différent du leur. En effet, vivre en milieu alpin est pratiquement l'opposé de vivre en milieu urbain. La confrontation à d'autres types de population engendre généralement chez le voyageur un jugement de valeur ethnocentré, or la culture des élites culturelles française du XVIII^e siècle, établit la ville comme supérieure à la campagne en tous points de vue. Nous nous intéresserons, avec toutes les nuances possibles, à deux figures principales d'hommes des alpes émergentes : le rustre et le philosophe.

Le paysan des montagnes vu comme un ignorant

Certains voyageurs insistent sur le caractère crédule, le peu d'instruction ainsi que le manque de culture des montagnards. Cela semble être la conséquence des clivages concernant l'accès à l'éducation et à la culture existant entre les villes et les espaces ruraux. Ce fait est d'autant plus vrai pour les espaces montagneux, encore plus isolés.. François Perrin Dulac²⁴⁴, dans *description générale du département de l'Isère* décrit ainsi les mentalités des paysans des Alpes :

Ils leur sont [aux habitants des plaines] de beaucoup inférieur sous les rapports moraux. Attachés généralement à leur routine, ils ne peuvent se décider à s'en écarter, quels que puissent être les avantages qu'on leur présente ; ils sont superstitieux et facile à tromper, dans tout ce qui ne touche pas directement leur intérêt²⁴⁵.

Villars, bien qu'originaire des montagnes, remarque de la même manière le caractère crédule et simple des paysans alpins : « Un d'eux nous entendant raisonner sur la nature des montagnes, nous demanda ingénument *si Dieu nous avait appris des secrets* »²⁴⁶. Dans un autre mémoire, il prévient également ses collègues naturalistes de faire attention aux conseils que leurs guides peuvent leur fournir, en insistant sur : « La méfiance qu'ils [les naturalistes] doivent avoir pour leurs guides, souvent peu instruits et presque toujours partisans du merveilleux »²⁴⁷. D'une façon similaire, le comportement de naturaliste du chevalier de Lamanon fut incompris par les paysans du Champsaur :

Nous rencontrâmes souvent des Paysans ; ils étoient étonnés de me voir chercher des cailloux avec attention. Ils interrogeoient mon Guide, qui leur répondoit : Ce Monsieur va à la chasse des pierres, & les suit à la piste depuis deux jours²⁴⁸.

²⁴⁴ (1767 – 1824), écrivain et fonctionnaire français. Après avoir voyagé trois années aux Etats-Unis d'Amérique, il rentre en France et obtient le poste de conducteur principal aux ponts & chaussées de Grenoble en 1805, grâce à la protection du préfet de l'Isère, Joseph Fourier. Le préfet lui délégua par la suite la mission d'effectuer une statistique du département de l'Isère voulu par le gouvernement. Puis il quitta le Dauphiné et occupa divers postes dans d'autres préfectures françaises.

²⁴⁵ François Perrin Dulac, *Description générale du département de l'Isère*, Grenoble, Allier - imprimerie de la Préfecture, 1806. 2 t. P. 193.

²⁴⁶ Dominique Villars, « Précis d'un voyage fait à la Bérarde en Oisans en 1786, » in *les Annales du département de l'Isère*, en 4 parties datées de janvier, février et mars 1809. P. 2.

²⁴⁷ « Mémoire sur la prétendue découverte d'un volcan éteint (dans le Haut Dauphiné), annoncé par M. Le Chevalier de Lamanon, dans ces feuilles, le 10 du précédent mois », texte original, in *Les affiches de Dauphiné*, Annonces, N°27, 7 novembre 1783.

²⁴⁸ Chevalier de Lamanon, *Mémoire litho-géologique sur la vallée de Champsaur et de la montagne de Drouveire dans le haut Dauphiné*. Paris, Hôtel Serpente, 1784. P. 17.

Ce décalage entre les voyageurs cultivés et les populations alpines s'explique par des différences de mentalités et de culture. En effet, les légendes et mythes alpestres, servant à expliquer les manifestations de la nature ou des phénomènes en montagnes, sont encore vivaces chez les populations autochtones. Résidant dans des lieux isolés en montagne, ils n'ont pas connaissance des théories scientifiques et philosophiques qui s'élaborent dans les villes, et ne vivent pas sur les mêmes plans culturels que les voyageurs. Paradoxalement, les réflexions philosophiques de quelques auteurs des Lumières vont créer et véhiculer un portrait totalement opposé du montagnard.

L'habitant des montagnes érigé en modèle

L'autre vision du paysan des montagnes est directement héritée des conceptions philosophiques et morales de certains écrivains comme Jean-Jacques Rousseau, liées aux représentations pittoresques des Alpes, en particulier celles de la Suisse. Pour certains philosophes, l'environnement dans lequel évolue l'homme influe sur son sens moral et peut le rendre bon ou mauvais. A partir des descriptions pittoresques de la Suisse présentant les Alpes comme un lieu idyllique et sublime, va émerger une figure de l'homme des Alpes comme un homme bon sous tous rapports, en harmonie avec la nature et vertueux, loin des artifices de la civilisation. L'abbé Rossignol présente ainsi les vallouisiens :

Du reste, la multitude, le peu d'aisance de la plupart, rendent les Vallouisiens, sobres, économes, laborieux, doux et humains. L'accent même, la prononciation chez eux annonce une sensibilité, un ton caressant, affectueux, que je n'ai vu au même degré, nulle autre part. La culture de l'esprit a pu y contribuer. Il n'étoit pas rare de voir à la charrue des cultivateurs qui avoient fait leurs cours de Philosophie²⁴⁹.

Dans une autre de ses lettres, il certifie ses impressions et décrit les vallouisiens comme très bien instruits :

Je doute qu'il y ait dans toute la France, une Communauté, un Canton, où l'écriture ait été aussi bien universellement cultivée que dans la Vallouise. [...] On m'a assuré qu'il sortoit tous les ans en hiver de la Vallouise quatre cens maîtres d'école, qui se répandoient dans la France méridionale. Cela me

²⁴⁹ Abbé Rossignol, *Lettres sur la Vallouise*, Turin, Ignace Soffeti, 1804. P. 7.

paroît bien fort ; je n'ose m'en faire garant. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nombre en étoit très considérable²⁵⁰.

Ces dires sont confirmés par F. Furet et J. Ozouf²⁵¹, qui établissent les Hautes-Alpes comme un des départements français ayant un des plus hauts taux d'alphabétisation (entre 70 et 80% pour la période 1786-1790). De même dans le département de l'Isère, le taux d'alphabétisation est plus élevé dans le sud du département que dans les plaines du nord.

Villars, quant à lui, insiste plus sur les qualités humaines et relationnelles des montagnards, même si il critique leur crédulité et leur simplicité d'esprit ; il leur accorde les mêmes vertus que l'Abbé Rossignol :

Les habitants de ce recoin isolé et caché, sont doux, affables, désintéressés, aimant leur patrie et exerçant de bonne grâce l'hospitalité. Ils ont un air confiant et paraissent plutôt surpris qu'inquiet sur le motif des voyageurs qui viennent les visiter. [...] L'amour de l'argent, qui rend aujourd'hui les voyages du Mont-Blanc difficiles, n'a pas séduit les habitants de la Bérarde. Il règne parmi eux une franchise et une union qui les font se prêter mutuellement des secours pour ramasser leurs récoltes et se préparer à un long hiver²⁵².

Ou encore, en faisant l'apologie de leur hospitalité :

Les mœurs des habitants leur intéressante & utile hospitalité, excitent l'imagination, inspirent l'enthousiasme, l'amour de l'humanité et la reconnaissance²⁵³.

Cette figure de l'homme des montagnes vertueux car vivant dans un environnement sain, proche de la nature et éloigné de la corruption des mœurs et des vices des hommes qui règnent dans les villes, coexiste avec la figure du montagnard rustre et peu cultivé à la fin du XVIIIe siècle. Il est possible de rapprocher ce double portrait de celui du « bon sauvage » des îles. En effet, la découverte de nouveaux mondes au XVIIIe siècle, tels les îles du pacifique et particulièrement Tahiti, îles paradisiaques et nouvel Eden²⁵⁴, a relancé l'interprétation des mœurs de ses habitants, perçus à la fois comme sous-hommes ou

²⁵⁰ Abbé Rossignol, *op. cit.* P. 14.

²⁵¹ F. Furet et J. Ozouf, *lire et écrire*, Editions de Minuit, Paris, 1977

²⁵² Dominique Villars, *op. cit.* P. 2.

²⁵³ Dominique Villars, « feuillet manuscrit sans titre n°21 », in « Mémoires sur des travaux divers », Bibliothèque municipale de Grenoble.

²⁵⁴ Voir sur ce sujet : Eric Vibart, *Tahiti : naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, PUF, 1987.

comme philosophes²⁵⁵. Mais que ce soit pour le « bon sauvage » ou pour le paysan alpin, la perception d'une population dépend surtout de ses propres conceptions et considérations. Il apparaît alors possible de faire une analogie entre les deux « modèles » de perception des Alpes, et ces deux principales figures de l'homme des Alpes, chez le voyageur.

En plus des considérations morales, un portrait anatomique du paysan alpin émerge. Ce portrait est similaire chez la grande majorité des voyageurs, et dépend encore une fois, des particularités de l'environnement alpin, de la vivacité de l'air et de l'activité physique quotidienne. Pour Villars, « Nulle part les hommes ne sont aussi robustes, ni les femmes aussi fécondes que parmi les vallées des Alpes »²⁵⁶. Perrin Dulac, remarque également cette particularité des paysans alpins :

Les habitants cultivateurs des montagnes sont généralement plus forts et mieux constitués que ceux de la plaine. La vivacité de l'air qu'ils respirent les met à l'abri de ces maladies de langueur. L'usage habituel des chemins escarpés, les fatigues inséparables de la culture, les rendent aussi plus agiles et plus vigoureux²⁵⁷.

Saussure est lui aussi impressionné par les aptitudes physiques développées par ces montagnards :

Il monta [un guide] donc en tout 2.300 toises et les redescendit dans l'espace de trente-six heures, et cela toujours chargé et sans prendre presque aucun repos. Ces mêmes montagnards nous surpassent par leur adresse dans les rochers, et par la force de leur tête au bord des précipices, autant que par celle de leur jarret. Ce ne sera donc pas à Chamouni que des gens élevés dans les villes pourront se vanter d'avoir devancé tous les guides, et d'être allés dans des lieux inaccessibles pour eux²⁵⁸.

Pour les voyageurs de la fin du XVIIIe siècle, l'homme des Alpes est différent du citadin ou du paysans des plaines, en bien ou en mal, moralement comme physiquement. Cette perception de l'autre comme différent de soi, peut s'expliquer par plusieurs facteurs : la différence de culture, les préjugés mais aussi l'observation. Le point de vue ethnocentré des voyageurs et leur culture au sens large, font que ces derniers se sentent supérieurs. De

²⁵⁵ Voir par exemple : Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, où Diderot derrière le cadre exotique critique la société et les mœurs européennes par rapport aux tahitiennes, en opposant les lois artificielles des hommes à celles de la nature.

²⁵⁶ Dominique Villars, *Mémoire contre la division des propriétés parmi les grandes montagnes*, ms, 1792, in « Mémoire sur des travaux divers », Bibliothèque municipale de Grenoble.

²⁵⁷ François Perrin Dulac, *op. cit.* P.185.

²⁵⁸ H-B de Saussure, *Voyage dans les Alpes*, Neuchâtel, Fauche, 1779-1796. Cité par Joëlle Rajat Rochas, *Du cabinet de curiosité au Muséum, les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble*, Thèse (sous la dir. De Gilles Bertrand), Grenoble II, 2006.

plus, les préjugés anciens au sujet de ces populations peuvent augmenter les projections négatives des voyageurs. Néanmoins cette image n'est pas incompatible avec celle du « mythe rousseauiste de l'heureux montagnard, vivant sainement près de la Nature, et loin des artifices de la civilisation »²⁵⁹. En effet, les idées reçues fondées et assimilées à partir de lectures peuvent également être positives et influencer le lecteur à percevoir et diffuser une image positive de l'homme alpin. En troisième lieu, l'empirisme de certains voyageurs les a amené à observer des qualités du montagnard, telles sa résistance, sa robustesse et son aisance à évoluer en altitude et sur terrain escarpé.

Vivre parmi les montagnes

Une vision idyllique de la vie en montagne

Il apparaît dans les descriptions et les portraits des habitants des Alpes, que les particularités des montagnes ont une influence considérable et définissent les hommes qui y habitent. De quelle manière le voyageur perçoit-il les conditions et les genres de vie dans les montagnes du Dauphiné ? Le mythe rousseauiste de l'heureux montagnard, est extrêmement lié au « mythe alpestre » d'une nature sublime et favorable à l'homme. D'après les voyageurs, les mœurs et les valeurs des populations des Alpes seraient donc étroitement liées et conditionnées par l'environnement dans lequel vivent les montagnards. Dominique Villars, bien qu'originaire du Champsaur, fait également ce lien, et explique aux citoyens des Hautes-Alpes, que malgré les désavantages des montagnes par rapport à la plaine, celles-ci recèlent de nombreuses autres richesses et vertus bénéfiques pour ceux qui y résident :

CITOYENS DES HAUTES ALPES !²⁶⁰ La nature, il est vrai, ne vous fit pas naître au sein des richesses ; mais elle vous fit grâce des vices & de la corruption qui les accompagnent : elle ne vous offrit qu'un sol aride & escarpé ; mais elle vous couvrit d'un ciel plus salubre & plus pur : les neiges éternelles que la nature mit en dépôt sur vos Alpes, comme pour abreuver les plaines, emportent avec elles le terreau fertile, qui devoir alimenter vos moissons ; mais ces neiges vous laissent & vous entretiennent une fraîcheur qui vous préserve de l'air infest du limon de la plaine. Les cîmes altières, qui couronnent vos sommets, isolent les nuages, attirent la foudre & l'ensevelissent avec la pluie

²⁵⁹ Numa Broc, *Les montagnes au siècle des Lumières*, Paris, édition du CTHS, 1991. P. 229.

²⁶⁰ En majuscule dans le texte.

dans leurs crevasses profondes : celles-là, pour vivifier les métaux dans leurs filons : celles-ci, pour alimenter les sources qui vont sourdes dans les continents. Les plaines offrent des vins & fruit délicieux à vos voisins ; mais l'air vif & pur que vous respirez, augment la flamme de la vie, ainsi que l'action de vos organes rend appétissants & salubres le gros pain & les racines qui sont votre nourriture : la nature, enfin, vous éloigna du centre, du choc, du tourbillon des affaires & du plaisir de dicter des loix, mais elle vous en confia le dépôt, vous les rendit plus agréables, en vous rendant plus dociles²⁶¹.

Toutefois cette perception de l'espace alpin comme lieu de vie agréable et équilibrant se retrouve peu dans les récits de notre corpus, excepté chez Villars et Rossignol, les deux seuls auteurs originaires de communautés alpines. A l'inverse, les autres voyageurs s'attardent plus à décrire les difficultés de la vie en montagne et la rudesse de la situation alpine en Dauphiné. Pour Numa Broc, des « montagnards heureux » il en existe, mais dans les montagnes suisses et savoyardes, car l'économie pastorale est bien mieux adaptée aux conditions naturelles²⁶². En Dauphiné, au dire de certains voyageurs, cela semble moins être le cas.

Une réalité bien plus contrastée dans le Dauphiné

Derrière les différences et spécificités entre chaque vallée, versant de montagne ou lieux décrits, les voyageurs remarquent surtout les conditions de vie difficiles et la servitude imposée par le relief et le climat auxquels les montagnards dauphinois sont soumis, ainsi que l'insalubrité dans laquelle ils vivent. Les populations paysannes vivant en petite communauté sont installées dans presque toutes les vallées et tous les pâturages abordables du Haut-Dauphiné. Pour Perrin Dulac, « les montagnes inaccessibles ou incultes sont les seules abandonnées »²⁶³. En résidant au cœur des montagnes, les montagnards doivent vivre selon les contraintes déterminées par la nature. Si pour Villars les « habitants sont presque tous propriétaires de quelque coin de terre, qu'ils cultivent pour fournir à leur nourriture »²⁶⁴, Carrère remarque leur infertilité : « La plupart des terres

²⁶¹ Dominique Villars, *Mémoire sur l'étude de l'histoire naturelle, et qui tend à établir qu'elle doit faire partie de l'éducation nationale*. Gap, chez J. Allier, 1791.

²⁶² N. Broc, *op. cit.* P. 229.

²⁶³ F. Perrin Dulac, *op. cit.* P. 72.

²⁶⁴ D. Villars, « Description du Valgaudemar », in *Bulletin de la société d'étude des Hautes-Alpes*, 1882. P. 191.

du Dauphiné sont naturellement maigres »²⁶⁵, mais aussi la difficulté à les entretenir : « elles sont exposées à être lavées fréquemment par les débordements des rivières, par la chute des torrents, par les arrosages souvent répétés ; elles cesseraient bientôt d'être fertiles si on n'avait le soin de les engraisser souvent »²⁶⁶. Aux dégâts causés par l'eau s'ajoutent les avalanches qui emportent régulièrement des habitations²⁶⁷, et celui du manque de bois. Pour d'Hellancourt, l'Oisans connaît une « disette extrême de bois dans tous ces environs, où les habitants même ne brûlent que de la fiente de bestiaux desséchée »²⁶⁸. Ce manque de bois assez paradoxal en montagne s'explique par l'étagement de la végétation²⁶⁹ et par la législation visant à réguler la déforestation, qui fut une des préoccupations centrales des agronomes de l'époque. Selon Carrère, dans ce contexte, la seule véritable ressource des montagnards est leur bétail :

On élève sur plusieurs montagnes du Dauphiné des bestiaux, des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres ; ils deviennent presque l'unique ressource des montagnards ; ceux-ci s'en nourrissent et vivent pour ainsi dire avec eux, lorsqu'ils sont comme ensevelis sous la neige. Dans la belle saison, ils tirent parti de leur lait qu'ils convertissent en beurre et en fromage²⁷⁰.

De plus Carrère relate la promiscuité entre hommes et animaux vivant ensemble pendant l'hiver lorsque les montagnes sont couvertes de neige ; de nombreux autres voyageurs noteront également cette singularité et ses conséquences.

Villars en tant que médecin décrit plus précisément l'habitat des paysans du Valgaudemar, et les conséquences néfastes sur la santé d'une telle promiscuité entre les paysans et leurs animaux :

Les habitations du Valgaudemar sont des chaumières peu élevées, n'ayant que le rez-de-chaussée, et souvent enfoncées dans la terre du côté de la montagne. La plupart de ces maisons sont éclairées par une seule fenêtre [...] L'appartement est fort étroit. Ces maisons communiquent par une porte avec l'écurie ; souvent elles n'en sont point séparées, de manière que tout concourt à les rendre très malsaines en temps de maladie par le défaut de renouvellement d'air [...] Tel sont les trous humides où ces malheureux alpicoles se renferment pendant trois ou quatre mois de l'hiver, et où ils respirent

²⁶⁵ Carrère, *description de la province de Dauphiné*, ms, Bibliothèque municipale de Grenoble, 1791. P. 261.

²⁶⁶ *Ibid.*

²⁶⁷ Abbé Rossignol, *op. cit.* P. 10.

²⁶⁸ D'Hellancourt, *op. cit.*

²⁶⁹ Dans les Alpes dauphinoises, au-dessus de 2 000 ou 2 500 mètres d'altitude selon le versant, les arbres ne se développent plus.

²⁷⁰ Carrère, *op. cit.* P. 263.

continuellement les exhalaisons de leurs corps, celles de leurs animaux et des choses nécessaires à leur subsistance²⁷¹.

A ces considérations médicales sur l'insalubrité des conditions de vie des montagnards durant l'hiver, s'ajoutent celles sur leur régime alimentaire. En effet, pour Villars, « La nourriture de ces habitants est des plus lourdes et des plus malsaines, comme dans la plupart des pays de montagnes »²⁷², mais ce qui semble choquer le plus les voyageurs est le manque de pain et le peu de viande présent dans l'alimentation des paysans. D'Hellancourt détaille ainsi les difficultés à produire du pain et à le consommer en Oisans :

La rareté du bois expose aussi ces habitants à manquer de pain. Ils récoltent sur quelques pentes les moins rapides des montagnes du bled sarrasin et de l'orge, et cette récolte suffit pour leurs provisions ; mais leur embarras est de cuire la pâte qu'ils ont formé avec ses grains. : Aussi quand ils ont pu amasser assez de bois ou de paille pour chauffer le four banal du village, ils cuisent du pain pour plusieurs années. J'ai goûté de leur pain cuit de deux ans, il étoit très compact et aplati comme les biscuits de mer, on est obligé de le casser avec un marteau et de le laisser tremper dans un liquide avant de pouvoir le manger²⁷³.

Perrin Dulac établit directement le lien entre l'alimentation et la condition des montagnards, il dépeint le régime alimentaire des paysans alpins de l'Oisans, qui semble être bien éloigné du sien :

Les habitants des montagnes vivent mal. Dans l'Oisans, ils sont souvent deux ou trois mois sans manger de pain. Ils y suppléent alors par des pommes de terre et du laitage. Dans les autres montagnes ils font du pain avec du seigle, de l'orge et de l'avoine, ne boivent presque jamais de vin à leurs repas et connaissent à peine l'usage de la viande²⁷⁴.

Mais l'impact de ces habitudes alimentaire sur la santé est nuancé par l'Abbé Rossignol, pour qui la viande n'est pas une denrée indispensable à une alimentation saine : en Vallouise, « On ne vit que de soupe, de laitage, de fruits ; l'usage de la viande y est rare ; et ils ne s'en portent que mieux. Les vieillards de quatre-vingt ans y sont assez communs »²⁷⁵. Les voyageurs rentrés en contact avec les populations alpines, rendent tous compte des difficultés et de la dureté de la condition paysanne en montagnes. Bien qu'ils formulent généralement un jugement issu d'une comparaison avec leurs propres conditions de vies,

²⁷¹ D. Villars, *op. cit.* P. 192.

²⁷² *Ibid.*

²⁷³ D'Hellancourt, *op. cit.*

²⁷⁴ Perrin Dulac, *op. cit.* P. 193.

²⁷⁵ Abbé Rossignol, *op. cit.* P. 9.

bien plus aisées en ville ou dans la plaine, les voyageurs découvrent une nouvelle manière de vivre dans les montagnes du Dauphiné.

La question des effets de l'altitude sur le corps et l'esprit

Alors que la haute montagne était réputée pour être hostile à la vie humaine, la découverte des populations alpines et de certaines de leurs pratiques en haute altitude comme la chasse au chamois ou l'extraction de cristaux, ainsi que la découverte physique des sommets par certains naturalistes ont amené les savants à remettre en question cette façon de penser. Les naturalistes dont la plupart, rappelons-le, étaient médecins, étudièrent ainsi les effets de l'altitude sur l'organisme humain lors de leur pratique de la haute montagne. En effet, certains naturalistes ressentaient un « mal de montagne » alors que d'autres se sentaient encore plus vigoureux que dans la plaine. Les symptômes de ce « mal des montagnes » étaient connus, une fatigue exacerbée, une difficulté à respirer, mais ses causes étaient loin d'être expliquées. Le contexte du développement de la physique et de la chimie contribua à donner des explications scientifiques sur l'origine de ce mal. A la fin du XVIIe siècle, le physicien irlandais Robert Boyle avait démontré expérimentalement que la raréfaction progressive de l'air provoquait la mort d'animaux²⁷⁶, mais les connaissances scientifiques ne permettaient pas de trancher sur l'origine de ce mal, entre raréfaction de l'air ou changement dans sa composition ; il en était de même sur les effets de l'altitude sur le moyen et long terme. Ainsi Saussure, lors de son séjour de dix-sept jours au Col du Géant²⁷⁷, chercha à approfondir ses observations physiologiques : « Il était intéressant d'observer quel serait sur nos corps l'effet d'un séjour prolongé dans un air aussi rare [...] M. Odier, docteur en médecine [...], m'avait donné quelques questions qui devaient servir de texte à mes observations »²⁷⁸. Le chevalier de Lamanon, dans son mémoire sur le volcan éteint du Champsaur, fournit également des indications sur sa forme physique à plus de 3 000 mètres d'altitude : « Je n'y ai éprouvé aucun malaise, aucune difficulté de respirer, non plus que les guides que j'avois avec moi »²⁷⁹, et Villars propose quelques éléments de

²⁷⁶ N. Broc, *op. cit.* P. 222.

²⁷⁷ 3 365 mètres d'altitude, ce col est situé dans le massif du Mont-Blanc à l'actuelle frontière franco-italienne.

²⁷⁸ H-B de Saussure, *op. cit.* Cité par N. Broc, *op. cit.* P. 225.

²⁷⁹ Chevalier de Lamanon, *op. cit.* P. 7.

réponses dans son *Précis d'un voyage fait à la Bérarde en Oisans*, où il met en relation l'altitude, l'effort fourni par le voyageur ainsi que sa condition physique.

En plus de ces préoccupations d'ordre physiologique, certains naturalistes s'intéressèrent aussi aux effets psychologiques de l'altitude et de la haute montagne, spécialement Villars qui, à plusieurs reprises dans ses mémoires fait mention de son ressenti en montagne. Cependant, nous sommes en mesure de penser que Villars exalte plutôt son bonheur d'être parmi ces montagnes qu'il apprécie sincèrement, puisque montagnard d'origine ayant parcouru tous les massifs du Dauphiné :

L'air & le climat des montagnes, inspirent une sorte d'enthousiasme que j'attribuerai à la vivacité de l'air et à l'élévation de ses régions & Guettard, à l'aspect étonnant de ces masses gigantesques qui grossissent les idées, comme les objets qui sont vus près de leur horizon²⁸⁰.

Ou encore, teinté d'observations physiologiques comparées à la plaine :

Ces masses énormes de granit qui s'élevaient souvent à près d'une lieue perpendiculaire, excitent en nous les sensations qui changent nos idées, notre manière d'être et affectent en bien ou en mal notre santé. Toutes les fonctions jusques au travail & au repos, s'y exécutent avec plus de rapidité que dans les plaines²⁸¹.

L'intérêt des voyageurs pour les montagnards et leurs mœurs est à contextualiser dans le débat qui occupa les philosophes des Lumières durant le XVIIIe siècle sur l'étude des liens qui unissent une société à son cadre physique et la question de l'influence du milieu géographique sur des groupements humains. Les voyageurs traversant les montagnes du Dauphiné, se sont rendus compte que le mythe de l'heureux montagnard s'applique mal aux communautés alpines du Dauphiné, vivant majoritairement dans des conditions très difficiles. Néanmoins les voyageurs ont été amenés à découvrir par eux même un genre de vie particulier, en même temps que les paysages et les montagnes du Dauphiné.

²⁸⁰ D. Villars, *Mémoire contre la division des propriétés parmi les grandes montagnes*, feuillet manuscrit n°19, in « Mémoires sur des travaux divers », Bibliothèque municipale de Grenoble.

²⁸¹ D. Villars, « feuillet manuscrit sans titre n°21 », in « Mémoires sur des travaux divers », Bibliothèque municipale de Grenoble.

Chapitre 9 – De l'intérêt grandissant pour les Alpes à l'apparition de pratiques « prétouristiques »

Les voyageurs qui traversent les Alpes se confrontent directement aux montagnes, mais qu'en est-il des personnes qu'ils ne les ont pas encore vues ? Ces dernières ont des représentations, faites à partir des descriptions qu'elles ont pu lire, par le biais d'imprimés, ou regarder, par le biais de peintures ou gravures, en plus des récits de voyages et des mémoires savants. Nous allons tenter d'expliquer à partir de quels facteurs des voyageurs qui n'avaient pas d'intérêts particuliers²⁸² à s'aventurer dans les Alpes s'y sont rendus, et en quoi les pratiques de ces voyageurs d'un genre nouveau tendent à se démarquer des pratiques traditionnelles du voyage dans les Alpes.

Un engouement nouveau pour la montagne

La montagne comme source d'exotisme

L'un des principaux facteurs qui puissent expliquer l'intérêt porté par une partie cultivée des élites européennes aux Alpes, se trouve dans l'attrait des hommes du XVIIIe siècle pour tout ce qui concerne l'exotisme. Le dictionnaire de l'Académie française, définit le terme exotique comme « Relatif à un pays étranger, généralement lointain ou peu connu, présentant d'évidentes différences avec celui qui sert de référence »²⁸³. Au regard des chapitres précédents, cette définition s'applique parfaitement pour caractériser la montagne du point de vue de la majorité des voyageurs. En effet, même si les Alpes ne sont pas lointaines pour les voyageurs européens, elles leurs sont peu connues, et sont considérées sur le plan culturel comme l'opposé de la plaine, qui sert alors de référence avant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Encore une fois, l'analogie entre la découverte de nouveaux territoires outre-mer ainsi que la suite de l'exploration de la planète et la découverte des Alpes paraît pertinente, à la différence fondamentale que les Alpes sont pour les européens bien plus accessibles que les territoires d'outre-mer. Ce goût pour

²⁸² Nous entendons par là les motivations savantes ainsi que le voyage par nécessité.

²⁸³ *Dictionnaire de l'Académie française*, neuvième édition, 1993, pour la présente définition. Disponible en ligne : <http://www.academie-francaise.fr/dictionnaire/index.html>

l'exotisme se traduit dans les bibliothèques privées au XVIII^e siècle par un nombre toujours croissant d'ouvrages traitant du voyage et de l'exotisme²⁸⁴, se caractérisant par des descriptions historiques et géographiques concernant divers pays d'Amérique ou d'Orient. De plus, cet attrait pour l'exotisme existe également chez certains auteurs qui ont eu recours à l'utilisation de cadres exotiques dans leurs œuvres, afin d'éviter la censure où légitimer leurs propos, certes, mais aussi par goût ou par choix de suivre la « mode » littéraire du siècle. Peut-on par exemple, affirmer que c'est pour ces raisons que Rousseau situa le cadre de la *Nouvelle Héloïse* dans les Alpes suisses ? A notre sens, non, car Rousseau a vécu à proximité des montagnes suisses, il les a parcourues et aimées, à l'inverse de Voltaire qui n'a jamais voyagé, et qui ne connaît l'Orient qu'il décrit dans *Zadig* que grâce à ses lectures. En plus des buts fondamentalement différents de ces deux récits, les Alpes ne sont pas un cadre attractif comme peut l'être l'Orient en 1760. Il est néanmoins possible de penser que Rousseau a, en partie, choisi de situer la *Nouvelle Héloïse* dans cet environnement pour rendre son récit exotique aux lecteurs des plaines et de la ville.

Certaines personnes comme les auteurs d'un prospectus de souscription pour treize « des plus belles vues de la province de Dauphiné »²⁸⁵ avaient sûrement compris en 1769, l'attrait des français du XVIII^e siècle pour les contrées exotiques. Ils proposèrent ainsi aux « habitants des rives de la Seine & des autres pays de plaine » des vues du Dauphiné et de ses montagnes :

Cette province plus que toute autre offre au burin le plus mâle & le plus hardi, des points de vue singulièrement variés : l'ensemble de ses montagnes couronnées de neige en toutes saisons qui portent jusques dans les nues leurs faits audacieux, la verdure & la rocaille qui les décorent, entre mêlées de foudres d'eaux qui se précipitent de leur sommet en forme de cascades ; les vallons qu'elles entourent, & à travers lesquels serpentent une multitude de ruisseaux qui se réunissent pour former des rivières ; & enfin les échappées de vue qu'elles laissent quelque fois entrevoir dans certaines positions choisies, ne peuvent que faire un composé merveilleux, dont les habitants des

²⁸⁴ Bruno Jammes, « Le livre de sciences », in *Histoire de l'édition française*, t. 2 : *Le livre triomphant (1660-1830)*, Roger Chartier & Henri-jean Martin (dir.), Paris, Fayard, 1990. P. 256-268. Annexe « les livres de voyages », p.266.

²⁸⁵ *Prospectus de treize des plus belles vues de la province de Dauphiné, dessinées par le Sieur Trelliard, & gravées par le Sieur Duflos*, Grenoble, imprimerie de la Veuve Faure & fils, 1769.

rives de la Seine & des autres pays de plaine, ne sauraient se former d'idée uniquement par l'imaginaire²⁸⁶

Cette description de la nature alpine est habituelle, l'auteur suit le mode d'écriture descriptif des « monts sublimes », en se focalisant sur la hauteur des montagnes, le thème de l'eau (cascades, ruisseaux, rivières), sur les contrastes entre neiges, rochers et prairies, le tout formant un « composé merveilleux » assimilable au concept du sublime. Ce prospectus tend à tirer profit de l'exotisme que revêtent les Alpes dans la seconde partie du XVIIIe siècle, en exposant cet aspect aux français cultivés qui sont, comme nous l'avons dit, en grande partie, attirés par ces territoires exotiques.

La diffusion des découvertes alpines et des images de la montagne

Depuis le début de ce mémoire nous avons étudié les raisons qui ont poussé certains voyageurs à se rendre dans les montagnes, ainsi que la perception de ces mêmes voyageurs à l'égard des paysages alpins. Mais dans toutes découvertes amenant un territoire inconnu à devenir connu du plus grand nombre, se pose la question de la diffusion de sa connaissance. En effet, après avoir fait l'expérience des Alpes, quelques précurseurs ont proposé une vision novatrice de l'espace alpin, qui fut diffusée à un public plus large, qui voulut ensuite faire lui-même l'expérience du voyage dans les Alpes. Dans notre corpus de sources, plusieurs récits n'étaient pas destinés à être publiés, en revanche certains ouvrages ou articles, l'ont été dans un périodique.

Pour Yasmine Marcil²⁸⁷, les lecteurs des dernières décennies du XVIIIe siècle, expriment un intérêt grandissant pour les ouvrages sur la montagne, sous ses divers aspects, que ce soient des récits des voyages, des mémoires savants à caractère scientifique, des descriptions de voyageurs ou tout autre production littéraire traitant des montagnes. La presse périodique eut un rôle important dans la diffusion des récits savants, nous en avons eu l'exemple avec la controverse du volcan éteint en Champsaur ; toutefois il semble que les journalistes accordaient plus d'importance aux découvertes physiques

²⁸⁶ Malheureusement nous n'avons pas pu retrouver ces gravures.

²⁸⁷ Yasmine Marcil, « Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780 », in *Discours sur la montagne (XVIIIe-XIXe siècles), rhétorique, science, esthétique*, G. Bertrand & A. Guyot (dir), Bern, Peter Lang, revue *Compar(a)ison*, 2001. P. 145-170.

comme celles de volcans ou de la conquête du Mont-Blanc²⁸⁸ qu'à la création de systèmes. La place des découvertes esthétiques de la nature et des paysages alpins est quelque peu en retrait²⁸⁹ par rapport aux découvertes scientifiques, même si de nombreux lecteurs se sont intéressés aux récits traitant des habitants des Alpes. Cependant, il apparaît que sans proposer de vision novatrice de la montagne, les journaux essaient de faire coïncider les récits de voyages qui leurs parviennent, aux descriptions pittoresques et au mythe du montagnard vivant dans le bonheur et la simplicité. Selon Yasmine Marcil, « ce que les journalistes veulent retrouver dans les récits de voyages, c'est leur lecture de Rousseau »²⁹⁰. La large diffusion des périodiques chez les personnes cultivées permet aux journalistes de positionner le lecteur en tant que voyageurs potentiels²⁹¹, incitant les « curieux » ou « les amateurs d'histoire naturelle ayant le goût du voyage » à se rendre parmi les montagnes des Alpes.

Certains articles de journaux tendent à devenir des guides de voyages, en fournissant les informations nécessaires pour se rendre dans les montagnes pour les observer et les étudier. En effet, des itinéraires, des cartes, des indications sur les particularités d'une montagne ou les lieux de point de vue singulier sont proposés par les auteurs aux lecteurs. Mais ce genre de guide ne se retrouve pas exclusivement dans la presse et ne répond pas à un genre littéraire codifié. A l'origine il n'y a pas de grande différence entre le récit de voyage et le guide²⁹², mais les récits de voyages proposent de plus en plus une vision positive des montagnes en se focalisant sur les attraits nouveaux²⁹³ qu'elles revêtent. Ainsi en servant de guide, ces récits de voyages contribuent à intéresser le voyageur et à développer chez lui une nouvelle perception des Alpes. Ce fut particulièrement le cas avec le *Voyage en Italie* publié en 1769²⁹⁴ et les comptes rendus d'ouvrages dans le *Journal des savants* écrit par Lalande²⁹⁵. Par la description de son itinéraire, Lalande, dans son *Voyage en Italie*, invite le voyageur à se former une vision esthétique et sublime des montagnes tout en incitant le lecteur à observer les curiosités et

²⁸⁸ Y. Marcil, *op. cit.* P.154.

²⁸⁹ A largement nuancer selon les différents périodiques.

²⁹⁰ Y. Marcil, *op. cit.* P.170.

²⁹¹ *Ibid.* P.168.

²⁹² Numa Broc, *Les montagnes aux siècles des Lumières*, Paris, Edition du CTHS, 1991. P. 252. Pour lui, des générations de voyageurs iront à Chamonix avec la *Description des glaciers, glaciers et amas de glace du duché de Savoie*, publié en 1773 par Marc Théodore Bourrit, voyageur genevois, qui explora le massif du Mont-Blanc avec Saussure et Deluc.

²⁹³ Intérêt pour le naturaliste, point de vue particulier et pittoresque, nature et paysages sublimes,...

²⁹⁴ Et qui bénéficiera de plusieurs autres éditions jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

²⁹⁵ (1732-1807) Joseph Jérôme. Astronome français, membre de l'Académie des sciences.

spécificités de la nature d'un point de vue de naturaliste²⁹⁶. Mais surtout Lalande décrit la montagne comme un lieu qui n'est pas aussi négatif que ce qu'on lui avait annoncé²⁹⁷. Ce récit s'impose comme un guide pour la majorité des voyageurs traversant les Alpes et se rendant en Italie dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en diffusant à un public élargi une image positive de la montagne²⁹⁸. Parallèlement de véritables guides²⁹⁹ sont publiés, comme les *Instructions pour les voyageurs qui vont voir les glaciers et les Alpes du canton de Verne*³⁰⁰, par Wytttenbach en allemand et français en 1777, ainsi que de nombreux autres publiés dans les décennies suivantes.

En outre, la fin du XVIIIe siècle est marquée par l'apparition de guides illustrés et l'avènement des gravures de paysages alpins. Le chef de file Caspar Wolf³⁰¹, introduira l'univers alpestre dans la peinture avec une sensibilité préromantique. Certaines gravures³⁰² de Caspar Wolf illustrent les *Vues remarquables des montagnes de la Suisse* publié par le libraire bernois Wagner, que Ramond de Carbonnière recommandera :

On m'a souvent demandé s'il était quelque chose qui pût donner une idée des Alpes à ceux qui ne les ont point vues... Tout ce qui pourrait représenter ces monts manque de grandeur, et la grandeur est ce qui les caractérise. Quant à leurs formes et aux sites qui leur sont particuliers, on a essayé à plusieurs reprises de les faire connaître, et ces efforts n'ont pas toujours été infructueux ; mais aucune collection de vues n'égale en beauté celle qu'un Bernois, M. Wagner, a faite »³⁰³.

Cet exemple de production d'images de la montagne est à rapprocher du prospectus de souscription pour les treize vues du Dauphiné, par la volonté des auteurs de peindre une nature que la plume a quelque fois du mal à décrire, mais surtout par la volonté de diffusion.

²⁹⁶ Gilles Bertrand, « Construire un discours sur la montagne, nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v.1760 - v. 1820) », in *Discours sur la montagne (XVIIIe-XIXe siècles), rhétorique, science, esthétique*, Gilles Bertrand & Alain Guyot (dir), Bern, Peter Lang, revue *Compar(a)ison*, 2001. P. 102.

²⁹⁷ Gilles Bertrand, « Le laboratoire montagnard de l'astronome Lalande, du *Voyage en Italie* à ses comptes rendus dans le *Journal des savants* (1769-1789) », in. *Relations savantes ; voyages et discours scientifiques*, Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.), Paris, PUPS, 2006. P. 304.

²⁹⁸ G. Bertrand, « Construire un discours sur la montagne, nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v.1760 - v. 1820) », *op. cit.* P. 102.

²⁹⁹ « Quand l'auteur renonce aux menus incidents de ses propres voyages pour rendre ses descriptions plus complètes et plus objectives ». Numa Broc, *op. cit.* P. 252

³⁰⁰ Ouvrage incontournable pour tous les voyageurs qui désiraient observer l'Oberland bernois. N. Broc, *op. cit.* P.252.

³⁰¹ (1735-1783), peintre suisse.

³⁰² Voir annexe 8.

³⁰³ Ramond de Carbonnière, *Lettres sur la Suisse*, t. II. Cité par Numa Broc, *op. cit.* P. 252.

Les découvertes de certains voyageurs dans les domaines savants et esthétiques des Alpes, ont été diffusé sous différents aspects : par l'image ainsi que dans des productions littéraires diverses, mais généralement composites et polymorphes. Dans le contexte culturel des élites cultivées, alors attirées par l'exotisme, et enclin à la nouveauté (découvertes scientifiques et nouvelle sensibilité), la nouvelle vision positive de la montagne a pu trouver un écho chez un public instruit, et ainsi le conduire à en faire l'expérience et observer ces Alpes singulières. Toutefois il est nécessaire de poser une nuance géographique : les montagnes de Suisse et de Savoie (surtout le massif du Mont-Blanc) bénéficient d'une grande médiatisation et tendent à éclipser d'autres massifs comme celui du Dauphiné, qui ne fut que rarement illustré par des peintres ou des graveurs.

Les premiers « touristes » dans les Alpes

L'apparition des premiers « touristes » en Suisse et en Savoie

Grâce au contexte culturel et à la stimulation par les facteurs que nous venons d'énoncer, les Alpes deviennent attractives et parcourues par un nombre croissant de personnes. Le voyage ne se concevait pas encore à la fin du XVIII^e siècle dans le but de ne visiter qu'une région bien définie, mais plutôt dans celui d'explorer et d'étudier un vaste ensemble, dans l'esprit du Grand Tour. La seule découverte des Alpes n'est pas le seul but du voyage. Découvrir les Alpes est en adéquation avec les caractéristiques du Grand Tour, en s'inscrivant dans une pratique de découverte de nouvelle culture, de nouveaux espaces, servant à parfaire son éducation. C'est donc assez naturellement qu'au lieu de traverser les montagnes le plus vite possible, les voyageurs du Grand Tour touchés par les nouvelles sensibilités envers la nature alpine, prennent plus de temps pour les traverser. Néanmoins les itinéraires pour se rendre en Italie ne desservent pas nécessairement les lieux les plus pittoresques, les plus connus par les particularités de la nature, et donc les plus intéressants pour le voyageur. C'est par cette envie d'observer les glaciers, de ressentir la nature, et d'en faire l'expérience tant imaginée au travers des lectures ou des gravures, que les voyageurs vont commencer à faire des détours pour se rendre principalement à Chamonix ou en Suisse, surtout dans l'Oberland. De la même manière, des personnes voyageant dans un but différent des excursionnistes du Grand Tour, que ce soit des simples curieux

fortunés, des négociants ou bien encore les émigrés contraints de s'exiler suite aux troubles de la Révolution Française, vont commencer à faire des détours pour se rendre dans des lieux choisis et bien précis.

Ces nouveaux voyageurs se concentrent dans des lieux bien spécifiques, comme Chamonix en Savoie, et les montagnes suisses, dans lesquelles se profilent une « tournée » type³⁰⁴, à travers le canton de Vaud, le Valais et le canton de Berne, où l'Oberland et le Grindelwald en sont l'apothéose. Ces montagnes et vallées sont presque les seules à accueillir ces « touristes » pour deux principales raisons : Les paysages et les curiosités particulières de la nature qu'elles recèlent sont exceptionnels et facilement accessibles ; et surtout car les productions littéraires et iconographiques traitant de la montagne, ne communiquent que sur ces espaces, comme nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises. Du reste, les glaciers suisses sont à une altitude basse et la morphologie de l'Oberland les rend facile d'accès ; de la même manière, le glacier de Bois³⁰⁵ touche presque le village de Chamonix, d'où les voyageurs pouvaient également admirer la grotte de l'Arveyron³⁰⁶. De même, l'accès au Montanvers ne nécessite que trois heures de marche sur un chemin relativement aisé. Le prestige du Mont-Blanc n'est pas étranger à l'engouement des voyageurs pour Chamonix, même si il semble qu'« A un sommet, on préfère généralement au XVIIIe siècle un glacier, un lac ou une cascade »³⁰⁷. Le but du voyage dans les Alpes, se résume pour les « touristes » de la fin du XVIIIe siècle, à observer ces vues pittoresques, et à essayer de ressentir des sentiments nouveaux face à cette nature nouvelle et grandiose qui s'offre aux voyageurs. Les amateurs d'histoire naturelle ne manqueront pas néanmoins d'étudier les productions de la nature et de prélever quelques minéraux ou plantes particulières.

Le cas de Chamonix dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, est un parfait exemple mettant en évidence l'affluence croissante de voyageurs, ainsi que des effets de ce tourisme naissant. Pour Marc Boyer, « A partir des années 1770, l'afflux devint tel que Chamonix ne tarda pas à être connu dans l'Europe des Lumières, avant que le Mont-Blanc

³⁰⁴ N. Broc, *op. cit.* P. 249.

³⁰⁵ Langue terminale de la Mer de Glace

³⁰⁶ Caverne glacière située sur le débouché du glacier de Bois, d'où coulait un torrent issu de la fonte des glaces. L'aspect particulier d'une grotte formée dans la glace ainsi que sa forme changeante en fit une des curiosités incontournables des voyageurs alpins. Cette grotte disparue dans les années 1870 suite au recul général des glaciers alpins.

³⁰⁷ N. Broc, *op. cit.* P. 250.

soit vaincu »³⁰⁸. Effectivement, pour John Grand Carteret, la saison estivale 1780 voit arriver à Chamonix jusqu'à trente personnes par jour, et il recense environ mille cinq cents voyageurs dont trois quart d'anglais lors de l'été 1783³⁰⁹ ; ces chiffres sont confirmés par l'intendant de Savoie qui a évalué à mille sept cents nombre de « touristes » en 1786³¹⁰. Cette foule de voyageurs qui se pressa à Chamonix contribua à développer la vallée aussi bien économiquement qu'en infrastructures. Au début du XVIIIe siècle, la vallée était parsemée de quelques hameaux dont l'accès était rendu difficile par le mauvais état des chemins, et qui ne possédaient pas d'hébergement ; Windham et Pockoke avaient logé sous une tente en 1741, Saussure dormait chez le prieur lors de ses premiers voyages. Mais même si à partir des années 1770, l'hôtellerie se développe, la capacité d'accueil est insuffisante face au nombre de voyageurs. Saussure confirmera qu'à Chamonix, il y a « trois grandes et bonnes auberges qui [...] suffisent à peine à contenir les étrangers qui y viennent en été de tous les pays du monde »³¹¹. Les noms de ces hôtels reflètent la provenance de leur clientèle fortunée essentiellement d'origine anglaise, comme « l'hôtel d'Angleterre » ou « hôtel de la ville de Londres »³¹². Pour tirer profit³¹³ de ce « tourisme » naissant, les autorités savoyardes et les chamoniards aménagèrent les routes, en élargissant les chemins et en aplanissant les pentes trop rapides, et s'adonnèrent à de nouvelles activités, comme celle de guide. Recrutés parmi les chasseurs de chamois, les cristalliers ou les bergers, de véritables dynasties de guides se constituèrent³¹⁴. Naturellement, les « touristes » cheminant jusqu'à Chamonix étaient très fortunés et généralement issus de l'élite européenne³¹⁵. Lors de la Révolution française et de l'Empire, les britanniques ne purent venir à Chamonix, mais le nombre de voyageurs ne cessa d'augmenter, des genevois, des aristocrates français poussés à l'émigration en Suisse ou à la cour de Turin, ainsi que de plus en plus de nobles d'Europe centrale, jusqu'à la Pologne, se rendirent à

³⁰⁸ Marc Boyer, *Histoire de l'invention du tourisme, XVIe - XIXe siècle*, La Tour d'Aigue, Edition de l'Aube, 2000. P. 162.

³⁰⁹ John Grand Carteret, *La montagne à travers les âges, rôle joué par elle, façon dont elle a été vue*, t.1 : *Des temps antiques à la fin du dix-huitième siècle*, Grenoble-Moutiers, 1904. P. 522.

³¹⁰ M. Boyer, *op. cit.* P. 158.

³¹¹ H-B de Saussure, *Voyage dans les Alpes*, t. 2. Cité par N. Broc, *op. cit.* P. 248.

³¹² M. Boyer, *op. cit.* P. 162.

³¹³ Marc-Théodore Bourrit évoqua dans sa *Nouvelle description des glaciers* en 1785, « l'argent que les étrangers y laissent [à Chamonix] chaque année ».

³¹⁴ Certaines de ses dynasties se perdurent encore aujourd'hui ; deux descendants de Jacques Balmat sont encore des guides de haute-montagne en activité à Chamonix.

³¹⁵ M. Boyer, *op. cit.* P. 164. Selon une *Liste des étrangers qui sont allés à Chamonix pendant la saison de 1788*, conservé aux Archives communales de Chamonix, sur 102 voyageurs 49 étaient des britanniques (dont plusieurs lords), 25 des nobles français, 14 des genevois et 15 des aristocrates de l'Europe centrale, dont le prince de Hesse.

Chamonix³¹⁶. C'est en quelque sorte un cercle vertueux qui se produisit dans les Alpes aux tournant des Lumières : plus les voyageurs se rendaient dans les Alpes, plus ils témoignaient de leurs expériences à travers leurs réseaux ou leurs récits publiés, et de ce fait, un plus grande nombre de personnes avaient connaissance de ce lieu attractif et particulier, et désirant s'y rendre, voyageaient à leur tour vers les montagnes.

Lieux d'intérêt et nouvelles pratiques dans le Dauphiné

La Grande Chartreuse

Le cas du Dauphiné est bien différent de celui de la Suisse et de la Savoie. Les montagnes du Dauphiné ne furent pas popularisées par une œuvre d'envergure comme la *Nouvelle Héloïse* ; en outre, la forme du relief rendait les curiosités de la nature, comme les glaciers, ou les vues pittoresques, d'un accès bien plus rude et ardu³¹⁷. De plus l'itinéraire pratiqué par le plus grand nombre de voyageurs pour se rendre en Italie à partir de Grenoble, suivait la vallée du Grésivaudan jusqu'à la Savoie, or la vallée du Grésivaudan est une large vallée ouverte, où le voyageur, même si il se déplace aux pieds des montagnes, ne se confronte pas directement à elles. Néanmoins, une exception demeurait, l'excursion à la Grande Chartreuse. Marc Boyer estime qu'à la fin du XVIIIe siècle, les voyageurs étaient « peut-être » dix fois plus nombreux qu'un siècle auparavant³¹⁸ ; l'afflux étranger était tel, que les chartreux avaient dû construire de nouveaux bâtiments pour héberger les voyageurs en les regroupant par nation.

A l'inverse de sites comme Chamonix, la Grande Chartreuse attirait des voyageurs depuis plusieurs siècles déjà, mais en plus de la forte hausse de la fréquentation, c'est la condition des voyageurs qui changea. Les visiteurs de la Grande Chartreuse au XVIIe siècle étaient des pèlerins, alors qu'à la fin du XVIIIe siècle la grande majorité sont des voyageurs sur la route du Grand Tour, moins intéressés par le caractère sacré et religieux du lieu que par la nature et les paysages alpins. Le prestige et la renommée du monastère en font certes, un site singulier, mais c'est surtout les récits abondants sur la route relatant une nature pittoresque (nombreuses cascades, gorges étroites, grandes prairies, hauts

³¹⁶ M. Boyer, *op. cit.* P.164.

³¹⁷ Cf. Chapitre 7, sur les glaciers du Mont de Lans en Oisans.

³¹⁸ M. Boyer, *op. cit.* P. 75.

sommets), qui ont amené les voyageurs passant par Grenoble à faire un détour de deux jours à la Grande Chartreuse. La plupart des voyageurs ne venaient plus chercher la quiétude du monastère, mais éprouver la route y menant, observer et ressentir les montagnes et la nature alpine.

La Grand Chartreuse apparaît comme étant le seul lieu du Dauphiné visité par ces « touristes », pouvant être rapproché par les pratiques des voyageurs à Chamonix ou aux montagnes suisses. Mais il semble qu'en tant que lieu déjà connu depuis des siècles, sans glaciers et d'altitude moyenne, la Grand Chartreuse ne soit considérée que comme une étape secondaire dans les voyages aux montagnes, dont Chamonix et la Suisse sont la finalité.

Colaoud de la Salcette en Oisans

Nous avons déjà étudié certains aspects du récit que fit Colaoud de la Salcette de son voyage à travers l'Oisans puis la Maurienne en septembre 1784. Mais l'originalité de son récit est induite par les motivations et objectifs de son voyage. En effet, à l'inverse des naturalistes ayant un but de recherche ou des personnes voyageant par nécessité, Colaoud de la Salcette voyagea par plaisir et par envie :

Ennuyé d'avoir passé l'année à m'occuper d'affaires que j'entends mal et d'un état que je n'aime point, nous faisons le projet, l'ami Rollin et moi, de courir les montagnes, d'y chercher un air pur et l'oubli de la mauvaise foi et de la corruption³¹⁹.

En réalité, il est possible d'admettre malgré l'anachronisme flagrant mais inévitable, que Colaoud de la Salcette et ses amis prirent « des vacances ». Certes, cette pratique n'est pas novatrice, mais c'est le lieu choisi et la destination qui le sont ; alors, pourquoi Colaoud de la Salcette a-t-il choisi de voyager à travers les montagnes, et plus précisément l'Oisans ?

Rappelons que Colaoud de la Salcette est issu de l'élite parlementaire dauphinoise, qu'il est en 1784, conseiller au parlement du Dauphiné comme ses compagnons de voyage, et qu'il est également proche des naturalistes dauphinois comme Dominique Villars. Par sa

³¹⁹ Colaoud de la Salcette, *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier*, 1784. Publié par A. Masimber in *Journal de la société des touristes du Dauphiné*, 1888. P. 191.

culture, il fut probablement ouvert à la nouvelle esthétique du paysage alpin et aux nouvelles considérations sur la montagne, par deux fois son récit dévoile son idéal du mythe alpestre esquissé par Rousseau : « C'est un air pur que nous cherchons sur ces montagnes, une manière de vivre indépendante de toute étiquette et bienséance gênante »³²⁰, il oppose la montagne à la ville, qu'il ne supporte plus. De plus il fut sûrement guidé par la « mode » du voyage en montagne qui s'ébauche chez les élites européennes, en Savoie ou en Suisse. Certes, mais pourquoi décida-t-il de voyager à travers l'Oisans plutôt qu'à Chamonix ? En plus de l'aspect logistique et de la proximité entre l'Oisans et Grenoble, il fournit quelques éléments de réponse dans son récit :

Tout homme curieux des grands ouvrages de la nature, soit minéralogiste, agriculteur ou botaniste, tout voyageur enfin ou habitant quelconque du Dauphiné, qu'il n'aille rien chercher évidemment ailleurs sans avoir vu l'Oisans³²¹

Vraisemblablement, ses relations avec les naturalistes dauphinois³²² l'ont influencé. Villars, Ducros, et d'autres, lui avait peut-être décrit les particularités de l'Oisans, les productions botaniques particulières, la hauteur des sommets, les glaciers impressionnants, ainsi que les paysages spécifiques à ce massif. Par la suite, Colaud de la Salcette a sans doute voulu les observer par lui-même.

Le voyage de Colaud de la Salcette, semble être une exception dans le Dauphiné, malgré les nombreux et grands massifs que possède cette province. Certes, les voyageurs voulant découvrir les montagnes pouvaient parcourir le Dauphiné, mais se concentraient essentiellement à la Grande Chartreuse. En outre, Chamonix et les montagnes suisses, qui étaient les espaces alpins les plus renommés, commencèrent à accueillir de plus en plus de voyageurs de toute l'Europe, aux pratiques nouvelles, assimilables à des « touristes » avant l'heure.

³²⁰ Colaud de la Salcette, *op. cit.* P. 202.

³²¹ *Ibid.* P. 200.

³²² Rappelons qu'il fut administrateur de l'Académie delphinale.

Conclusion

Deux principales dynamiques ou tendances, néanmoins fortement liées entre elles, ressortent de notre étude, quant à la découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières. En effet, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, des savants ont trouvé de l'intérêt à l'étude de l'histoire naturelle parmi les montagnes, et au même moment des écrivains, dont la majorité des savants, ont décrit à travers leurs œuvres les Alpes sous un nouveau jour, en les valorisant, à la suite de leur expérience personnelle des montagnes.

De manière générale, des naturalistes ont vu dans les Alpes un espace à explorer et à étudier, que ce soit pour la découverte de nouvelles plantes et de nouveaux minéraux, ou pour comprendre et élaborer des « théories de la terre ». Pour Numa Broc, « Saussure et Ramond, mieux que leurs contemporains, ont compris tout le profit que les sciences de la terre pouvaient tirer de cette étude [des montagnes] »³²³. Certes, cela est peut-être vrai, mais l'originalité de la découverte des Alpes dauphinoises par des naturalistes, réside dans ce que nous avons appelé le « milieu savant dauphinois », dont la méthode de travail était très proche de celle de Saussure. C'est-à-dire, parcourir les montagnes, étudier les productions de la nature, faire des expériences, contextualiser l'ensemble des observations à l'échelle d'un massif, et surtout ne pas en tirer des conclusions et des systèmes hâtivement. Regroupés autour du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, les naturalistes Dauphinois parmi lesquels figurent au premier plan Dominique Villars et le Père Ducros, explorèrent les montagnes du Dauphiné, souvent accompagnés par d'autres savants étrangers à la province lors de leurs excursions, comme le renommé Guettard. Ces naturalistes parcoururent ainsi les hautes montagnes ou peu d'hommes étaient allés avant eux, et gravirent généralement les sommets qui leur étaient accessibles, dans le but de découvrir toujours plus la nature, dont ils commençaient à peine à percer quelques-uns des secrets ; comme nous en avons eu l'exemple avec la controverse du volcan éteint en Champsaur. Les nombreuses relations qu'entretenaient les naturalistes grenoblois avec d'autres savants européens, permirent la diffusion de ces découvertes et de propager, par

³²³ Numa Broc, *Les montagnes aux siècles des Lumières*, Paris, Edition du CTHS, 1991. P. 257.

les échanges de matériaux, l'intérêt que le naturaliste a, à venir explorer les montagnes du Dauphiné.

Mais par leurs descriptions et le ton employé, les naturalistes ont également propagé une perception nouvelle de l'espace et des paysages alpins, en même temps que d'autres auteurs, car les élites du XVIII^e siècle s'intéressaient fortement aux nouvelles découvertes d'ordre scientifique et géographique. Les savants qui escaladaient le sommet des montagnes n'en avaient pas peur, au contraire, ils décrivaient une haute montagne plutôt accueillante où l'homme se sent bien, et où les phénomènes de la nature peuvent être expliqués par la science, commençant ainsi à mettre fin aux légendes anciennes qui rendaient la montagne maléfique. L'attrait pour les glaciers, de Suisse comme de Chamonix, s'inscrit dans cette double logique, de démystification de la montagne, et de fascination pour les singularités de la nature.

Comme nous l'avons dit, l'influence de la *Nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques Rousseau fut considérable, au côté d'autres œuvres s'inscrivant dans le même genre. Cette fois-ci ce n'était plus la haute montagne qui était explorée, mais la moyenne montagne, que des auteurs ont su rendre attirante aux yeux d'un large public cultivé, en diffusant une vision pittoresque et sublime des beautés de la nature, incarnée dans les contrastes de couleur, les jeux de lumières, et surtout le thème de l'eau. Ces auteurs ont trouvé un public dans l'élite européenne, que ce soit par l'attrait de l'exotisme, de l'histoire naturelle, ou des nouveaux sentiments, ressentis dans le cadre pittoresque des montagnes. Les Alpes apparaissent alors comme la quintessence du sentiment de la nature ; pour Daniel Mornet, « la révélation de la montagne achève la révélation de la nature »³²⁴. Mais nous l'avons constaté tout au long de notre étude, les auteurs se focalisèrent plus sur les montagnes suisses et peu sur celles du Dauphiné. L'absence de référent descriptif des Alpes du Dauphiné eut une double conséquence : les massifs suisses furent plus recherchés que les dauphinois, et les voyageurs parcourant les montagnes du Dauphiné retrouvèrent peu les descriptions qu'ils avaient pu lire, du fait des différences morphologiques entre ces deux régions des Alpes. Ce dernier point eut tendance à déconcerter les voyageurs, qui livrés entre la vision positive des montagnes qu'ils s'étaient construite dans leur imaginaire

³²⁴ Daniel Mornet, *Le sentiment de nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Hachette, 1907. P. 50.

durent faire face à leurs propres observations et ressentis encore teintés des préjugés des siècles précédents, devant les montagnes du Dauphiné.

A la fin du XVIII^e siècle, les Alpes, ne sont plus évitées, elles deviennent un espace recherché par l'élite européenne, ainsi qu'une étape décisive sur le Grand Tour³²⁵. Toutefois les montagnes ne sont pas encore recherchées en tant que telles, les voyageurs cherchent plutôt à assouvir leur désir de se confronter à quelque chose de nouveau, à observer des spécificités de la nature qui ne se trouvent qu'en altitude comme les glaciers, et à éprouver de nouveaux sentiments annonciateurs du romantisme au sein des beautés pittoresques de la nature alpine. Mais encore une fois les lieux les plus recherchés sont Chamonix ou l'Oberland bernois, et peu les montagnes du Dauphiné dans un premier temps, sauf peut-être la Grande Chartreuse, cependant la comparaison est déséquilibrée. Néanmoins cet attrait général des montagnes va s'étendre par la suite aux Alpes du Dauphiné.

Il est possible d'analyser la découverte générale des Alpes au tournant des Lumières comme un cercle vertueux, où il fallut des précurseurs, naturalistes et écrivains, connaissant bien la montagne, pour diffuser une nouvelle vision positive de l'espace alpin, qui eut pour conséquence d'ouvrir la voie à un large public. Plus un grand nombre de voyageurs revenaient enthousiasmés des Alpes, plus d'autres voyageurs étaient désireux de s'y rendre. Le tournant des Lumières, est la première phase de découverte des montagnes faisant la liaison entre deux paradigmes de relations entre l'homme et la montagne. Pour reprendre les expressions de Claire-Eliane Engel, des « monts affreux » du début du XVIII^e siècle, les alpes sont au tournant des Lumières en train de se transformer en « monts sublimes » aux yeux des européens. Cette phase de transition se retrouve dans de nombreuses descriptions de voyageurs, caractérisée en plusieurs déclinaisons d'oxymore tels que les « sublimes horreurs », ou le mélange « d'affreux et d'agréable », que procurent les Alpes.

Les montagnes du Dauphiné paraissent en retrait par rapport aux Alpes suisses et savoyardes, elles intéressent plus le naturaliste que le voyageur à la fin du XVIII^e siècle, mais cela va rapidement évoluer. Le tourisme va vivement se développer dans les

³²⁵ Alain Guyot, « Le Grand Tour », in *L'Alpe, Voyages et voyageurs*, n°36, Musée Dauphinois (dir. Publ. Jean Guibal), Grenoble, Glénat, 2007. P. 31.

montagnes du Dauphiné tout au long du XIXe siècle, ainsi que des pratiques sportives comme l'alpinisme. De nombreux britanniques se lanceront à la conquête des sommets dauphinois de l'Oisans et des Ecrins, parmi lesquels figurent Edward Whymper et Williams Coolidge. De plus, le point culminant de l'Oisans, La Meije, sera le dernier grand sommet des Alpes à être gravi en 1877, après une rude bataille d'alpinistes.

Sources

Toutes les sources sont issues du fonds ancien et du fonds dauphinois de la Bibliothèque municipale de Grenoble (BMG).

Corpus sur la « controverse du volcan éteint en Champsaur »

- LAMANON Chevalier de, « Au directeur des *Affiches de Dauphiné* », Saint-Clément près de Montdauphin, 25 septembre 1783, in *Les affiches de Dauphiné, Annonces*, N°22, 3 octobre 1783. 5 Mi 9 R 3
- LAMANON Chevalier de, *Mémoire litho-géologique sur la vallée de Champsaur et de la montagne de Drouveire dans le haut Dauphiné*. Paris, Hôtel Serpente, 1784. V.906
- PRUNELLE DE LIERE Léonard Joseph, « Voyage à la partie des montagnes de Chaillot-le-Vieil, près de la vallée de Champoléon en Dauphiné ». In *Journal de physique*, juillet 1784. 0.8819
- VILLARS Dominique, « Mémoire sur la prétendue découverte d'un volcan éteint (dans le Haut Dauphiné), annoncé par M. Le Chevalier de Lamanon, dans ces feuilles, le 10 du précédent mois », in *Les affiches de Dauphiné, Annonces*, N°27, 7 novembre 1783. 5 Mi 9R4

Récits de voyages savants et mémoires de naturalistes

- Auteur inconnu, (en fait VILLARS Dominique), « Précis d'un voyage fait à la Bérarde en Oisans dans les grandes montagnes du Dauphiné en 1786 », extraits, in *Les annales du département de l'Isère*, (douzième année), n°8, 18 Janvier ; n°25, 26 février ; n°26, 1er mars ; n°27, 5 mars. 1809. 0.14307

- GUETTARD Jean-Etienne, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, 2 vol., Paris, imprimerie Clousier, 1779. V.995

- LEFEVRE d'HELLANCOURT Antoine-Marie, « Observations minéralogiques faites dans le Dauphiné, depuis la source de la Romanche, jusqu'à la plaine de l'Oisans, en août et septembre 1785 », in *Journal de Physique*, t. XXVIII, Janvier 1786. U.10092

- VILLARS Dominique, « Description du Valgaudemar », s.d. In *Bulletin de la société d'étude des Hautes-Alpes*, Gap, 1882. p. 188-193. Jd 629

- VILLARS Dominique, « Feuillet manuscrit sans titre n° 21 », s.d. (an V ou VI), in « Mémoires sur des travaux divers », BMG. R.9737

- VILLARS Dominique, *Mémoire contre la division des propriétés parmi les grandes montagnes*, 1792. Ms n°19, in « Mémoires sur des travaux divers », BMG. R.9737

- VILLARS Dominique, *Mémoire sur l'étude de l'histoire naturelle, et qui tend à établir qu'elle doit faire partie de l'éducation nationale. A messieurs les administrateurs du directoire du département des hautes alpes*, Gap, chez J. Allier, 1791. V.21403

- VILLARS Dominique, « Préface historique », in *Histoire des plantes de Dauphiné*, t.1. Grenoble-Lyon-Paris, Chez l'auteur, frères, Périsse-Prévost, 1786. V.22060

- PRUNELLE DE LIERE Léonard Joseph, « Observations préliminaires sur les montagnes de la province de Dauphiné », 1786. In *L'écho du Dauphiné et du Vivarais*, (d'après le manuscrit original) sous le titre « histoire naturelle du Dauphiné », dans les numéros 1, 2, 3, 5, 14, 16, 19, 22, 28. Janvier-mai 1860. Jd. 20

Récits de voyages et descriptions du Dauphiné

- *Prospectus de treize des plus belles vues de la province de Dauphiné, dessinées par le Sieur Trelliard, & gravées par le Sieur Duflos*, Grenoble, imprimerie de la Veuve Faure & fils, 1769. 0.5942

- Auteur Inconnu (M. CARRERE), *Description de la province de Dauphiné, attribué à M. Carrère*, ms, 1791. R.90657

- ABBE ROSSIGNOL, *Lettres sur la Vallouise*, Turin, Ignace Soffeti, 1804. V. 4231

- COLAUD de la SALCETTE, *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier*, 1784. Publié par A. Masimber in le *Journal de la société des touristes du Dauphiné*, 1888. p. 190-222. V.3932

- LAUGIER DE GRAND CHAMP, « Description de la route de Briançon à Grenoble, par le mont de Lautaret, le Mont de l'An et l'Oisans », in *Recueil amusant de voyage en vers et en proses, faits par différents auteurs, auquel on a ajouté un choix d'épîtres, comtes et fables morales qui ont un rapport aux voyages*. t. VII. p. 348-357. Paris, Nyon l'ainé, 1787. V.4781

- PERRIN DULAC François, *Description générale du département de l'Isère*, 2 t. Grenoble, J. Allier - imprimerie de la préfecture, 1806. t.1 V.12795, t.2 10(2) Rés. Réimpression de l'édition originale en 1 vol. : Marseille, Laffitte reprint, 1980. V.28952

Sources annexes (XVIIe siècle)

- ALLARD Guy, *Dictionnaire historique, chronologique, géographique, généalogique, héraldique, juridique, politique et botanographique du Dauphiné*, publié par H. Gariel d'après le manuscrit original, 2 t., Grenoble, Edouard Allier, 1864. t.1 : SRD 920 ALL(01), t.2 : SRD 920 ALL(02). Réimpression de l'édition de Grenoble 1864, Genève, Slatkine reprints, 1970. V. 29438

- CHORIER Nicolas, *Histoire générale de Dauphiné*, 2 vol. Grenoble – Lyon, Ph. Charuys – Jean Thioly, 1661 - 1672. R. 771

Bibliographie

Ouvrages relatifs aux voyages, à la connaissance, aux pratiques, et aux discours sur la montagne

- Ouvr. Coll., *Montagne médiévales*, actes du XXXIVe congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Chambéry, mai 2003. Paris, Publication de la Sorbonne, 2004.
- Ouvr. Coll., *Passer les monts, le franchissement des montagnes dans l'Antiquité grecque et romaine*, actes du XXXIXe congrès de l'APLAES, Grenoble, Aplaes, 2007
- ALIPRANDI Laura, *Les grandes Alpes dans la cartographie*, 2 t. Grenoble, Libris, 2005-2007.
- BALLU Yves, *Montagne*, Paris, Arthaud, 2010.
- BALLU Yves, *Le Montenvers, écrin de la Mer de Glace*, Veurey, Edition le Dauphiné, 2008.
- BERTRAND Gilles et GUYOT Alain (dir.), *Discours sur la montagne (XVIIIe-XIXe siècles), rhétorique, science, esthétique*, Bern, Peter Lang, revue *Compar(a)ison*, 2001.
- BLIGNY Bernard (dir.), *Histoire du Dauphiné*, Toulouse, Privat, 1973.
- BOURDON Etienne, *Le voyage et la connaissance des Alpes occidentales en France et en Italie, XVe-XVIIIe siècle*, Thèse d'histoire (dir. Gilles Bertrand), Université Pierre Mendès-France (Grenoble II), 2006.
- BOYER Marc, *L'invention du tourisme, XVIe-XIXe siècle*, La Tour d'Aigue, Edition de l'Aube, 2000.

- BRILLI Attilio, *Quand voyager était un art, le roman du Grand Tour*, Saint Pierre de Salerne, Gérard Montfort éditeur, 2001.

- BROCC Numa, *Les montagnes au siècle des Lumières*, Paris, Edition du CTHS, 1991.

- CHAUBET Daniel, *L'alpinisme : les grandes lignes de l'évolution de l'Antiquité à 1990*, Annecy, 1990.

- COOLIDGE William, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, 1904. Reprints : Grenoble, Glénat, 1989.

- DAINVILLE François de, *Le Dauphiné et ses confins vus par l'ingénieur d'Henri IV Jean de Beins*, Genève – Paris, Droz – Minard, 1968.

- ENGEL Claire-Eliane, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*, Chambéry, Dardel, 1930.

- ENGEL Claire-Eliane & VALLOT Charles, *Les écrivains à la montagne : ces monts affreux (1650-1810)*, Paris, Delagrave, 1934.

- ENGEL Claire-Eliane & VALLOT Charles, *Les écrivains à la montagne : ces monts sublimes (1803-1895)*, Paris, Delagrave, 1936.

- GRAND CARTERET John, *La montagne à travers les âges, rôle joué par elle, façon dont elle a été vue*, t.1 : *Des temps antiques à la fin du dix-huitième siècle*, Grenoble-Moutiers, 1904. Reprints 2 vol.: Genève, Slatkine, 1983.

- GUICHONNET Paul (dir.), *Histoire et civilisation des Alpes*, t.2 : *Destin humain*, Toulouse-Lausanne, Privat-Payot, 1980.

- GUYOT Alain, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières », in *Société et représentation*, n°21, Paris, 2006.

- JOUTARD Philippe & LEMOINE Serge, *Redécouverte de la montagne au XVIIIe siècle, la création d'une « mode »*, in *Le sentiment de la montagne*, catalogue de l'exposition au Musée Dauphinois, Grenoble, Glénat, 1989.
- L'Alpe, *Voyages et voyageurs*, n°36, Musée Dauphinois (dir. Publ. Jean Guibal), Grenoble, Glénat, 2007.
- THOMASSET Claude & JAMES RAOUL Danièle, *La montagne dans le texte médiéval, entre mythe et réalité*, Paris, PUPS, 2000.
- VAN BERCHEM Denis, *Les routes et l'histoire : études sur les Helvètes et leurs voisins dans l'Empire Romain*, Genève, Droz, 1982.

Ouvrages relatifs à l'histoire naturelle et la montagne

- CALLOT Emile, *Dominique Villars, le naturaliste philosophe, le botaniste, le professeur, étudié à travers ses manuscrits inédits*, Gap, Société d'étude des Hautes-Alpes, 1982.
- CHERMETTE Alexis, *L'or et l'argent, aventure d'un minéralogiste dans les Alpes*, Grenoble, PUG, 1981.
- DAYRAT Benoit, *Les botanistes et la flore de France, trois siècles de découvertes*, Paris, Publication scientifique du Muséum national d'histoire naturelle, 2003.
- GOHAU Gabriel, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles : naissance de la géologie*, Paris, Albin Michel, 1990.
- JAMMES Bruno, « Le livre de sciences », in *Histoire de l'édition française*, t. 2 : *Le livre triomphant (1660-1830)*, sous la direction de Roger Chartier & Henri-jean Martin, Paris, Fayard, 1990. P. 256-268.

- LINON-CHIPON Sophie & VAJ Daniela (dir.), *Relations savantes ; voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, 2006.

- MAZAURIC, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2009.

- MORNET Daniel, *Les sciences et la nature en France au XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1911.

- PONCET Vincent, *L'herbier de Dominique Villars*, Grenoble, Edition du Muséum d'histoire naturelle de la ville de Grenoble, 1999.

- PONCET Vincent, *Matériaux pour l'histoire de la botanique dauphinoise*, Bayonne, Edition de la société botanique de France, 2006.

- PONT Jean-Claude & LACKI Jan (dir.), *Une cordée originale : histoire des relations entre sciences et montagnes*, Genève, Georg, 2000.

- RAJAT ROCHAS Joëlle, *Du cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, Thèse d'histoire (dir. Gilles Bertrand), Université Pierre Mendès-France (Grenoble II), 2006.

- VUILLEMIN Nathalie, *Les beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse : programmes scientifiques et tentation esthétique dans l'histoire naturelle du XVIIIe siècle*, Paris, PUPS, 2009.

- WILLIAMS Roger, *Botanophilia in eighteenth-century : the spirit of enlightenment*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer, 2001.

Ouvrages relatifs à l'imaginaire, à la perception et aux représentations de la nature et de la montagne

- Ouvr. Coll., « La haute montagne. Vision et représentation de l'époque médiévale à 1860 », (actes du colloque en mémoire de l'ascension d'Horace-Bénédict de Saussure en

1787), *Le monde alpin et rhodanien*, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, Musée Dauphinois, numéro spécial 1-2/1988.

- Ouvr. Coll. *La montagne et ses images, du peintre Akrésilas à Thomas Cole*, actes du 116^e congrès national des sociétés savantes, Paris, Edition du CTHS, 1991.
- BEHBAHANI Nouchine, *Paysages rêvés, paysages vécus dans la « Nouvelle Héloïse » de Jean-Jacques Rousseau*, Oxford, Voltaire Foundation, 1989.
- BOZONNET Jean-Paul, *Des monts et des mythes, l'imaginaire social de la montagne*, PUG, 1992.
- EHRARD Jean, *L'idée de nature en France à l'aube des Lumières*, Paris, Flammarion, 1970.
- GUSDORF Georges, *Les sciences humaines et la pensée occidentale*, t. VII : *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976.
- JOUTARD Philippe, *L'invention du Mont-Blanc*, Paris, Gallimard, 1986.
- JOUTARD Philippe & MAJASTRE Jean-olivier (dir.), *Imaginaire de la haute montagne*, documents d'ethnologie régionale, vol. 9, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, Musée Dauphinois, 1987.
- LACOSTE Claudine, *Les Alpes romantiques, le thème des Alpes dans la littérature française de 1800 à 1850*, 2 vol., Genève-Moncalieri, Slatkine-CIRVI, Bib. del Viaggio in Italia n°4, 1981.
- MATHIEU Jon & BOSCANI LEONI Simona (dir.), *Die Alpen ! Les Alpes ! pour une perception européenne depuis la Renaissance*, Bern, Peter Lang, 2005.
- MINSKI Alexander, *Le préromantisme*, Paris, Armand Colin, 1998.

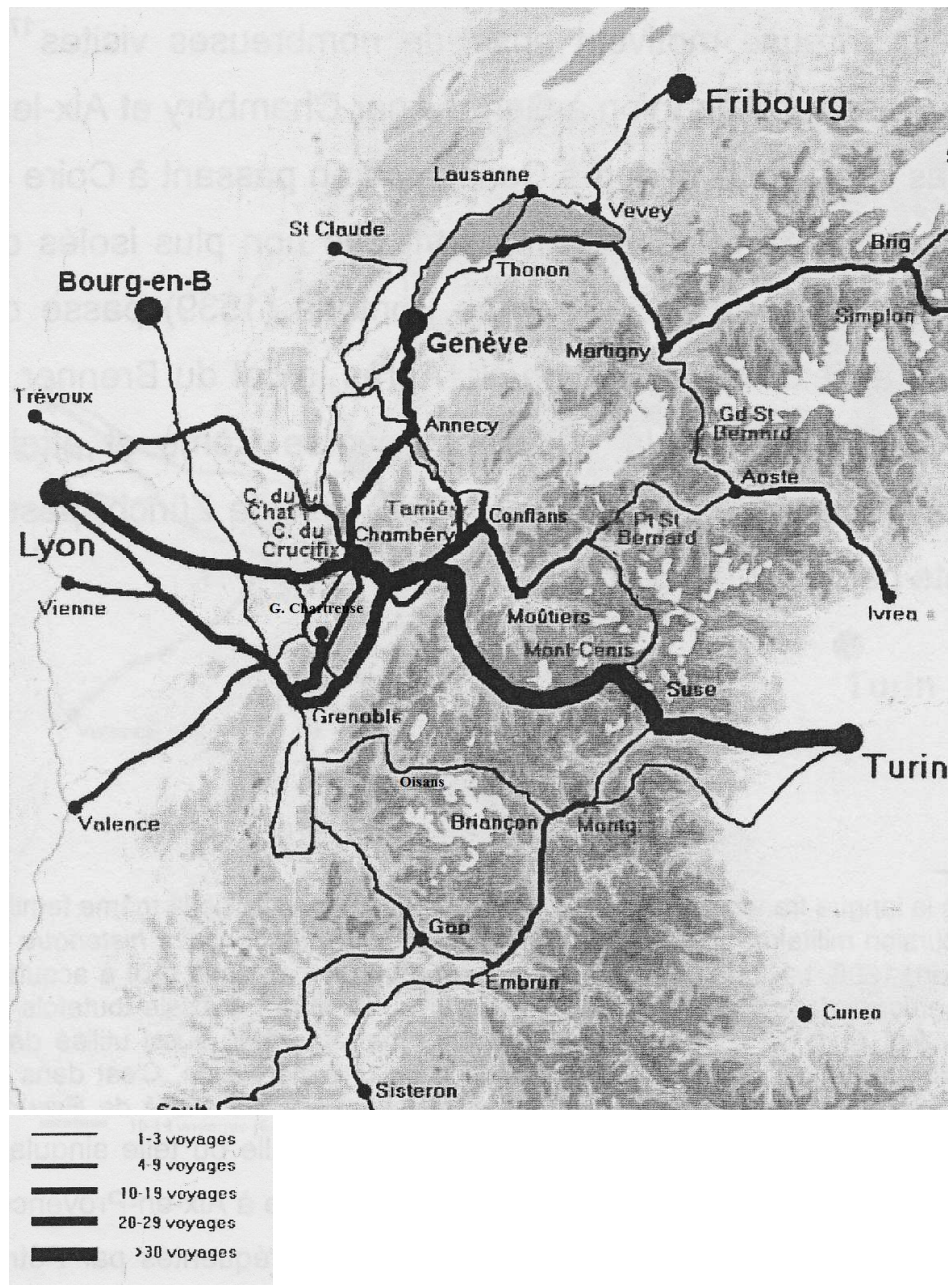
- MORNET Daniel, *Le sentiment de nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Hachette, 1907.
- MUNSTERS Wil, *La poétique du pittoresque en France de 1700 à 1830*, Genève, Droz, 1991.
- PEPY Emilie-Anne, « Désert terrible ou reflet de l'Eden : représentations des montagnes, l'exemple de la Grande Chartreuse », in *Revue d'histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen*, n°12, 2007. P. 261-272.
- REICHLER Claude, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2002.
- SAINT GIRONS Baldine, *Fiat Lux : une philosophie du sublime*, Paris, Quai Voltaire, 1993.

Table des annexes

Annexe 1 : Carte de la répartition et des itinéraires des voyageurs civils dans les Alpes occidentales au XVIIIe et début du XIXe siècle	138
Annexe 2 : Carte des lieux de récoltes des plantes de l'herbier de Dominique Villars dans le Dauphiné.....	139
Annexe 3 : Liste et itinéraires des voyages botaniques de Dominique Villars à travers le Dauphiné, de 1769 à 1780	140
Annexe 4 : Liste et itinéraires des voyages savants de D. Villars, J-E Guettard et B. Faujas de Saint-Fond à travers le Dauphiné en 1775 et 1776.....	141
Annexe 5 : Carte de voyages savants de D. Villard, J-E Guettard et B. Faujas de Saint-Fond à travers les montagnes du Dauphiné en 1775 et 1776	142
Annexe 6 : Caspar David Friedrich, <i>Le voyageur contemplant une mer de nuages</i> , 1817-1818	143
Annexe 7 : Carte des itinéraires empruntés à travers l'Oisans.....	144
Annexe 8 : Gravures de Caspar Wolf, in <i>Vues remarquables des montagnes de la Suisse</i> , Berne, A. Wagner, 1776.	145

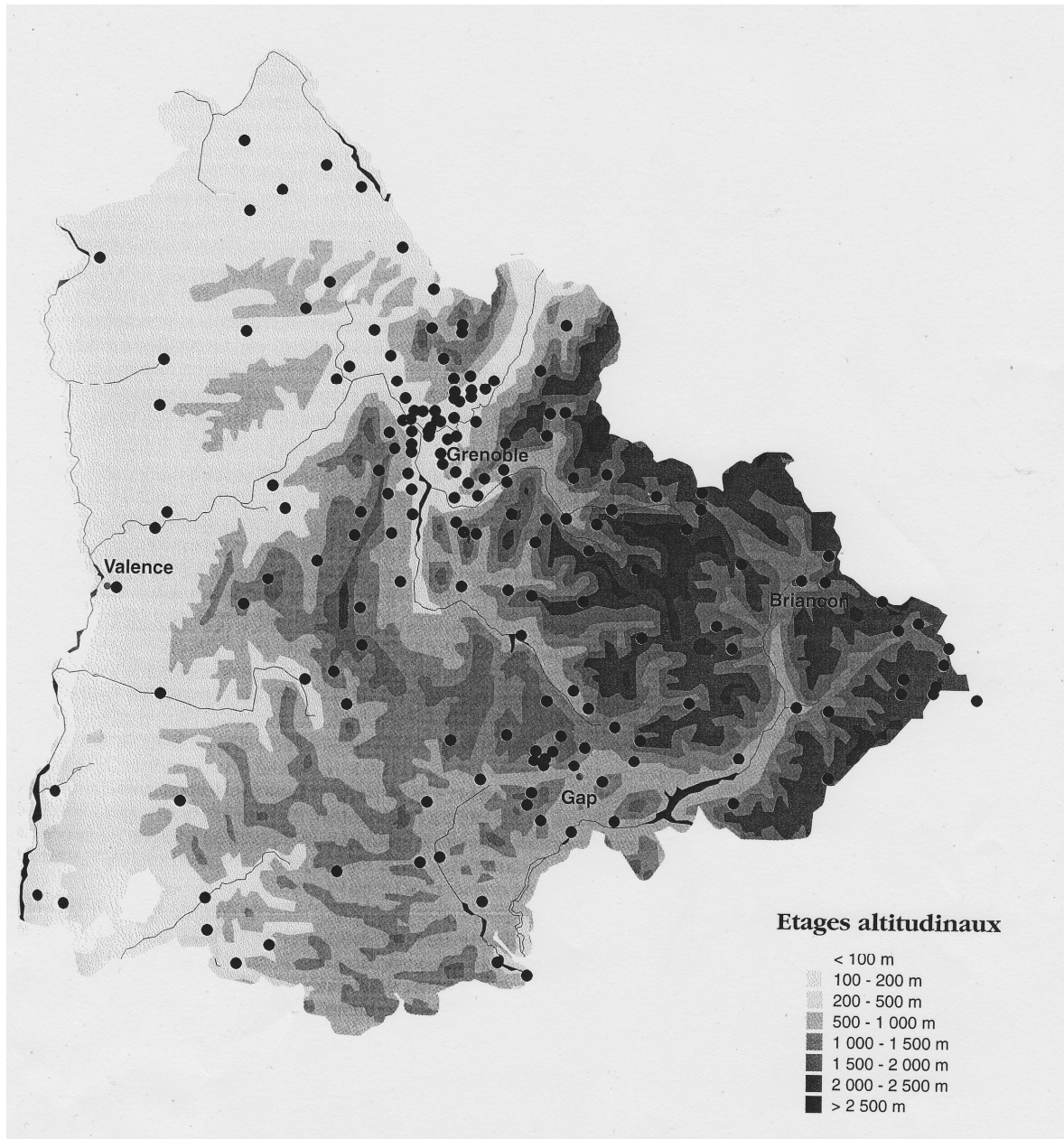
Annexe 1

Carte de la répartition et des itinéraires des voyageurs civils dans les Alpes occidentales au XVIIIe et début du XVIIIe siècle



Carte extraite de : Etienne Bourdon, *Le voyage et la connaissance des Alpes occidentales en France et en Italie, XVe-XVIIIe siècle*, Thèse d'histoire (dir. Gilles Bertrand), Université Pierre Mendès-France (Grenoble II), 2006.

Annexe 2
Carte des lieux de récoltes des plantes de l'herbier de Dominique Villars
dans le Dauphiné



Carte extraite de : Vincent Poncet, *L'herbier de Dominique Villars*, Grenoble, Edition du Muséum d'histoire naturelle de la ville de Grenoble, 1999. P. 57.

Annexe 3

Liste et itinéraires des voyages botaniques de Dominique Villars à travers le Dauphiné, de 1769 à 1780

- 1769 : avec D. Chaix : Montagnes des environs de Gap.
- 1770 : avec D. Chaix : Montagnes du Valgaudemar et du Champsaur.
- 1773 : avec l'Abbé Julien et/ou Liotard : Montagnes des environs de Grenoble : Grande Chartreuse, Sassenage, Villard-de-Lans, Moucherolle, Revel, Uriage, Allevard, Prémol.
- 1774 : Bas Dauphiné, plus Provence et Languedoc.
- 1774 : avec Adolphe Murray « disciple chéri du Chevalier Linné » : Montagnes des environs de Grenoble : Grande Chartreuse et Allemont.
- (◦ Été 1775-1776 avec Guettard et Faujas de Saint-Fond. Annexe 4 et 5.)
- (◦ Année 1777 à Paris.)
- 1778 : Environs de Gap, jusqu'à Sisteron.
- 1779 : avec D. Chaix : Champsaur, du Champoléon à la Vallouise en traversant les hautes montagnes, Lautaret, Briançon, Montgenèvre, Queyras.
- 1780 : Vizille, massif du Taillefer.
- 1780 : avec D. Chaix, « troisième voyage » sur Chaillot-le-Vieil, Dévoluy, Obiou.

D'après Dominique Villars, « préface historique » de l'*Histoire des plantes de Dauphiné*, t.1, Grenoble-Lyon-Paris, Chez l'auteur, frères, Périsse-Prévost, 1786.

Annexe 4

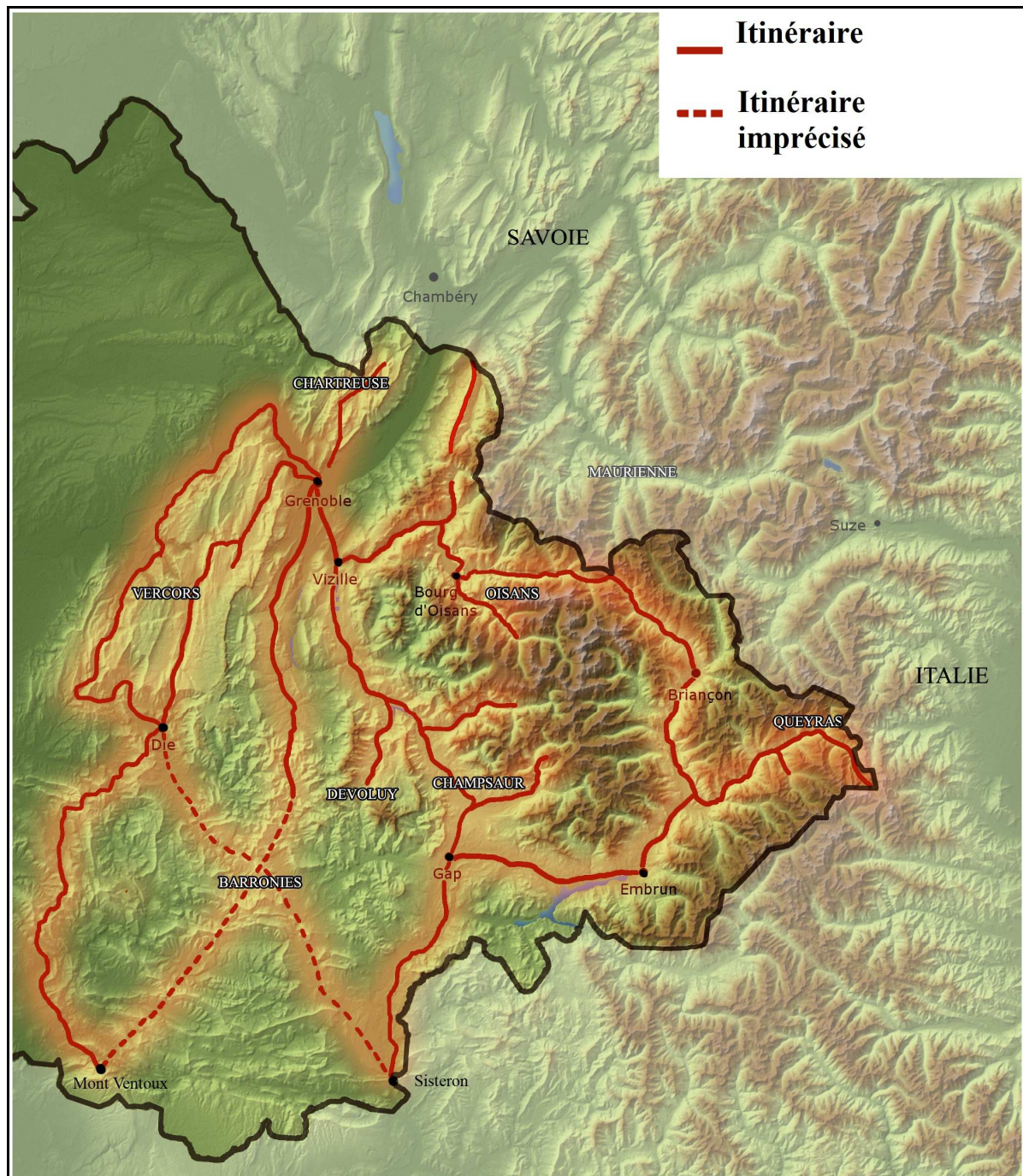
Liste et itinéraires des voyages savants de D. Villars, J-E Guettard et B. Faujas de Saint-Fond à travers le Dauphiné en 1775 et 1776

- Juin 1775 : Belledonne : Allevard, Saint Hugon, 7 laux, Belledonne.
- Été 1775 : Grande Chartreuse : Petit Som, Grand Som, Charmant Som, Entremont.
- Été 1775 : Oisans : Allemont, Bourg d'Oisans, Venosc, Bélarde, Alpe d'Huez, La Grave, Lautaret et environs de Briançon. Puis : Queyras, Saint-Véran, Mont-Viso. Puis montagnes de l'Embrunais. Montagnes du Gapençais avec D. Chaix. Retour de Gap par le Champsaur, Champoléon et Valgaudemar.
- Septembre 1775 : Bas Dauphiné : Pont de Beauvoisin, Les Echelles, Côte Saint André, Vienne, Saint Marcellin, Valence, Montélimar, Orange.
- Été 1776 : Vif, Monestier de Clermont, Trièves, Barronies, jusqu'au Mont-Ventoux. Puis Nyons, Dieulefit, Crest et Die. Puis Saint Pierre d'Argençon, Laragne, Sisteron. Retour par Gap, Champsaur, Devoluy, Valbonnais.
- Été 1776 : Vercors : Sassenage, Lans-en-Vercors, Villard-de-Lans, Corrençon, jusqu'à Die. Puis Bouvante, Royannais, Pont-en-Royans, retour à Grenoble en suivant l'Isère.

D'après, Dominique Villars, « préface historique » in *l'Histoire des plantes de Dauphiné*, t.1, Grenoble-Lyon-Paris, Chez l'auteur, frères, Périsse-Prévost, 1786.

Et d'après, Jean Etienne Guettard, « Itinéraires empruntés », in *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Vol. 1, Paris, imprimerie Clousier, 1779.

Annexe 5
Carte de voyages savants de D. Villard, J-E Guettard et B. Faujas de Saint-Fond à travers les montagnes du Dauphiné en 1775 et 1776



D'après, Dominique Villars, « préface historique » in *l'Histoire des plantes de Dauphiné*, t.1, Grenoble-Lyon-Paris, Chez l'auteur, frères, Périsse-Prévost, 1786.

Et d'après, Jean Etienne Guettard, « Itinéraires empruntés », in *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Vol. 1, Paris, imprimerie Clousier, 1779.

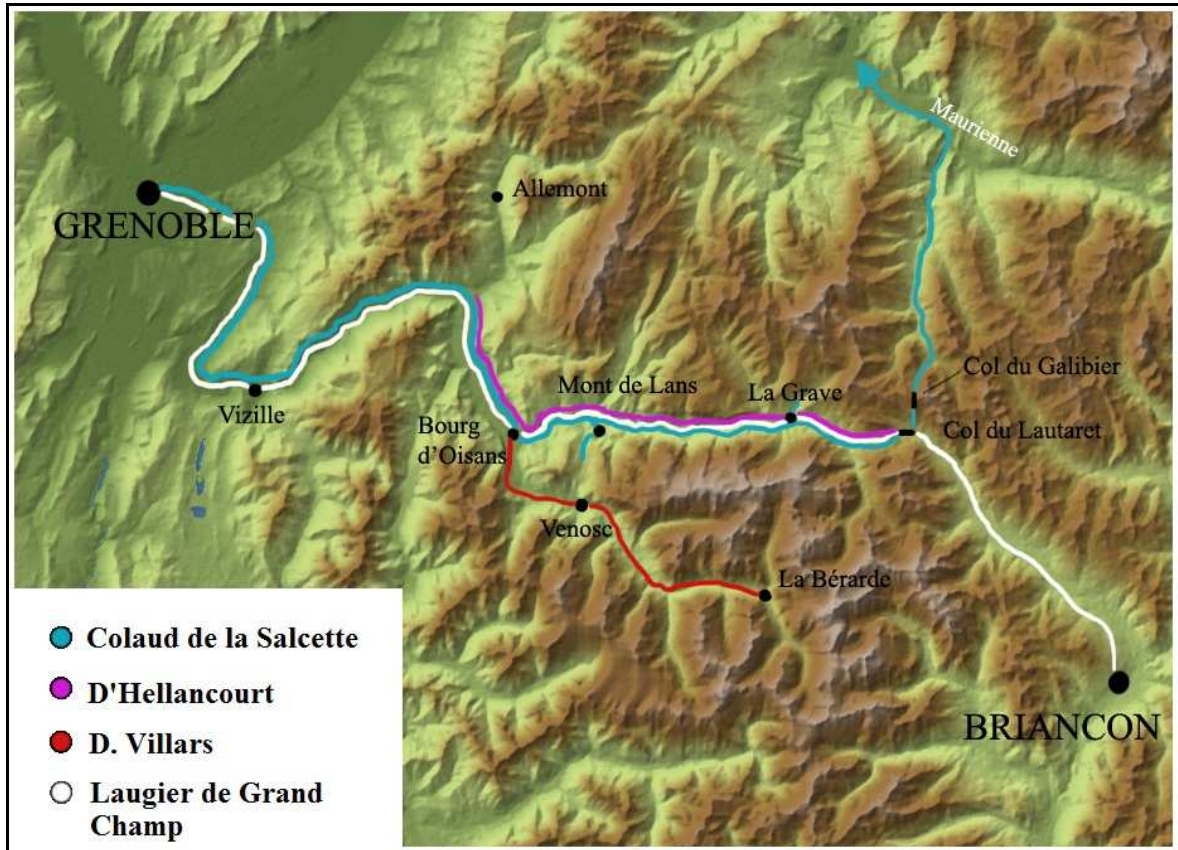
Annexe 6
**Caspar David Friedrich, *Le voyageur contemplant une mer de nuages*,
1817-1818**



Titre original : *Der Wanderer über dem Nebelmeer*. Huile sur toile, 98,4 cm × 78,8 cm.
Localisation : Kunsthalle, Hambourg.

Annexe 7

Carte des itinéraires empruntés à travers l'Oisans



D'après :

Joseph Claude Colaud de la Salcette, *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier*, 1784. Publié par A. Masimber in *le Journal de la société des touristes du Dauphiné*, 1888. p. 190-222.

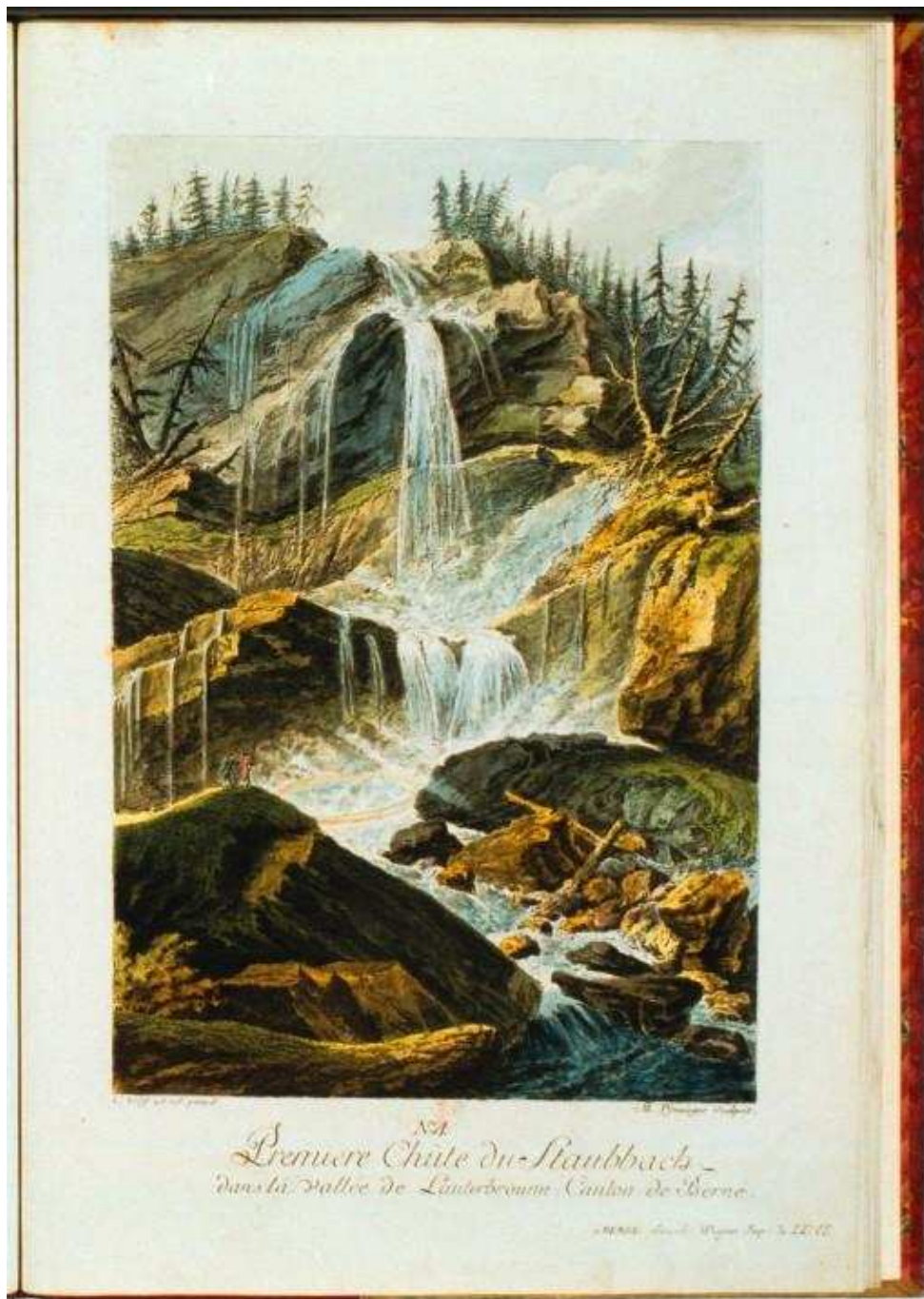
Antoine Marie Lefèvre d'Hellancourt, « Observations minéralogiques faites dans le Dauphiné, depuis la source de la Romanche, jusqu'à la plaine de l'Oisans, en août et septembre 1785 », in *Journal de Physique*, t. XXVIII, Janvier 1786.

Dominique Villars, « Précis d'un voyage fait à la Bérarde en Oisans dans les grandes montagnes du Dauphiné en 1786 », extraits, in *Les annales du département de l'Isère*, (douzième année), n°8, 18 Janvier ; n°25, 26 février ; n°26, 1er mars ; n°27, 5 mars. 1809.

Laugier de Grand Champ, « Description de la route de Briançon à Grenoble, par le mont de Lautaret, le Mont de l'An et l'Oisans », in *Recueil amusant de voyage en vers et en prose, faits par différents auteurs, auquel on a ajouté un choix d'épîtres, comtes et fables morales qui ont un rapport aux voyages*. t. VII. p. 348-357. Paris, Nyon l'ainé, 1787.

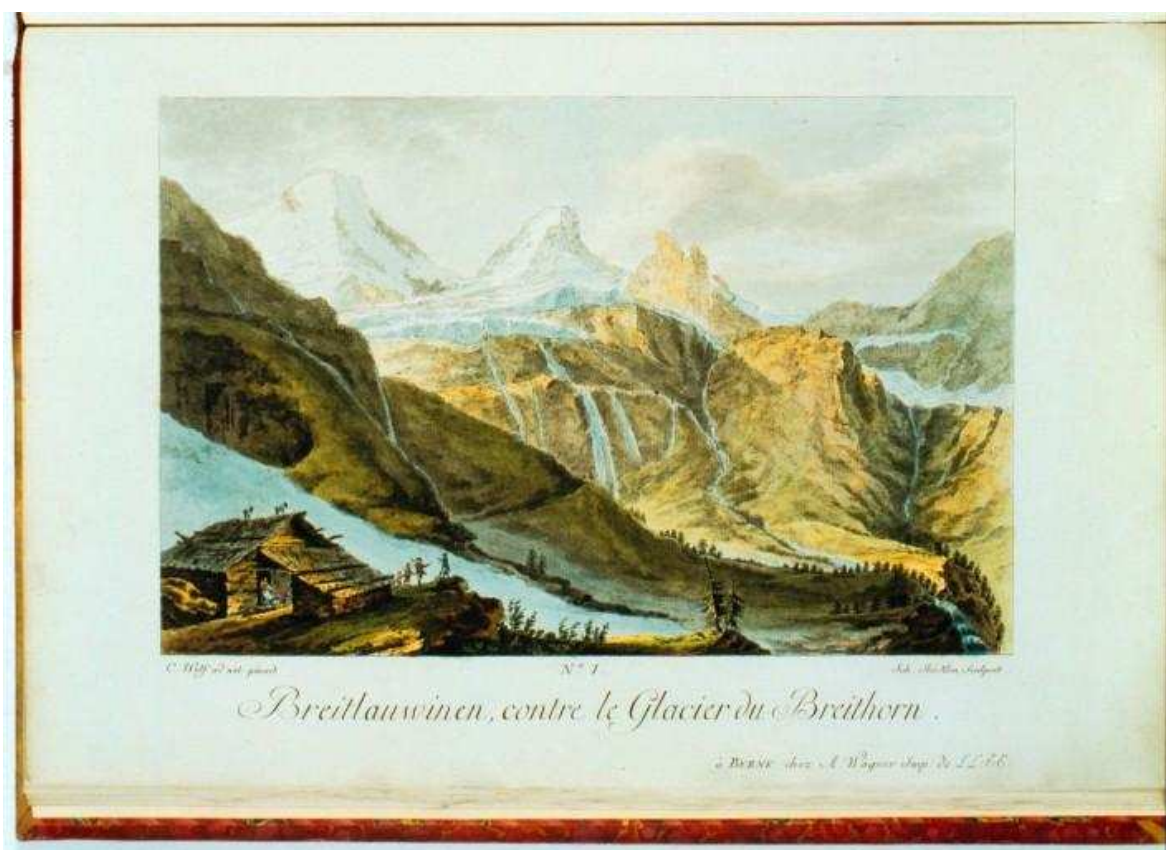
Annexe 8
Gravures de Caspar Wolf, in *Vues remarquables des montagnes de la Suisse*, Berne, A. Wagner, 1776.

Caspar Wolf, *Première chute du Staubbach, dans la vallée de Lauterbrunnen, Canton de Berne.*



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Caspar Wolf, *Breitlauwinen, contre le Galcier de Beithern*



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Table des matières

Remerciements	4
Sommaire.....	5
Introduction	6

PARTIE 1 - LES RELATIONS ENTRE L'HOMME ET LA MONTAGNE DE L'ANTIQUITE AU XVIII^E SIECLE 11

CHAPITRE 1 – DE L'ANTIQUITE A L'EPOQUE DU GRAND TOUR.....	13
<u>La montagne dans l'Antiquité grecque et romaine.....</u>	13
La montagne dans la culture grecque	13
La montagne vue et pratiquée par les romains	14
<u>La montagne au Moyen Age, entre espace légendaire et espace vécu.....</u>	15
La montagne pratiquée	16
La montagne, entre légendes, superstitions et croyances	17
Les débuts marginaux d'un intérêt porté à la montagne au XIV ^e siècle.....	18
<u>De l'intérêt des humanistes de la Renaissance à la montagne évitée et crainte, ces « monts affreux ».....</u>	19
L'intérêt des humanistes pour la montagne.....	19
La montagne évitée et crainte, ces « monts affreux »	22
CHAPITRE 2 – LA DECOUVERTE DES ALPES SUISSES ET SAVOYARDES.....	25
<u>Johann-Jakob Scheuchzer, Albrecht Von Haller, Jean-Jacques Rousseau : aspect esthétique de la découverte des montagnes</u>	25
Scheuchzer et les précurseurs suisses.....	25
<i>Die Alpen</i> d'Albrecht Von Haller.....	27
<i>La Nouvelle Héloïse</i> de Jean-Jacques Rousseau.....	29
<u>L'œuvre des naturalistes du XVIII^e siècle et d'Horace-Bénédict de Saussure : aspect scientifique de la découverte des montagnes.....</u>	31

L'histoire naturelle au siècle des Lumières	31
Les naturalistes et l'exploration alpine	32
Horace-Bénédict de Saussure et le Mont Blanc	34
CHAPITRE 3 – LES MONTAGNES DU DAUPHINE A L'AGE CLASSIQUE	37
<u>Le Dauphiné, un territoire aux confins du Royaume de France, mais relativement bien connu</u>	37
Une province présentant de fortes disparités spatiales	37
L'intérêt stratégique et la connaissance militaire des Alpes du Dauphiné aux XVIe et XVIIe siècles.....	39
<u>La perception des Alpes du Dauphiné à l'âge classique</u>	40
Les montagnes du Dauphiné vues par les dauphinois et les voyageurs au XVIIe siècle	40
Le cas particulier de la Grande Chartreuse.....	43
PARTIE 2 - COMPRENDRE LA MONTAGNE : LE ROLE DE L'HISTOIRE NATURELLE DANS LA DECOUVERTE DES MONTAGNES DU DAUPHINE	46
CHAPITRE 4 – LA PLACE CENTRALE DU CABINET D'HISTOIRE NATURELLE DE GRENOBLE ET DE DOMINIQUE VILLARS	48
<u>Le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble</u>	48
Un cabinet tourné vers l'histoire naturelle des Alpes.....	48
Les origines du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble	48
La création d'autres institutions savantes à la fin du XVIIIe siècle ...	50
Le milieu savant grenoblois.....	51
Le rôle des élites éclairées : la haute noblesse et les hauts dignitaires dauphinois.....	51
Les savants dauphinois	52
Un cabinet inséré dans les réseaux savants	54
Les échanges et relations entre naturalistes	54
Les échanges de matériaux	55
<u>L'œuvre de Dominique Villars</u>	58
Éléments biographiques.....	58
Les voyages botaniques et <i>L'histoire des plantes du Dauphiné</i>	60

CHAPITRE 5 – LA CONTROVERSE DU VOLCAN ETEINT EN CHAMPSAUR	62
<u>Le déroulement de la controverse.....</u>	63
La « découverte » du Chevalier de Lamanon	63
Le naturaliste parmi les montagnes	63
L'étude et la formulation d'hypothèse.....	65
La réaction du milieu savant grenoblois.....	66
<u>Les enjeux et conséquences de la controverse.....</u>	68
Les voies de diffusions et la médiatisation des montagnes du Dauphiné : les périodiques savants.....	68
La construction d'un savoir scientifique	70
La construction d'un savoir scientifique basé sur l'observation	70
La construction d'un savoir scientifique basé sur la confrontation des observations et des hypothèses	71
CHAPITRE 6 – LES NATURALISTES ET LES MONTAGNES DU DAUPHINE : USAGES ET PERCEPTIONS.....	74
<u>« Le Dauphiné comme un vaste cabinet d'histoire naturelle »</u>	74
L'intérêt porté par les naturalistes aux montagnes du Dauphiné.....	74
De l'utilité de l'histoire naturelle : comprendre la terre et la nature	77
<u>Perceptions et considérations esthétiques des naturalistes à l'égard de la haute montagne</u>	81
Tentations esthétiques dans les discours naturalistes du XVIIIe siècle.....	81
La perception de l'espace et du paysage alpin	82
Le sublime dans les descriptions de Guettard	82
La haute montagne et la nature selon Villars	85
PARTIE 3 - LES USAGES DE LA MONTAGNE : LA MONTAGNE VUE ET PRATIQUEE PAR LES VOYAGEURS.....	87
CHAPITRE 7 – LE VOYAGEUR FACE AUX MONTAGNES DU DAUPHINE	89
<u>La découverte esthétique des montagnes</u>	89
Une nouvelle manière de décrire la montagne	89
Un changement de sensibilité à l'égard du paysage alpin.....	93
La montagne dans la construction du mouvement romantique	95
<u>Analyse comparative : l'exemple de l'Oisans dans les années 1780</u>	97

Le voyage en Oisans.....	97
La découverte personnelle de l'Oisans.....	99
CHAPITRE 8 – LA DECOUVERTE DES MONTAGNARDS ET DE LA VIE DANS LES ALPES DU DAUPHINE	102
<u>Le portrait de l'homme des Alpes : entre rustre et philosophe.....</u>	102
Le paysan des montagnes vu comme un ignorant.....	103
L'habitant des montagnes érigé en modèle	104
<u>Vivre parmi les montagnes.....</u>	107
Une vision idyllique de la vie en montagne	107
Une réalité bien plus contrastée dans le Dauphiné.....	108
La question des effets de l'altitude sur le corps et l'esprit	111
CHAPITRE 9 – DE L'INTERET GRANDISSANT POUR LES ALPES A L'APPARITION DE PRATIQUES « PRETOURISTIQUES »	113
<u>Un engouement nouveau pour la montagne</u>	113
La montagne comme source d'exotisme	113
La diffusion des découvertes alpines et des images de la montagne.....	115
<u>Les premiers « touristes » dans les Alpes.....</u>	118
L'apparition des premiers « touristes » en Suisse et en Savoie.....	118
Lieux d'intérêt et nouvelles pratiques dans le Dauphiné.....	121
La Grande Chartreuse.....	121
Colaud de la Salcette en Oisans.....	122
Conclusion.....	124
Sources	128
Bibliographie	131
Table des annexes.....	137

RÉSUMÉ

Depuis l'Antiquité, les montagnes européennes sont évitées et redoutées par les voyageurs contraints de les traverser. A ce titre, les Alpes sont un espace inexploré et peu connu, où subsistent encore de nombreuses légendes relevant l'inhospitalité de ce lieu antagoniste à la plaine. Mais à partir du milieu du XVIII^e siècle des savants ou écrivains vont avoir une nouvelle approche de la montagne. Pour les naturalistes, les espaces montagneux sont un « cabinet de curiosité à ciel ouvert », où tout est encore à découvrir, que ce soit pour répertorier les productions de la nature ou pour élaborer des théories de la terre. Parallèlement au mouvement savant, des auteurs - dont figure au premier plan Jean-Jacques Rousseau - et des naturalistes, vont proposer une nouvelle approche positive de la montagne, axée sur le pittoresque et le sublime des paysages alpins. Cette nouvelle vision positive de la montagne va trouver un écho chez un large public cultivé dans le contexte du tournant des Lumières C'est durant cette période que les Alpes vont devenir recherchées par le voyageur cultivé, et en particulier par le voyageur du Grand Tour, qui va faire des Alpes une étape décisive de son voyage. Notre étude s'intéressera à la construction de cette nouvelle perception ainsi qu'à la construction de savoirs scientifiques et à l'exploration des montagnes. Mais la découverte des Alpes n'a pas été uniforme selon les régions, et cette étude présentera les différences et les particularités de la découverte des montagnes du Dauphiné, par l'étude de récit de voyage à travers le Dauphiné, et en les contextualisant dans la dynamique générale.

SUMMARY

Since Antiquity, the European mountains were dreaded and avoided by travelers who had to go through them inevitably. This is why the Alps are unexplored and not known very well and a lot of legends revealing the inhospitality of these territories still exist. However from the middle of the eighteenth century, erudite people or writers had had a new approach of the mountains. The naturalists were saying that the mountains were a curiosity open-air office, where everything still remains to be discovered, whether it is to identify the productions of the nature or to work out some theories about the earth. At the same time as the erudite movement, authors led by Jean-Jacques Rousseau and some naturalists suggested a new and positive approach, based on the picturesque and the sublime of the alpine landscapes. This new vision found a response in a large educated public, in the context of the turn of enlightenment. It is during this period that the Alps would become sought by the learned traveler, particularly by the traveler of the "Grand Tour", who would make the Alps a decisive step in his journey. Our study will deal with the construction of this new perception, but also with the construction of scientific knowledge and the mountains' exploration. But, the Alps discovery had not been uniform depending on the regions, and this study will present the differences and the singularities of the discovery of Dauphiné's mountains, by the study of some travel books through the Dauphiné, contextualizing them in the general process.

MOTS CLÉS : Montagne, Alpes, Dauphiné, découverte, voyage, récit de voyage, histoire naturelle, minéralogie, botanique, paysage, pittoresque.

Barthélemy Chaix, *L'Hospice du L'Autaret en l'an VI*, 1798, aquarelle. Archives municipales des Hautes-Alpes, fonds Guillemin (Z. Guill. 8512/13).

Barthélemy Chaix (1760-1852), fut sous-préfet de Briançon de 1800 à 1815, il est l'auteur des *Préoccupations statistiques, géographiques, pittoresques et synoptiques du département des Hautes-Alpes*, Grenoble, Allier, 1845, qu'il voulut illustrer avec un second volume contenant ses illustrations, mais ce second volume n'a jamais été publié. Cette aquarelle est probablement la première représentation de la Meije.